

Spèrme. Autobiographie

Michel Polnareff

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

A black and white photograph of Michel Polnareff. He is shown from the chest up, in profile, looking towards the left. He has long, light-colored hair and is wearing white-rimmed sunglasses. His right hand is raised to his chin, with his fingers resting against his cheek. He is wearing a plaid shirt. The background is dark and out of focus, showing some structural elements.

**MICHEL
POLNAREFF**

SPÈRME

AUTOBIOGRAPHIE

**Aujourd'hui tous les mots sans voix
qu'on se dit avec les doigts...**

Michel Polnareff
www.polnareff.com

A black and white photograph of Michel Polnareff. He is shown from the chest up, in profile, looking towards the left. He has long, light-colored hair and is wearing white-rimmed glasses. His right hand is raised to his chin, with his fingers resting against his cheek. He is wearing a plaid shirt. The background is slightly out of focus, showing what appears to be a stadium or arena with tiered seating.

**MICHEL
POLNAREFF**

SPÈRME

AUTOBIOGRAPHIE

Aujourd'hui tous les mots sans voix
qu'on se dit avec les doigts...

Michel Polnareff
www.polnareff.com

Michel Polnareff

SPÈRME
Autobiographie



PLON
www.plon.fr

Du même auteur

Polnaréflexion, Stock, 1974.

Polnareff par Polnareff, Grasset, 2004.

Le Polnabook, Ipanema, 2013.

© Plon, un département d'Edi8, 2016
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

www.plon.fr

Copyright © YLA HELAND / FLO

EAN : 978-2-259-23047-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*Vu tous les souvenirs
que je relate dans cet ouvrage,
je dédie ce livre à ma mémoire.*

Avant-propos

Afin de lutter contre les lectures chargées en pesticides de toutes sortes, j'ai décidé d'écrire un livre bio.

Je suis un homme.

Un homme dont la vie ressemblerait plutôt à une courbe de température dans une chambre d'hôpital ou à un ascenseur qui n'irait pas nécessairement à l'étage demandé.

On me dit mystérieux, énigmatique. Fou. Je suis juste moi, simplement. J'ai toujours mis un point d'honneur à me rester fidèle, à ne pas faire semblant. Etre intègre, altruiste et généreux. Sincère. Ça ne sous-entend pas pour autant qu'il me faille tout dire.

J'ai en mémoire cette interview avec Jacques Chancel dans son émission « Radioscopie » en 1970. J'étais arrivé en retard malgré moi (je ne parvenais pas à trouver le bon studio dans le dédale de la Maison de la Radio), ce qui l'avait légèrement irrité. La différence entre lui et moi, c'est que lui avait préparé ses questions, moi, pas mes réponses ! Quoi qu'il en soit, il s'était montré élégant et très flatteur à mon égard. J'avais aimé qu'il voie en moi « une grande rigueur et une belle honnêteté ». Je le sentais très curieux de me comprendre, d'en savoir plus sur ma personnalité, sur mon vécu et surtout sur mon enfance.

On me demande toujours d'évoquer cette époque, sans doute pour mieux cerner l'homme que je suis. Je comprends cette curiosité mais toute l'empathie du monde ne saurait effacer quelque vingt ans de solitude. On est toujours seul face au malheur. Il n'y a que le bonheur qui se partage.

Le bonheur et le rêve.

Néanmoins, Jacques Chancel ne comprenait pas que je ne veuille pas, à l'instar des autres artistes, évoquer mon passé, raconter ma mère... Comme si je reniais ma famille. Pas du tout ! Il m'arrive de parler de mon passé, de mes parents, mais pas forcément devant un micro. On va encore dire que je veux entretenir le mystère, voire créer le mythe, mais je ne me suis jamais réinventé un parcours. J'ai juste voulu vivre ma vie au présent, en mettant de côté un passé immobile. Le passé, c'est quelque chose qu'on subit. Ça me pèse de ressasser les moments qui appartiennent à la mémoire. A ma mémoire. Faut-il

que tout le monde partage mes souvenirs ?

Je préférerais rester dans le cœur du public pour ma musique.

Sur scène je suis Polnareff, mais dans la vie, je suis Michel. Nous sommes deux personnages. Deux personnages authentiques mais distincts. Polnareff partage des mots, Michel oublie ses maux. Sur scène, je suis Polnareff, tel que l'attend le public : le show-man qui sait aussi apporter un peu de douceur dès qu'il se glisse derrière son piano, ou bien faire bouger la salle quand il joue du rock'n roll, sa passion. Ironie du sort, ce piano a longtemps été un instrument de torture pour le petit Michel. Mais Polnareff a oublié. Oui, j'ai oublié les mauvais souvenirs qui emprisonneraient ma mémoire.

Depuis que je me suis installé aux Etats-Unis, j'ai voulu être un Michel comme tout le monde. En France, je pense être resté Polnareff comme personne.

J'ai toujours cherché à être libre. Je n'ai jamais été enfermé dans un personnage parce que je n'ai jamais endossé de déguisement. J'ai seulement porté des costumes différents.

Des costumes qui ne m'ont pas collé à la peau et que j'ai laissés aux bons soins de mes fans. C'est grâce à ces collectionneurs de ma vie que j'ai pu redécouvrir le samedi 20 juin 2015 à Montluçon les objets de mon parcours scénique. Pas de mon passé, auquel je n'attache aucune importance. Je suis toujours en chemin ; la meilleure période de ma vie, c'est demain. C'est le prochain disque, la prochaine tournée. Je suis inexorablement tourné vers l'avenir. Toutefois, j'ai pris plaisir à me retrouver au milieu des objets de la première PolnaExpo qui m'était consacrée au MuPop à Montluçon.

Les femmes sont un chapitre considérable de ma vie. Il sera probablement moins important dans ce livre. Il me semble inopportun de l'évoquer dans les grandes largeurs. Mon tableau de chasse ne regarde qu'elles. Qu'elles aient été célèbres ou anonymes, je me dois de respecter l'intimité de chacune, cette intimité que j'ai eu le privilège de partager. Je ne pense pas qu'il soit indispensable d'en donner les détails.

J'ai été un homme à femmes. Aujourd'hui, je suis l'homme d'une seule.

J'ai pris le temps pour faire mon nouvel album à Bruxelles. C'est long, les Moussaillons et les autres s'impatientent mais je ne sais pas faire autrement. Pour moi, faire des chansons a toujours été une mission. Il me faut du temps pour créer un album. Vite et bien, je ne connais pas. Ma devise reste : « Fais comme tu sens, sens pas comme tu fais. » Je suis un grand paresseux très travailleur. J'y passe beaucoup de temps car je ne supporte pas la médiocrité. Je vous ferai grâce des montagnes russes de mes séances en studio.

Ça me gonfle d'entendre les « des tracteurs » (langage Amiral, Moussaillons, source polnaweb.com) avancer que je suis sec, que j'ai perdu l'inspiration et que je ne sais plus faire de musique. Comme la pluie sur

Bruxelles, ma source n'est pas tarie. Il s'agit pour moi de les faire taire et donner raison à ceux qui me soutiennent depuis toujours et les nombreux nouveaux qui me découvrent. Je n'ai rien et tout à prouver, en commençant par moi-même.

Ce qui me rend littéralement fou de rage, c'est quand on me traite d'exilé fiscal. Quand comprendra-t-on, une fois pour toutes, que je ne suis pas parti pour ne pas payer mes impôts, mais au contraire pour pouvoir les régler. Si j'étais resté, on m'aurait tout saisi et j'aurais été dans l'incapacité de me refaire. Résultat, tout le monde perd. J'aimerais rappeler qu'on s'acquitte de ses impôts dans le pays où on réside, et les USA sont loin d'être un paradis fiscal. J'ai réglé tout ce que je devais en France et suis très fier d'avoir pu le faire, contrairement à ce que prétendent les « très courageux derrière leur écran » des réZOOs sociaux.

J'ai fait beaucoup de bien et on m'a fait pas mal de mal. Non, je n'écris pas ici mon épitaphe. Je pense en être maintenant à ma cinquième vie. On dit de moi que je suis un phénix. Un phénix qui renaîtrait de ses Flandres.

Mais je suis un homme, quoi de plus naturel en somme ! Et, en ce qui concerne les impôts, quoi de plus naturel en sommes !!!

Jeudi 25 février 2016.

1

Etre tout le contraire de mon père

*Il n'est pas mon fils, je suis son père
Je ne suis pas son père, il est mon fils
Qui suis-je ?*

Tellement de gens se sont posé la question. Moi le premier. Difficile d'y répondre quand on connaît la complexité de la situation.

Je suis cet homme qui l'a sauvé des eaux une nuit de décembre. Cela fait-il de moi un sauveur ? Lui ai-je vraiment fait un cadeau ? Difficile à dire si on considère le monde vers lequel je l'ai guidé. Un monde dans lequel moi-même je n'ai jamais vraiment trouvé ma place.

Louka est venu au monde en douceur dans le chaos.

Comme tous les soirs, ce 27 décembre 2011, j'étais allé dîner dehors. J'ai mes habitudes dans quelques restaurants où je me sens chez moi à Palm Springs. Danyellah n'avait pas voulu m'accompagner. *Not in the mood*.

A mon retour à la maison en fin de soirée, je ne l'avais pas trouvée très en forme. Elle se plaignait de douleurs étranges au ventre. Malgré l'imminence du terme de sa grossesse, je n'avais pas compris qu'elle avait commencé le travail. Elle non plus, d'ailleurs. La sage-femme était venue l'après-midi même nous annoncer que nous en avions encore pour au moins une semaine. Pourtant, les crampes étaient bien là. J'étais tellement déconnecté, que je lui ai conseillé de prendre un Alka Seltzer.

« Michel, j'ai vraiment très mal !

— Prends-en deux ! »

On est toujours un peu désarmés quand un moment comme cela arrive. Il faut croire, vu ma réplique, que je n'étais pas préparé du tout. Cela faisait pourtant huit mois que j'accompagnais amoureusement ce bébé. L'enfant du miracle.

Danyellah m'avait annoncé que j'allais être papa le jour de mon anniversaire. Elle avait mis la photo de l'échographie dans une carte de vœux sur laquelle un homme semblait pousser un chariot. A l'intérieur, on se rendait compte que c'était un landau. Elle avait écrit : « Tu as tout, mais la seule chose que tu n'as pas, c'est ce cadeau que je vais t'offrir maintenant. » C'était en effet le plus beau cadeau que l'on pouvait me faire : un PolnaBB ! Une

nouvelle vie s'annonçait pour moi, à l'écoute de celle d'un autre.

Je voulais tellement avoir un garçon.

C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons eu recours à la fécondation in vitro. Personne ne peut imaginer ce par quoi nous sommes passés pour avoir un garçon. Surtout Danyellah ! J'admire l'abnégation dont elle a été capable pendant trois longues années. C'était à devenir fou : la souffrance physique des traitements de fécondité ; la souffrance morale de voir tous ces efforts anéantis, échec après échec. Tous nos tests étaient normaux mais elle ne gardait jamais les embryons que j'avais surnommés les alpinistes, parce qu'ils n'arrêtaient pas de décrocher !

Je l'ai vue sombrer petit à petit dans la dépression. Elle qui voulait tellement être mère, elle qui ne pouvait pas concevoir son avenir autrement s'entendait dire chaque fois qu'elle n'était pas enceinte. Un médecin pensait que son corps était hostile à la maternité. Que nous étions probablement incompatibles. Un autre lui avait même annoncé qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Elle ne pensait plus qu'à ça : me donner un héritier. Coûte que coûte, peu importe le prix.

Aujourd'hui, Louka fait partie de ma vie, je fais partie de la sienne, et Danyellah m'a fait le cadeau qu'elle m'avait promis.

Pour être honnête, au départ, je n'étais pas vraiment pour. Quel père pouvais-je être ? On ne peut pas dire que le mien ait été une référence. Mon enfance fut une telle catastrophe ! Elle n'a été extraordinaire que pour mes parents. De mon père, je n'ai connu que la menace des repréailles. Et leur cuisante expression... Mon père m'a mené la vie dure et m'a refusé l'enfance. Il a toujours attendu de moi la perfection et je me suis ingénié à le satisfaire dès mes quatre ans : dix heures quotidiennes face au clavier. Avais-je seulement le choix ? Je n'ai pas le souvenir de m'être véritablement posé la question.

Mademoiselle Brousse a été mon premier professeur de piano. Elle me tapait sur les doigts pour un oui ou pour un non. Pourquoi l'apprentissage de la musique devait-il être si douloureux ? Je suis certain que beaucoup de grands artistes ont dû passer à côté d'une belle carrière à cause de ces enseignants tyranniques. C'est à vous déguster d'un instrument ! Quand on m'a dit qu'elle se vantait de m'avoir enseigné le piano !!! L'exigence et l'opiniâtreté ne devraient pas être synonymes de cruauté et de violence.

Heureusement que ma prof de solfège, madame Lemitre, était d'une grande gentillesse. Elle était très élégante et moi j'étais son meilleur élève.

Pour mon apprentissage scolaire, j'ai intégré le cours Hattemer Prignet qui réunissait le gratin de la descendance aisée. Petit-fils et fils de compositeur, compositeur moi-même (oui, j'avais déjà composé une mélodie à l'âge de 3 ans), j'étais dans une école de privilégiés, sans avoir leurs moyens. Disons que j'étais habillé comme un sac au milieu des dandies en

culottes courtes.

Je n'avais pas le droit de jouer dans la rue avec les autres gosses du quartier. Mon père craignait que j'attrape des microbes et des mauvaises manières.

Comme je n'avais pas d'autre choix que d'être le meilleur, j'étais le premier en tout. J'aurais aimé que mes succès scolaires me donnent du prestige auprès des filles mais j'ai dû constater qu'elles préféraient le marrant de la classe au bon élève qui apprenait ses leçons. J'étais très complexé d'être le meilleur.

Je ne faisais qu'étudier, sans loisirs ou autres plaisirs récréatifs.

On a même créé un prix spécialement pour moi, le prix Biais, qui récompensait la meilleure moyenne jamais obtenue dans l'histoire de cette école, 18/20 de moyenne pendant toute l'année. Je m'étais rendu au cinéma Marignan à l'angle des Champs-Élysées avec mes parents et je m'étais vu remettre mon prix par François Périer et le général allemand Dietrich von Choltitz, gouverneur puis sauveur de Paris. La légende voudrait aujourd'hui que ce prix porte mon nom, le prix Michel-Polnareff, mais ça n'est qu'une légende.

Selon la formule consacrée, personne n'est parfait. En conséquence, pour répondre à l'exigence paternelle, je me devais de viser l'excellence, à défaut de perfection. Cela semblait néanmoins ne pas lui suffire. Ce que j'ai pu prendre comme raclées ! Ma mère était désarmée : elle ne pouvait que m'encourager à ne pas décevoir. Ma mère était une femme absolument remarquable. La première femme de ma vie. Peut-être l'ai-je trop recherchée dans mes rencontres amoureuses.

*D'une ardoise et d'une craie, elle fit
Une femme, dame, dame, femme, dame
Qui répondait à mon âme
Cette dame, dame, dame, femme, dame
Elle traça d'abord ce qu'elle appelait
Les lèvres, le cou puis les seins sur lesquels elle insista beaucoup
Elle ébaucha le reste enfin
Disant que tout le bonheur du monde était dans ce dessin
D'une dame, dame, dame, dame, dame
Dame, dame, dame, dame, dame*

*Et devant ce croquis mon âme
Se pâme, pâme, pâme, pâme, pâme
Mais c'est le modèle que déjà je réclame
Dame, dame, dame, dame
Il est plus facile en vérité
D'avoir un dessin qu'un modèle, le rêve que la réalité
Le reste me laissait supposer
Qu'il me faudrait bien des années
Pour trouver ce qu'on appelait
Une dame, dame, dame, dame, dame*

Si je n'ai pas eu une enfance très heureuse, ma mère non plus n'a pas connu le bonheur. Notre dénominateur commun était mon père, avec qui il n'était pas facile de vivre. Durant toute ma jeunesse et plus tard encore, j'ai payé les pots que je n'avais pas cassés.

En parlant de pot cassé, je me souviens de ce jour où mon père a mis un peu de piquant dans notre relation, pourtant déjà très épineuse. J'étais invité à une party et je lui avais demandé de m'acheter un bouquet de fleurs que je puisse offrir à la jeune fille qui fêtait son anniversaire. Je n'avais pas d'argent de poche, évidemment : c'était un privilège réservé aux familles aisées et aimantes. Mon père était rentré à la maison avec un cactus. Curieuse composition florale à offrir à une adolescente, lui avais-je fait remarquer. Une considération jugée manifestement insolente ou irrespectueuse puisque j'ai dû esquiver l'obus à pointes qui termina son séjour terrestre avec son pot contre le mur. Heureusement, je ne l'ai pas pris en pleine figure, j'aurais pu perdre la vue sans attendre ma cataracte.

Je suis arrivé les mains vides à la party. Suite à cet épisode, je n'allais plus adresser la parole à mon père pendant trois ans. Mais nous étions-nous jamais vraiment parlé ?

Danyellah m'a souvent interrogé sur les réactions de ma mère dans ces moments de violence paternelle. Que pouvait-elle faire ? L'autorité paternelle était respectée à la lettre dans toutes les familles françaises. Les châtiments corporels n'étaient pas pointés du doigt. La protection de l'enfance n'était alors qu'une question fraîchement envisagée par la législation : l'école devenait obligatoire jusqu'à 16 ans (elle l'était alors jusqu'à 8 ans !). Personne ne se demandait ce qu'un enfant avait envie de faire : son père décidait pour lui et sa mère faisait respecter cette décision. Je ne cherche pas d'excuses à ma mère et encore moins à mon père. Je reste convaincu que mon éducation a été trop sévère, inutilement. Aujourd'hui, mon père aurait fait de la prison pour ce qu'il m'a infligé.

Je me suis fait virer une première fois du Conservatoire pour insolence. Quand on m'avait demandé de donner une définition de la musique, il fallait répondre « la musique est l'art des sons ». Moi j'avais avancé qu'il ne fallait pas oublier la cédille. Les professeurs avaient moyennement apprécié mon trait d'humour. J'avais pris la porte et une baffa par la même occasion. De mon père, évidemment. Je devais être définitivement renvoyé du Conservatoire quelques années plus tard pour avoir mis une note trop jazzy dans mon interprétation.

Créé en 1926, le prix Léopold-Bellan récompensait l'excellence de jeunes musiciens. Il était remis à l'époque par le président de la République ou l'un de ses ministres. Depuis 2005, il est devenu le Concours international

de musique et d'art dramatique Léopold-Bellan. Ce fut pour moi un véritable drame quand on me remit ce prix très prestigieux : j'avais éprouvé la honte de ma vie ! Je devais avoir 14 ou 15 ans et ma mère m'avait habillé en culottes courtes pour interpréter un morceau classique à la salle Pleyel. Elle ne voulait pas me voir grandir, elle voulait que je reste son petit garçon. J'ai écrit une chanson là-dessus : cette possessivité des parents.

Si certaines personnes pensent que je dois à mon père d'être Médaille d'or de solfège, 1^{er} Prix de Conservatoire et autres prix Léopold-Bellan, je n'éprouve de mon côté aucune gratitude à son égard.

Imaginez que quelqu'un s'asseye sur le clavier et vous demande de dire quelles sont les notes qu'il vient d'écraser ! Le postérieur de mon père n'était pas très large, mais je me suis pourtant trompé quelques fois. Même si j'ai l'oreille absolue ! Ce sera bien plus tard que j'aurai le cul absolu. Comme mon seul compagnon de jeu, mon piano, je devais fréquemment connaître la fessée.

Si je fais de l'humour et des jeux de mots sur cette triste période de ma vie, ça n'enlève rien à son caractère dramatique. Bien sûr, c'est une partie de mon passé que je préfère oublier. Je ne le dirai jamais assez, mes meilleurs souvenirs sont ceux que j'efface.

Contrairement à ce qu'on dit, mon père a tout fait pour empêcher mon succès et mon bonheur. Quand, le 25 octobre 1967, j'ai assuré la première partie des Beach Boys à l'Olympia, il est venu, mais sans ma mère. Il lui avait intimé l'ordre de rester à la maison alors que son petit garçon faisait ses premiers pas dans la cour des grands. Ma mère en avait été très affectée mais que pouvait-elle faire ? Braver l'autorité de cet homme qu'elle vouvoyait ? Lui la tutoyait. Jamais elle ne s'est plainte. C'était comme ça, l'éducation sous la III^e République : l'homme de la maison décidait. Mon père avait l'autorité mal placée. Comme son orgueil. Il n'était venu probablement me voir que pour juger mon spectacle. Et non prendre du plaisir au bras de ma mère.

J'ai refusé très tôt d'avoir une « vie normale ». J'ai toujours pensé que c'était contraire à la création. C'est pourtant tout ce que mon père souhaitait pour moi. Une routine. Un salaire. Une retraite. A-t-il tellement manqué de tout au point de vouloir à tout prix m'éloigner de la vie d'artiste ? Était-ce de la jalousie ? Étais-je en train, tout simplement, d'empiéter sur son territoire ? Son obsession était, soi-disant, de faire de moi un grand musicien, cependant, lorsque je me suis retrouvé employé dans une banque, ça l'a rassuré. Contenté.

Mon père m'a systématiquement interdit tout ce qui pouvait nourrir mon plaisir. Mon inspiration.

Léo Poll avait conçu plusieurs mélodies, notamment pour Edith Piaf (« La Java en mineur », « Un jeune homme chantait », « Partance »), Georges

Guétary (« A force d'aimer ») ou encore Danielle Darrieux (« Au ciel de juillet »). Son plus grand titre de gloire a été de mettre en musique les paroles de l'académicien Maurice Druon, tirées d'une chanson de bagnards russes, et cela a donné « Le Galérien ». Inspiré par ses origines slaves, mon père a donc composé la musique de cette chanson, qui sera tour à tour chantée par Yves Montand, les Compagnons de la Chanson ou encore Mouloudji. Bien qu'il m'imposât de ne jouer que des maîtres classiques, il était lui-même pianiste de jazz et accompagnateur de Charles Trenet, Edith Piaf, Jean Sablon, Georges Ulmer et Jacques Tati. Mon père avait créé des arrangements pour de très célèbres chansons de l'époque, comme « Les Grands Boulevards » de Montand, en 1951.

Avec une mère danseuse, j'aurais dû être un enfant de la balle, vivre une vie de bohème. Pourtant, même si j'avais été fils de militaire, j'aurais eu une enfance moins belliqueuse. Mon père aurait dû être sténodactylo, jamais une faute de frappe ! Allez comprendre ce qu'il avait dans la tête ! Moi j'ai renoncé.

A-t-il été aussi dur avec son premier fils, Boris ? Nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter, mon demi-frère étant trop occupé à me malmenier, lui aussi, les rares fois où il venait rue Oberkampf à Paris. Boris s'est illustré en tant que scientifique. Il avait choisi sa voie. Peut-être. Après nos retrouvailles, il est mort en Bulgarie le 10 août 2013 à l'âge de 91 ans. Je ne suis pas allé à son enterrement. Je n'irai qu'au mien. Et ce n'est même pas sûr !

« Sous quelle étoile suis-je né ? » me demandais-je en 1967. Peut-être la mienne ? Depuis le 29 juin 2002, l'astéroïde Polnareff existe. Un astéroïde de la ceinture principale d'astéroïdes. Il fut découvert par l'astronome suisse Michel Ory, à Vicques, et baptisé de mon nom, de manière honorifique. Il présente une orbite caractérisée par un demi-grand axe de 2,767 UA, une excentricité de 0,054 et une inclinaison de 11,75 degrés par rapport à l'écliptique.

Je suis né chez une sage-femme de Nérac, dans un quartier appelé Nazareth. Michel de Nazareth !!! C'est quelque chose que j'aurais dû raconter en Amérique en 1975, avant de sortir ma chanson « *Jesus For Tonight* ». Les ligues religieuses m'étaient tombées dessus, me reprochant de vouloir être « Jésus pour ce soir ». Je n'y pouvais rien, c'était un atavisme géographique ! Sauf que moi, ce sont les ennuis que j'ai multipliés et non les pains ! Les pains, je les recevrai plus tard !

Pour revenir à ma naissance, il faut croire que j'étais béni. Même si, en réfléchissant bien, mon chemin de croix commençait, sous le joug de mon père. Il me faudra attendre encore quelques années avant d'être crucifié à cause d'un traître nommé Bernard Seneau. J'aurais dû me méfier, il était d'Angers !

Je crois bien en quelque chose – une force supérieure qui aurait un

entourage discutable sur terre ? Un jour, un ami m'a demandé quelle épitaphe je souhaiterais sur ma pierre tombale. J'ai répondu : « Tout ça me laisse de marbre. » Dans le fond, ce n'était pas vraiment de l'humour. Je pense que la vie n'est qu'un passage. Certainement le plus pénible. Je crois en un « après », où nous irons tous...

« On ira tous au paradis, mêm' moi. »

Finalement, mon père avait décidé que je ne serais qu'un pianiste concertiste. Tout ce qui pouvait m'éloigner de cette finalité était proscrit.

Il m'avait été interdit d'écouter *West Side Story* à la radio. J'avais reçu une correction pour avoir apprécié (non, adoré) la musique trop moderne de Leonard Bernstein ! Que dire de Bill Haley & His Comets ?! Et de Johnny Hallyday que j'avais beaucoup aimé découvrir en première partie de Raymond Devos à l'Alhambra, en septembre 1960. Mon enthousiasme à son sujet m'avait valu quelques baffes ! Quand on pense que je jouerai plus tard avec lui sur scène...

En 1957, lors de mon séjour linguistique en Angleterre, j'avais appris l'anglais, mais pas encore ce rythme endiablé qui allait bouleverser ma vie. C'est, plus tard, dans le Cantal, auprès de mon amie Danièle, que j'ai découvert le rock'n roll avec Elvis Presley, Frankie Laine, Brenda Lee, Little Richard, Ricky Nelson... Une révolution dans mes 14 ans de classiques. J'étais subjugué par la voix et le jeu de scène d'Elvis. Transporté par le piano de Jerry Lee Lewis. Combien de fois me suis-je amusé à jouer du boogie-woogie sur l'orgue du collège de Juilly ! Pas vraiment dans le ton pour les Oratoriens !

Je n'avais pas le droit de posséder de disques. Obéissance impossible sinon interdite pour moi : avec mon ami Gérard Woog du cours Fides, nous allions dans ce magasin avenue Paul-Doumer, Radio Trocadéro, pour dénicher toutes les nouveautés. J'achetais des disques que je ne pouvais pas écouter, par passion pour l'objet. Pour le plaisir de les regarder. De les toucher. Je les emmenais partout avec moi, cachés dans mes livres et cahiers. A la maison, je m'étais arrangé pour les dissimuler sous la rallonge de la table de la salle à manger. On se croit toujours très malin à l'adolescence... Quand, évidemment sans que je sois prévenu, nous avons reçu du monde à déjeuner un dimanche midi. Au moment où ma mère avait tiré les rallonges pour dresser la table, tout mon maigre trésor s'était révélé, répandu sur le parquet de la salle à manger avec les *Tintin* et autres *Spirou*, ainsi que les indispensables Carambar. Est-il utile de revenir encore sur les conséquences de cette découverte ?

Depuis le jour où j'ai quitté la maison, ma survie, mon but dans l'existence, c'est d'être tout l'opposé de mon père. Parfois, face à une situation, je me demande encore ce qu'il aurait fait à ma place et je fais tout le contraire. Non par esprit de contradiction, mais de survie, comme je viens de

le dire. Je ne dois jamais lui ressembler. Il est évident qu'il est hors de question que le PolnaBB subisse les mêmes traumatismes que moi. Mon père aura peut-être servi, sans le savoir, à le protéger. Je donnerais absolument tout pour qu'un enfant qui arrive dans ce monde ne connaisse jamais ce que j'ai vécu. Imaginez si ce bébé, en plus, arrivait dans mon monde !

Si je suis plutôt concentré sur ce qu'un père ne devrait pas faire – étant donné le modèle que j'ai eu –, à la naissance de Louka, étrangement, j'ai instinctivement su comment agir.

Ainsi... Alors que les contractions devenaient de plus en plus douloureuses, nous avons finalement compris que le travail avait commencé. J'avais fait couler un bain à Danyellah pour qu'elle puisse se préparer à accoucher. Je n'arrêtais pas d'appeler la sage-femme qui ne répondait pas à son téléphone. C'est vrai qu'il était plus de 3 heures du matin, mais une sage-femme n'a pas d'horaires de bureau *a priori* ! Son mari avait fini par décrocher et copieusement m'engueuler d'avoir autant insisté et de l'avoir réveillé.

La sage-femme n'était toujours pas là quand la tête du bébé s'est présentée. Je ne voulais pas y croire et pourtant, j'allais mettre au monde un bébé. Mon fils. Tout s'est passé très rapidement mais je m'en souviens comme d'une petite éternité.

Je pensais ne pas assister à l'accouchement. Les futurs pères comprendront certainement ce désir de ne pas « tout » voir. On n'a pas forcément envie de garder cette scène à l'esprit. Toutefois, je me suis retrouvé dans la position inverse ! Je n'avais vraiment pas le choix. Je n'en reviens pas moi-même de ne pas avoir paniqué. Je n'oublierai jamais ce moment magique, plus que médical.

Quand j'ai vu le bébé apparaître sous l'eau, je me suis émerveillé ! « Il est parfait ! On dirait un beau plateau de fruits de mer ! » Je me suis empressé de mettre ma main sous son crâne. Je l'ai gardé un instant sous l'eau, une minute ? dix minutes ? un siècle... car je savais qu'il était encore relié par le cordon ombilical et respirait donc toujours l'oxygène de sa mère. Je l'ai délicatement sorti de l'eau pour son baptême de l'air.

Nous nous attendions à l'entendre crier mais rien. Et cette sage-femme qui n'arrivait toujours pas ! Danyellah a pris son fils contre elle et il a juste émis un petit bruit, à peine audible. Quelle douce mélodie que les premiers sons d'un bébé que l'on vient de voir naître !

Et c'est comme ça que l'Amiral donna un homme à la mère.

Danyellah, à bout de forces, s'enfonçait dans la baignoire, et j'essayais tant bien que mal de la maintenir hors de l'eau. Dans ma connaissance plus que réduite des techniques d'accouchement, je ne savais que deux choses : mettre la main sous la tête du bébé en l'absence de cou, et que tant que la maman respire, il en est de même pour lui. Mais le moment de grâce virait au cauchemar.

J'étais tellement furieux contre la sage-femme que je lui ai ouvert la

porte nu comme un ver. Non pas que je me sois déshabillé pour l'occasion, mais comme je dors sans rien, je l'étais déjà. Je m'étais quand même habillé quand elle m'avait confié le bébé, pour s'occuper de Danyellah qui n'allait pas très bien. Elle a placé les pinces sur le cordon ombilical que j'ai alors coupé sans trembler. J'étais émerveillé par ce petit bout d'homme que je venais d'inviter dans notre monde. Ce petit bout de moi.

Je lui ai donné la vie, alors que « Dieu » ne fait que la lui prêter. « Petit poisson deviendra grand, Pourvu que Dieu lui prête vie » (La Fontaine).

C'est très présomptueux que de penser qu'on est en possession de sa propre vie ; on n'en est que le locataire, et un jour il faut rendre les clefs.

On peut avoir un propriétaire difficile, qui décide subitement qu'il est fatigué d'avoir à attendre des paiements en retard, ou que vous faites trop de bruit pour les voisins de passage.

Ou bien, mû par une générosité inattendue, il vous accorde un bail supplémentaire et inattendu...

Il n'y a pas longtemps, à mon grand étonnement, Louka me dit : « Daddy, merci de m'avoir aidé à sortir du ventre de Mammy » (aux USA, Mammy est la maman).

Comment sait-il ?

Quelques jours plus tard, je n'avais pas compris pourquoi il me fallait à tout prix signer des papiers pour reconnaître cet enfant comme le mien. C'est l'urgence à devoir signer cet acte de naissance qui m'a dérangé. Mon instinct ne m'avait pas trompé : quand j'ai demandé un test ADN, Danyellah s'est effondrée en larmes. L'enfant n'était pas de moi mais d'un donneur de sperme. Je n'ai pas compris pourquoi. Encore aujourd'hui, nous avons des œufs prêts pour la fécondation bien que nous sachions désormais que les alpinistes décrochent !!

J'ai essayé d'oublier ce petit homme dont j'étais si fier d'être le père, c'est vrai. J'ai coupé les ponts à la minute même où Danyellah m'a avoué que je n'étais pas le géniteur. J'ai quitté la maison pour aller vivre à l'hôtel. Le choc a été tel que j'ai eu besoin de m'éloigner. J'étais trop bouleversé pour affronter cette situation autrement que dans la colère. Comment avait-on pu me faire une chose pareille ?!

Encore ! Plus fort. On m'avait volé mon argent. Beaucoup. On m'avait volé mon pays. J'avais l'impression qu'on me volait désormais ma vie. Mon identité. Mon rêve. Mon fils.

Alors que le Japon subissait le terrible drame du tsunami, je me retrouvais dans une moindre mesure bien sûr la tête sous l'eau, asphyxié par la douleur de ce que je pensais être une trahison. Penser au malheur des autres peut aider à supporter ses peines. J'avais beaucoup de compassion pour le peuple japonais qui m'a toujours donné beaucoup d'amour. Au pays du Soleil-Levant, je m'étais senti chez moi.

Je pense qu'ils sont loin d'être sortis d'affaire. Ce drame écologique est une catastrophe aux conséquences bien plus lourdes qu'on ne veut bien nous le dire. Le Japon est en grand danger, la désinformation ou l'impuissance, voire les mensonges, ne vont pas dans le sens de la réalité.

Ainsi, j'essayai d'oublier Danyellah et cet enfant, qui n'était pas le mien. Je n'y suis pas arrivé. Je suis très attaché à Louka, comment pourrais-je ne pas l'être ? C'est moi qui l'ai mis au monde. Je me sens de plus en plus père, et si je ne le suis pas techniquement, je le suis au plus profond de moi, une sorte de passage à l'acte : il n'est pas question que cet enfant manque de quoi que ce soit, quelles que soient les décisions que l'on prenne, Danyellah et moi.

Je lui ai pardonné ce choix malheureux qu'elle a fait de me donner un enfant à tout prix. Bien sûr qu'elle a commis une maladresse, qui m'a fait beaucoup de mal, mais je sais maintenant qu'il n'y avait aucune malveillance dans tout ça.

Afin de dissiper tout malentendu, je tiens à confirmer que Louka est bien le fils de sa mère...

Je pense que cette mésaventure au happy-ending devrait inspirer beaucoup d'hommes. Je l'ai tout de suite communiquée aux Moussaillons car je ne veux jamais leur mentir. Ce n'est pas un choix facile que d'annoncer au monde qu'on n'est pas le père de son enfant. J'avais l'impression d'être le cocu magnifique dans une mauvaise farce. En plus d'être immensément malheureux, je me sentais humilié. Méprisé. Sali.

Quel bonheur de pouvoir mettre tout ça derrière nous.

Selon des statistiques très sérieuses, un enfant sur trente n'est pas l'enfant du père déclaré !

Mon père est mort en 1989, et j'ai pleuré une rivière, en ne comprenant pas pourquoi. J'avais probablement perdu un père, devenu repère. Quand je suis allé visiter l'appartement où j'avais vécu, j'ai découvert dans sa chambre un carton, avec *toutes* les coupures de presse à mon sujet, classées chronologiquement. J'ai eu un choc ce jour-là : mon père était manifestement mon plus grand fan. Ou un collectionneur très minutieux, qui sait ?

En mars 2007, à la demande de *Paris Match*, je suis retourné dans cet appartement du 24, rue Oberkampf. Je suis monté au troisième étage, j'ai sonné à la porte, et quand le locataire m'a ouvert, je lui ai dit : « Qu'est-ce que vous faites chez moi ? » Il était surpris et inquiet, la police avait bloqué la rue. Je l'ai vite rassuré en lui demandant la permission d'entrer. Il a gentiment accepté. Je n'en revenais pas : c'est fou ce que cet appartement me semblait petit et sombre. C'était un placard ! J'ai montré à Danyellah l'alcôve où je dormais dans le salon. Je n'ai pas ressenti d'émotion particulière. J'étais complètement détaché. Bizarre. Je me suis senti un peu comme un touriste dans mon passé. Ça a toujours été le cas.

Mon père n'est plus dans cet appartement. Mais il est toujours dans ma

tête, et, oui, dans mon cœur. Je lui en veux de moins en moins. Je regrette qu'il ne soit plus là. On aurait pu avoir une vraie explication entre hommes. Rien de belliqueux. Nous aurions enfin pu devenir père et fils. Est-ce qu'il va me faire un signe ? Manquer d'un père n'est pas un crime.

Lorsque quelques mois après notre séparation, Danyellah m'avait envoyé une photo de Louka, emmitouflé au milieu des vignes dans le sud de la France, j'avais eu envie de le protéger. Je ne voulais pas qu'il ait froid. En fait, je voudrais qu'il n'ait jamais mal. J'avais alors demandé à Danyellah de revenir à Los Angeles pour que je prenne soin d'eux. Que je prenne soin de lui.

Aujourd'hui, mon grand bonheur, c'est de vivre à trois. J'adore regarder Louka grandir. Vivre. Je vais le chercher à l'école et l'aide à se rendormir quand il se réveille la nuit. Quand je l'observe si insouciant, ça me fait penser qu'un jour, moi aussi, j'ai été comme ça.

Chaque nouveau mot qu'apprend Louka est pour moi une source d'émerveillement. Quand il me prend la main ou m'attrape le bras pour attirer mon attention, je suis bouleversé. Quand il se blottit contre moi, j'en ai les larmes aux yeux. Je suis quelqu'un qui pleure assez facilement, surtout dans les bons moments. Même si j'aime la beauté de la nature, je ne suis pas du genre à pleurer devant un arbre, mais j'ai eu les larmes aux yeux le jour où j'ai dû en couper un dans ma propriété. Il soulevait le mur de la maison d'à côté. Ça m'a rendu malade et très triste. C'était un magnifique chêne, ce qui est assez rare dans le désert.

Le seul paysage que j'aie quitté avec les larmes aux yeux est celui de Bora-Bora. Après trois semaines sur place, je me serais bien vu rester, loin de toute civilisation, dans ce paradis. Ils ont été nombreux à le faire, mais ça n'a pas été mon choix.

Je m'émeus donc devant un joli moment, un beau film, un bon rif de guitare... et, oui, devant le sourire d'un enfant qui m'appelle Daddy.

D'ailleurs, j'en ai fait une chanson, sur laquelle Louka chante. C'est un titre que nous aimons beaucoup tous les deux. Nous l'écoutons souvent en voiture : il tape très bien la mesure. Cet enfant a le rythme dans la peau. Il s'est beaucoup amusé à enregistrer avec moi dans mon studio à Palm Springs. Il pourrait passer des heures avec moi en studio. Quand je vais travailler, le soir, je suis obligé de m'éclipser en cachette, sinon il laisse tomber ce qu'il est en train de faire pour m'accompagner. Il s'amuse à jouer du piano pour m'imiter. Ça doit rester un jeu pour lui. Il est fan de son « Daddy » sur scène. Il regarde en boucle le DVD de ma tournée *Ze [re]Tour 2007*. Il chante par cœur toutes mes chansons. J'adore. Que dire de mes lunettes ! Comme il passait son temps à me les emprunter, je lui en ai commandé une paire identique pour enfant. Quand je les lui ai offertes, il était fou de joie.

Bien sûr qu'il y a un mimétisme – j'espère, des deux côtés.

J'adore les enfants car ils représentent l'innocence, la vérité, la pureté, la logique. J'ai en horreur les anniversaires. J'oublie volontiers le mien.

Il n'y a qu'une date que je n'oublie jamais : le 28 décembre. Le jour où j'ai sauvé Louka des eaux.

Louka de conscience !

2

J'ai toujours été un amoureux de l'Amour

*« Il est des mots qu'on peut penser
Mais à pas dire en société.
Moi je me fous de la société
Et de sa prétendue moralité
J'aim'rais simplement faire l'amour avec toi. »*

L'humanité est divisée en deux : les hommes et les femmes. Totalement opposés, ils essaient désespérément de se comprendre. C'est frustrant, cette incompréhension entre les deux : c'est une guerre sans enjeux dans laquelle il n'y a jamais que des vaincus. Néanmoins, je ne vis qu'à travers les femmes. Les femmes ont un rôle absolument étonnant. Elles commencent par nous porter, pour ensuite nous supporter. Depuis toujours elles sont ma source d'inspiration. Dans ma vie comme dans ma musique. En 1967, j'avais déjà commencé par chanter cette petite annonce :

*Ame câline
Cherche cœur libre tous les jours
Toutes les nuits
Pour la vie*

*Ame câline
Offre nid tout près du soleil
Près des étoiles
Pour logis*

*Pour la vie
Ou peut-être plus
Pour la vie
Ou peut-être moins*

*Ame impatiente
Aimerait trouver âme sœur
Pour compagnie
Pour amie.*

J'étais à la recherche de l'amour idéal, avec toutefois cette certitude que si je devais l'avoir enfin en face de moi, le vivre, je ne le reconnaîtrais plus. J'ai cru le trouver plusieurs fois, mais très vite, j'ai déchanté (je n'aime pas ce

mot, et pour cause).

Je sais que j'ai triché. Pas avec les sentiments mais avec ce que j'en attendais. Je disais chercher l'amour parfait mais, dans le même temps, je le redoutais plus que tout. Exactement comme j'ai redouté le confort. Si j'étais heureux, qu'est-ce que j'allais donc avoir à prouver ? A chercher ?

Je pense que j'ai toujours été un amoureux de l'Amour, mais je n'en étais pas vraiment conscient. J'aimais aimer. Un peu, beaucoup, à la folie, malheureusement. Comme dans un film de Truffaut, mes histoires de cœur avaient pour conclusion « ni avec toi, ni sans toi ». J'ai longtemps été porté et détruit par l'amour.

L'amour est la chose la plus importante de la terre. L'homme ne progresse que dans le regard de la femme. J'aurais pu rester seul, toute ma vie, devant un piano. J'ai fait ce métier pour les femmes... Parce que je les aime et veux m'en faire aimer. Seule, la réussite m'a permis d'apaiser mes relations avec elles.

Très tôt, les femmes sont devenues essentielles dans ma vie. Elles le sont toujours même si, maintenant, ça se conjugue plus au singulier qu'au pluriel. Je ne les ai pas intéressées tout de suite. A l'école, je n'existais que pour les aider à faire leurs devoirs. N'ai-je ensuite existé à leurs yeux que par ma réussite professionnelle ? Je sais au fond de moi que beaucoup de mes conquêtes étaient dues au charme de ma musique.

La première femme à avoir répondu à la petite annonce de mon « Ame câline » avait été Georgia. Je l'avais rencontrée en 1967 à Nice à la fin d'un concert alors qu'elle était venue chercher une dédicace dans ma loge. Cette beauté grecque m'a rendu fou. Moi qui aimais tant la liberté, avec elle, j'ai découvert les affres de la jalousie. Cette prison détestable pour un cœur qui bat. Nous étions dans un rapport destructeur qui a failli nous tuer tous les deux. J'étais très amoureux d'elle. A l'époque, je ne savais pas combien la passion était ennemie de l'amour. Je prenais même la passion pour de l'amour. Je pensais que les belles histoires n'avaient vraiment de valeur que lorsqu'elles n'étaient pas possibles ; que le quotidien et son train-train tuent vraiment l'amour. Je ne croyais l'amour possible que dans la passion et ses drames.

Georgia m'a inspiré une chanson. J'étais tombé sous le charme d'un tube grec lors de vacances à Mykonos en 1970. « Kyra Giorgena », de Giannis Kalatzis, était la bande originale d'un film célèbre à l'époque, *O trellos tis plateias Agamon*. Sa mélodie pleine de soleil me trottait encore dans la tête à mon retour à Paris. J'avais ainsi décidé de l'adapter en français. Je n'étais pas trop amateur de l'exercice mais il s'agissait vraiment d'un coup de cœur. J'y relatais le désespoir d'un homme délaissé par son amouruse grecque qu'il rêve d'aller retrouver à Mykonos.

Allô, Georgina

Fait-il beau dans ton pays ?

Le ciel est-il bleu ?

Paris, c'est toujours gris

*Mais si tu me revenais
Je crois bien que tout reviendrait
Que la nuit même brillerait
Ah ! Si tu voulais*

*Oh Georgina, oui, c'est atroce
Sans toi, je n'ai plus faim ni forces
Et quels que soient tous tes reproches
Ne te montre pas si féroce.*

Féroce, Georgia l'a été si souvent. Elle a menacé de me tuer. De se tuer. Notre histoire a pris l'eau. *A l'eau Georgina...*

Ma belle Hellène n'a pas été la seule à vouloir ma peau. Je me souviens de cette Indienne américaine sublime de beauté. Je n'avais jamais vu une femme avec autant de jambes : elles étaient interminables. Par deux fois elle avait voulu me tuer. Avec une hache. En fait, elle ne supportait pas l'alcool, la fameuse eau de feu. J'avais pris mes jambes à mon cou. Pas les siennes.

Si, oui, les femmes ont beaucoup compté dans ma vie, j'ai commencé très tard à les aimer « pour de vrai ». Disons concrètement. J'avais eu une éducation très stricte, dépourvue de tendresse. Je n'ai jamais vu mes parents s'embrasser. Je n'avais pas de repères pour séduire. En plus je me sentais tellement mal dans ma peau. Alors, pour vraiment devenir un mec, je m'étais résolu à aller « aux putes ». Celle qui m'avait fait grandir (dans tous les sens du terme) était une Algérienne aux dents en or qui m'appelait « mon biquet ». Ce fut une expérience plutôt traumatisante pour moi, avec cette sensation de faire quelque chose de pas bien. Elle m'avait tendu une savonnette avant même que les choses ne commencent.

C'est autour de l'Arc de triomphe qu'elles officiaient quand je vivais encore à Paris. Rue de Tilsitt. La nuit, il m'arrivait d'en embarquer une en voiture juste pour qu'elle se réchauffe. Malgré leurs cuissardes, je voyais leurs jambes rougies par le froid. Je n'ai jamais supporté de voir les gens grelotter dans le froid.

J'ai toujours eu beaucoup de respect pour les prostituées. Je les trouve très courageuses et très utiles à une société malade de solitude. Je suis sûr qu'elles empêchent beaucoup de viols. Avec elles, il n'y a pas de tromperie ; c'est bien sous tous les plans. Et tous les angles. J'ai entamé une véritable thérapie avec ces professionnelles qui vous donnent des cours de rééducation sexuelle, et, parfois, vous coûtent beaucoup moins cher que les autres.

Je pensais ne jamais trouver ma femme idéale ; il fallait trouver celle capable de vivre avec les deux hommes qui sont en moi. Ça me semblait impossible. Je n'ai jamais quitté une femme ; je ne sais pas faire une valise ! Ce sont les femmes qui m'ont beaucoup quitté. Elles commençaient par être

très amoureuses mais elles finissaient par avoir peur. Je ne savais pas les rassurer. Mon côté homme-enfant les séduisait, leur donnait d'abord envie de me protéger, mais ensuite de me faire grandir.

Ce n'est quand même pas anodin si j'ai choisi un bébé comme mascotte virtuelle en 1994. Pour ma chanson phonétique « LNA HO », j'avais eu besoin d'un clip fort pour expliquer mon travail d'écriture. Les idées ont une valeur et c'était important de leur donner un support.

Ce personnage de bande dessinée aurait pu être moi. Un bébé qui avait le droit de s'amuser dans un monde irréel. Le rêve ! Il jouait avec des cubes pour former des mots. Comme la chanson était basée sur un langage devenu aujourd'hui le langage des SMS, il créait des mots avec des lettres. Ce sont les plaques minéralogiques californiennes qui m'avaient donné cette idée-là. On peut choisir sa propre plaque avec des lettres ou des symboles pour former des mots ou des noms. Ce sont ensuite des prisonniers qui les fabriquent. Mais fidèle à mon envie de me fondre dans la masse aux USA, j'ai préféré une plaque anonyme pour que ce soit moins repérable.

Ça m'a quand même fait rire de voir le langage SMS s'imposer des années plus tard. Je regrette toutefois qu'il se soit autant imposé auprès des adolescents comme des adultes qui ne savent plus écrire correctement le français. Pour moi ça n'était qu'un jeu ! Je trouve vraiment qu'il y a un trop-plein d'abréviations codifiées et je ne suis pas certain d'avoir envie de suivre cette fâcheuse tendance. Parfois, je reçois des messages que je ne comprends pas tout de suite. C'est quand même très réducteur et dommageable pour notre si belle langue.

Ma chanson comme le clip avaient été révolutionnaires à l'époque : les images de synthèse n'en étaient qu'à leurs premiers balbutiements. C'était une très belle réalisation. J'avais fait appel à l'excellent metteur en scène Pascal Roulin, dont j'admirais le travail. On avait commencé avec des planches dessinées : trois mois de travail sur le script avec une vingtaine de personnes. En trois minutes de clip, j'avais envie de montrer la part de rêve que contient la ville de Los Angeles. Créer un monde onirique à partir de ma réalité.

Je ne fais pas systématiquement des clips pour mes chansons, car je ne veux pas imposer d'images à mon public. Il doit rester libre d'inventer l'univers de son choix avec mes disques. Le clip n'est pas forcément avantageux selon moi, mais pour « LNA HO », il était indispensable. Et réussi.

Je suis convaincu qu'on ne peut progresser dans la vie sans chercher à séduire. La séduction est la base de tout. J'ai du mal à différencier le regard des hommes et le regard des femmes. Sexuellement, je suis bien sûr touché par le regard des femmes, mais je suis touché également par l'admiration dans celui des hommes. Ça ne se situe pas au même niveau, évidemment. J'aime bien sentir que j'ai un pouvoir de séduction sur les femmes, cela me rassure et m'aide à conjurer la timidité de mes premières années. Car on ne peut séduire

que si on est bien dans sa peau.

Avant de vouloir séduire les filles, j'ai souhaité d'abord me plaire à moi-même. Alors je me suis composé un visage pour me satisfaire et vivre en accord avec moi. On ne peut pas vivre toute sa vie avec la même tête si elle ne nous convient pas. Il ne faut pas hésiter à improviser, imaginer et se transformer complètement. Dès 1971, je me suis fait faire des permanentes et des mèches blondes. Le produit de beauté qui m'était le plus indispensable était mon dentifrice : je tenais à ce que mes dents soient aussi blanches que mes lunettes.

J'ai plutôt fréquenté des actrices. D'ailleurs, un de mes premiers émois d'adolescent avait été la sublime Claudia Cardinale que j'avais croisée chez un producteur de cinéma, du nom de Danziger. J'avais tellement été intimidé par sa beauté que mes oreilles étaient en feu. J'ai donc aimé beaucoup d'actrices. Ce n'était pas un choix délibéré, ça s'est juste passé comme ça. Je n'ai, en revanche, jamais été séduit par une chanteuse.

A toutes les périodes de ma vie, il y a eu une muse à mes côtés. J'aime le regard des femmes sur ma musique. Dans le mot musique, il y a muse. C'est important pour un créateur d'être aimé et admiré par une, ou des femmes. C'est quand même pour elles que j'écris. Elles m'inspirent même si je m'adresse aussi aux hommes.

On a souligné que j'ai fréquenté beaucoup de jolies femmes. La beauté reste très subjective, étant essentiellement dans le regard de l'autre. Cela dit, j'avoue que j'aime bien qu'on m'envie. C'est toujours agréable de voir les hommes admirer la femme qui vous accompagne. A condition qu'elle ne soit pas dans le flirt avec les autres, sinon on se sent menacé.

J'ai toujours eu la présomption de croire que rien ne m'était impossible. Il suffisait que je veuille quelque chose pour que je l'aie. Je m'imposais des défis, à voix haute pour qu'il y ait des témoins dubitatifs ; ça m'obligeait à faire en sorte de les épater par ma réussite. Le défi devait sembler inaccessible pour me stimuler davantage. Avec les femmes, c'était pareil. Je ne voulais séduire que les plus belles. Je n'ai évidemment pas réussi chaque fois. Tous les hommes ont connu des ratés.

J'ai eu mon époque collectionneur, où mes aventures dépassaient rarement le mois. Lorsque je vivais avec une femme, je voyais avec horreur toutes celles que je ratais. D'un autre côté, quand celle que j'aimais n'était pas là, je ressentais une complète solitude, même en compagnie des autres.

Je n'étais pas volage. Plutôt dans une recherche du plaisir et de la jouissance du présent, sans contraintes ou soumission aux règles sociales. Toutefois, je n'ai jamais été un collectionneur égoïste, insensible ou lâcheur. J'ai quitté, j'ai été délaissé. Si j'ai triché, je n'ai jamais trompé. Tricher, c'est enfreindre la morale. Tromper, c'est mentir. Je déteste le mensonge et j'ai

toujours tout avoué. Je trouvais plus sain de coucher avec une femme dont j'avais envie plutôt que de penser à elle en étant dans le lit d'une autre. J'étais très macho sur la question : j'avais tendance à penser qu'une femme ne pouvait pas me suffire mais que l'inverse n'était pas envisageable, ni acceptable.

J'ai longtemps été à la recherche de LA femme, ce qui m'en a fait connaître beaucoup, aucune n'incarnant jamais tout à fait celle que je cherchais. J'avais un grand besoin d'être rassuré. Je leur demandais tellement que j'étais forcément déçu. Alors je multipliais les rencontres et les ruptures.

J'étais très physique à l'époque. Très sexe. Le sexe était pour moi l'antichambre du bien-être. Pas seulement pour prendre du plaisir mais, surtout, pour en donner. Qu'y a-t-il de plus beau que de faire chavirer une femme ? De la faire revenir sur les lieux du *scream* ? De se voir dans ses yeux à ce moment-là ?

Si la sexualité est quelque chose de très simple à comprendre, la relation de couple est bien plus difficile. Les femmes ont besoin d'une raison pour faire l'amour alors que les hommes ont juste besoin d'un lit. A mon époque de « libi-dodo », c'est vrai que j'avais appelé quelques ex-amantes pour savoir si elles pouvaient réveiller mon corps endormi. Installé depuis des mois en ermite au Royal Monceau, je n'arrivais plus à désirer ni aimer sensuellement. Pour celles qui s'étaient mariées entre-temps, j'avais demandé la permission à leur mari de les laisser me rendre visite. On peut se dire que je pousse le bouchon un peu loin, mais je me dis que c'est quand même mieux de demander d'abord plutôt que de se servir sans permission. Peu d'hommes ont autant de scrupules. Je le dis et le répète, je n'aime pas la tromperie, encore moins en être l'artisan.

Privé de sexe, j'étais en pleine crise d'identité.

Dans ma *Polnaréflexion* (Stock, 1974), j'évoquais du haut de mes trente ans mon rapport très particulier à la sexualité : « C'est l'anti-sagesse soigneusement pensée. C'est en marge, au-dessus, sans lien avec l'existence des perceptions, des obligations et des entreprises semées autour du cadran solaire. C'est le couvre-feu de la modération et de la docilité. La nuit chaude de la fête.

« Il est absolument indispensable d'assouvir ses fantasmes. Les gens souffrent et grimacent parce qu'ils ne parlent pas. La mort de leur joie, c'est leur pudeur. Tout le monde a des obsessions sexuelles, tout le monde éprouve des envies un peu surréalistes. Si elles ne s'expriment pas d'une manière ou d'une autre, alors survient le sentiment de solitude coupable. »

J'étais très libéré et libertin.

Actuellement, je ne suis plus sur le marché.

C'était une époque géniale. Jusqu'à ce que le sida arrive. Là, j'ai attrapé la trouille de ma vie. J'ai eu de la chance et j'ai vite compris que c'était un

peu comme jouer à la roulette russe que de continuer à butiner dans tous les sens. Mettre un préservatif était tragique pour moi : j'étais maladroit, je me trompais de sens. Rien de bien excitant en somme : j'avais l'impression de baiser une capote et de mettre une gonzesse autour. Si j'ai écrit une chanson sur le sida, c'était avant tout pour dédramatiser, pour exorciser. Il faut essayer de rire des choses dont on a peur. Le sida me terrorisait. Alors, si j'ai chanté « Y'a pas l'sida », c'est un peu comme quand on dit « y'a pas l'feu », on sait bien cependant que le feu existe.

Y'a pas l'sida. Toi et moi, on y va. On s'capotera.

Toi et moi, et voilà.

Y'a pas l'sida. Toi et moi, on y va. On s'capotera.

Toi et moi, et voilà.

Tu me montreras où t'habites. Je te montrerai où m'habite.

Ça prendrait trop de temps pour qu't'explique.

Va falloir que tu m'aimes et vite.

Quand j'ai commencé dans ce métier, je n'en aimais que les aspects secondaires, c'est-à-dire l'argent et le succès que cela me donnait auprès des filles. J'en suis très vite revenu, et j'ai privilégié la qualité de mon travail. J'aime savoir que je suis séduit même si je ne suis plus dans la séduction. J'aime voir que je plais.

J'ai une grande admiration pour les femmes. Je ne comprends pas qu'on parle du sexe faible. On est à l'envers sur ce coup-là. Quelles que soient les épreuves, elles sont beaucoup plus solides que nous. Pourquoi les femmes cherchent-elles l'égalité avec les hommes : dès le départ, elles leur sont supérieures !

Aujourd'hui, j'ai une vie familiale qui me convient parfaitement. C'est une nouvelle expérience très agréable. Je ne me pose pas la question du pourquoi et du comment. « Tu es bien, je suis bien. On ne se demande rien. » Je me suis laissé porter par le *flow*. Je suis entré dans une autre dimension, avec le plaisir et les problèmes que ça représente. Aussi. Je n'ai jamais voulu me marier. Le mariage me rappelle trop les contrats. Cet engagement signé n'est mis en avant que lorsque ça va mal. On ne devrait pas s'engager à aimer par écrit mais par envie. Et quand l'envie s'en va, ça n'est pas très grave. C'est juste une question d'appétit : le mariage est fini lorsque le mari appelle pour dire qu'il ne sera pas rentré pour dîner alors que sa femme a laissé un mot pour expliquer ce qu'il y a dans le frigo !

Je pense vraiment que l'homme et la femme ne sont pas faits pour vivre ensemble et qu'une vie de couple implique beaucoup d'efforts de part et d'autre. On n'est pas du tout pareils. C'est une réalité.

Pourtant, je m'accommode très bien de cette incompatibilité, avec tous les hauts et les bas, tous les allers-retours que ça sous-entend.

Pourtant je veux jouer ma chance

*Même si, même si
Je devais y brûler ma vie.*

3

C'est un métier dangereux pour moi

C'est une sensation assez agréable pour moi que d'être fier. J'ai réalisé mon rêve d'enfant : je suis devenu illusionniste ! Avec un peu de magie (et beaucoup de travail), je fais rêver un public. Mon public... Je suis mon premier et dernier fan. Je suis l'Amiral pour la marée de Moussaillons qui m'aiment, me suivent.

Je croyais que j'étais le seul à me faire chier. Quand je me suis rendu compte qu'on était nombreux, j'ai voulu apporter du plaisir, peut-être même du bonheur aux autres. Aux miens, ces gens dont je fais partie. Dans ma vie comme dans ma musique, j'ai toujours voulu faire rêver. Apporter un peu de magie dans une société difficile et peu enjouée.

J'ai dit un jour que la musique est une belle salope. Ce mot est pour moi un compliment. Il est souvent précédé du mot belle. La musique vous appelle au beau milieu de la nuit, quand c'est elle qui l'a décidé. Elle vous empêche de dormir. Elle vous plante quand vous êtes censé avoir rendez-vous. Un peu comme l'envie. Voilà pourquoi je n'ai jamais aimé l'aspect professionnel de ma vocation d'artiste. Le fait que ce soit un travail, avec des contraintes incontournables.

Chez les artistes, il y a un dédoublement obligatoire. Ceux qui disent le contraire mentent ou, pire, se mentent à eux-mêmes. Moi, je regarde Polnareff chanter. Je l'observe. Et je triche avec lui quand c'est exigé. Quand il est attendu sur scène, je suis obligé d'y aller, à une heure convenue. Ce n'est peut-être pas l'heure à laquelle j'ai envie de faire le show, mais c'est comme ça. Et si, au moment de chanter, j'avais brusquement envie de me marrer comme une baleine ? Impossible : je ne peux et ne veux pas manquer à l'attente de mon public. Je dois prendre sur moi pour que Polnareff fasse ce qu'on attend de lui.

J'ai horreur des faux modestes, c'est pourquoi il n'y a aucune mégalomanie à ce que je reconnaisse avoir beaucoup de talent. Comme je ne m'accorde aucune confiance, j'ai besoin de me dire en permanence que je suis le type le plus nul que la Terre ait jamais porté, pour me dépasser. Je ne le pense pas trop longtemps, non plus : je le sais, je fais partie de ces gens qu'on n'oublie pas. Le public a un flair animal, il ne se trompe jamais. Je me fie à

son intuition.

Je pense également être plus intelligent que pas mal de gens. Ce qui me fait dire ça ? La comparaison. Cela dit, je peux me tromper. Je regrette de ne pas être un personnage très sympathique pour certains. Ce qui m'importe c'est de l'être pour ceux qui me sont proches et qui connaissent le « vrai » Michel. Je dérange parce que je suis différent. Peut-être un peu dans la forme. Je suis quelqu'un d'attachant pour ceux qui me connaissent, « tyrannique et gentil ». En tout cas, je ressens chez les autres, à mon égard, une incroyable gentillesse, une extraordinaire chaleur populaire.

J'ai lu, sur certains réZOOS sociaux, que j'avais pris le melon.

C'est parfaitement faux et, de plus, je déteste les réflexions racistes !

Oui, la musique et l'envie sont deux belles salopes qui ne se présentent pas toujours aux rendez-vous. Je me souviens d'une nuit où elles s'étaient présentées toutes les deux, en même temps. Il devait être quatre heures du matin. Je m'étais mis à l'orgue dans mon appartement de Neuilly et je m'étais amusé avec elles. Mon voisin du dessus avait moyennement apprécié, ce qu'il a expliqué clairement en tirant sur ma verrière avec une carabine. J'étais en train de composer « Le Bal des Laze » sur mon Hammond B-3 dans l'hôtel particulier à Neuilly où je faisais de la moto dans le salon, à l'abri des embouteillages.

Quand je fais un album, je suis comme un peintre : incapable de dire combien de chansons sont terminées avant que l'album soit fini. Il me faut du temps. C'est vraiment un travail passionnant mais sans doute déroutant pour une maison de disques, plus habituée à des artistes formatés ou formatables, et qui a besoin de savoir où j'en suis dans un planning. En même temps, je ne fais pas des chansons pour m'entendre dire que c'est bien. L'album doit d'abord me plaire, à moi, et ensuite, être présenté, pour que la communication passe entre le créateur et le public.

Quand je lis certaines critiques, leurs auteurs ne savent pas à quel point ils sont mous du genou par rapport à l'exigence que j'attends de moi-même.

Ce que je n'aime pas, c'est *lire des trucs moches dans les journaux* et constater une rancœur à mon égard et non une analyse objective de ma création.

Bien que mon père ait tout fait pour me guérir, j'ai la folie des glandeurs, mais je suis un monstre de travail dès que je m'attelle à la tâche. J'enregistre généralement dans des endroits où il pleut, comme Londres ou Bruxelles, comme ça je n'ai pas d'autre choix que d'enregistrer. Je ne loupe pas une belle journée dehors. Voilà plusieurs mois que je suis dans la capitale belge, bien loin de mon soleil californien. J'ai créé une équipe formidable autour de moi. J'apprécie la discrétion et l'engagement de Polydor. Son directeur, Eric Lelièvre, est un grand sportif, pratiquant le vélo en endurance et en course, toutes les semaines. Ça tombe bien (non, on ne dit pas ça à un cycliste) qu'il soit endurant, il vaut mieux tenir la distance avec un perfectionniste comme

moi.

Quant au P-DG d'Universal Music France, mon cher « Pascal de Couleur » (Pascal Nègre), il est très heureux de notre collaboration, mais si, Pascal. C'est un personnage atypique et attachant, dont la personnalité le rend très proche des artistes. Alors que tout le monde me pensait encore plus « à l'ouest » que sur la West Coast américaine, je l'ai entendu un jour parler de moi comme d'un homme de parole. Ça m'a beaucoup touché, parce que c'est vrai. Ma parole vaut mieux que tous les contrats de la terre.

Malgré tout le temps qu'a pris cet album, il a su faire la différence entre la parole et la création. La parole est prévisible quand la création est pleine d'imprévu. Quand je crée un disque, je suis incapable de donner une date de rendu. Pascal Nègre est venu régulièrement me retrouver en studio à Bruxelles. Durant cette période de création, nous avons partagé d'incroyables moments de complicité et de longues soirées à discuter de différentes visions et choix artistiques.

En studio, je ne demande pas forcément un avis mais je regarde le langage corporel de ceux qui écoutent. Et si j'ai un doute sur un morceau, avec cette impression que rythmiquement ça plonge à un moment donné, qu'en face de moi un pied s'arrête de battre la mesure, je suis conforté dans mon idée de trouver une solution. Je doute de mes doutes mais pas de mon instinct ni de mon expérience.

Je suis très sensible au bodylanguage de ceux qui viennent en studio écouter des ébauches, ou du presque fini, ou du je pense terminé (jusqu'à la prochaine fois).

En fait, ils passent un test sans le savoir et me fournissent des indications que des mots ne pourraient pas me donner.

J'ai moi-même été et suis toujours un fervent admirateur d'artistes, de grands sportifs, de grands scientifiques, et je sais combien la signature de quelqu'un qu'on admire peut être précieuse. Je l'ai vécu moi-même, et c'est la raison pour laquelle je ne la refuse jamais quand c'est à mon tour de faire plaisir et que la situation s'y prête.

Je devais avoir autour de 13 ans quand j'ai appris que Paul Anka, mon idole de l'époque, était à Paris.

J'avais passé une nuit entière à l'attendre devant l'hôtel George-V pour avoir un autographe. Je trouvais que c'était un immense chanteur. Je le pense toujours. J'ai eu l'occasion par la suite de le recroiser, sur des plateaux télé, puis à Los Angeles et Vegas.

Il ne m'a jamais demandé d'autographe !

A l'époque des émissions des Carpentier, nous étions contraints de chanter en play-back. Les téléspectateurs nous le reprochaient, mais nous n'avions pas vraiment le choix ! Gilbert Bécaud avait décidé d'avoir le choix ! Il avait toujours refusé le play-back et avait même imposé sa décision de chanter en *live*, par respect pour le public. Les moyens techniques de l'époque

et l'indifférence des techniciens étaient pour moi un non-respect de l'artiste, et le public se retrouvait avec un galimatias sonore. Je me rappelle une émission où je chantais avec un grand orchestre, grand que par le nombre, où le résultat final avait été moi, chantant en solo, avec comme seul accompagnement un tambourin agité frénétiquement par le percussionniste Marc Chantreau.

Il nous était interdit de nous munir d'un micro à moins qu'on apporte le sien. C'était déjà très désagréable de chanter en play-back, mais alors, sans micro, c'était encore plus ridicule. J'avais eu cette idée d'interpréter ma chanson, muni d'un rasoir électrique pour singer l'accessoire prohibé. S'il s'agissait d'être ridicule, autant le faire avec humour. Egalement invité sur l'émission, Paul Anka s'en était beaucoup amusé et m'avait demandé de le lui prêter. Je lui avais balancé le rasoir.

Je n'ai jamais collaboré avec un autre artiste. J'ai failli travailler avec Mylène Farmer, que j'aime énormément. On s'est beaucoup vus à Los Angeles à une certaine époque. J'étais tenté par l'idée de mélanger nos univers mais nos agendas ne nous l'ont pas permis. J'ai beaucoup aimé sa version de « La poupée qui fait non », avec Khaled.

J'aime la façon qu'a Mylène de se retirer et de revenir – comme un garçon ? En donnant toujours rendez-vous.

Je réécoute volontiers mes propres albums. Certaines de mes chansons sont aujourd'hui des classiques. Des standards. Il y en a quelques-unes que je referais bien autrement. D'ailleurs, sur ce nouvel album que je peaufine actuellement, il y a une nouvelle version de mon titre « Ophélie Flagrant des Lits ». J'aime énormément cette chanson moitié perverse, moitié comptine. La version originale est embarrassante, tellement elle est ratée, et je sais qu'Ophélie ne méritait pas un traitement de la sorte, ni qu'on la jette aux oubliettes, donc elle revient sur de nouvelles bases. Ophélie aime beaucoup les deuxièmes jets et elle mérite de revenir de lit en lit. Ce que j'aime, dans la nouvelle version, c'est son aspect décalé, rendu par le collage de plusieurs genres musicaux.

Une des raisons pour lesquelles je ne sors pas beaucoup de disques, c'est que je m'investis énormément, au point de m'en rendre malade. Je dois vraiment faire attention, parce que c'est un métier qui peut être dangereux pour moi, « cérébralement ». Je peux passer trois ou quatre semaines sur deux mesures qui vont durer dix secondes. Je suis d'une telle minutie que, par exemple, pour la chanson, « Y'a que pas pouvoir qu'on peut », j'ai fait 168 mixages différents. Ce n'est pas que je ne sois pas doué, mais sublimer les choses prend beaucoup de temps. C'est un travail douloureux.

Pour créer, la souffrance est obligatoire. J'ai tout fait pour la ressentir. Je me suis beaucoup ingénié à avoir mal. Chaque album me fragilise et il me faut ensuite recouvrer mes forces. La récompense, le susucré du créateur, c'est d'avoir jusqu'à un million et demi de personnes devant vous, de les entendre

chanter vos chansons et de les voir sauter en l'air de joie. Là, on sent que, vraiment, ça valait le coup. Quand je peux me dire : « J'ai rendu tous ceux-là heureux », elle est là, la grande récompense. La finalité de tous les efforts. Mais la création, elle, est basée sur le doute, la difficulté de se comprendre soi-même et de se faire comprendre des autres.

Je ne sais être heureux que par rapport à mon métier, si on peut appeler ainsi cette mission par cette appellation. Je dois reconnaître que j'envie souvent les nombreux interprètes qui passent en coup de vent, chantent, et puis s'en vont, laissant le soin à leurs équipes de faire les arrangements et les mixages. Ce n'est pas le cas pour moi, même si, bien sûr, je suis secondé par des éléments de talent, mais je suis multitâches en studio et c'est en fait ce travail de recherche qui m'intéresse le plus. Et puis, après, il faut repasser de l'autre côté, oublier la création pour passer à l'interprétation, y croire comme si on entendait cette musique pour la première fois, et se laisser surprendre par ce qui commence à sonner comme un disque. En même temps, je n'appelle pas ça travailler. J'appelle ça créer, réfléchir à donner du plaisir. Il faut que j'imagine quelque chose qui n'intéresse pas que moi. Quelque chose qui va pouvoir apporter du bonheur à celui qui l'écoute. Quelquefois, en studio, je me mets dans la peau d'un mec qui est en fait moi. Je me projette en tant que Polnareff face à son public et je me demande ce qu'il a envie d'entendre, ce public. J'imagine celui qui va m'écouter et je me mets à sa place. Sur scène, on peut avoir exactement les mêmes problèmes de quotidien que celui ou celle qui est debout au premier rang. Pour moi, c'est un échange, un partage auquel je tiens beaucoup.

Entendre trois ou quatre générations chanter ce que j'ai créé en studio, c'est un cadeau que je reçois après l'avoir offert. C'est quelque chose de fabuleux. Quand j'entends des chansons qui sont reprises par d'autres, notamment la version de « La poupée qui fait non » par Jimi Hendrix, Scott McKenzie avec The Mamas and the Papas sur le fameux album *San Francisco*, Johnny Hallyday, Mylène Farmer, Peter Dinklage, James Blunt, The Birds avec Ronnie Wood, ou tous ces nouveaux artistes des concours télévisés, je suis très flatté. Je n'ai jamais compris pourquoi on raille autant ces émissions, qui sont une vitrine importante pour des talents en quête d'exposition. Nous sommes tous passés par là. Et je trouve assez amusant que toutes ces émissions que l'on critique soient celles qui fassent le plus d'audience.

Certaines de mes chansons ont eu un écho formidable. 1998 aura été un peu ma Coupe du Monde à moi. Entre Zidane qui faisait chanter les Bleus avec « On ira tous au paradis » et cette équipe nationale de football japonaise qui a choisi « Tout tout pour ma chérie » comme hymne officiel !

J'ai écrit un autre hymne, mais volontairement, à la demande de mon

ami le prince Albert de Monaco. En 2001, pour le premier Pro Celebrity Pentathlon à la Principauté, j'avais composé « Go ! Go ! Monago ! ». J'étais assez proche de la famille et il m'avait semblé naturel d'accepter. Par amitié. J'aime beaucoup Albert, je le connais depuis longtemps. J'étais un grand admirateur de son père, d'ailleurs, Stéphanie a eu un côté petite sœur pour moi ; je pense lui avoir été de bon conseil pour son départ en Amérique.

Que le Japon ait fait de ma chanson un hymne national est un immense honneur. « Holidays » aussi est très importante pour les Japonais. Avec « Tout tout pour ma chérie », ce sont mes chansons les plus célèbres au pays du Soleil-Levant.

« Qui a tué grand-maman » est depuis trente-cinq ans la trame musicale d'un hymne révolutionnaire en Corée du Sud. J'ai lu qu'elle est reprise dans les luttes des travailleurs et dans les journées de commémoration du soulèvement de Gwangju en 1980. Bien sûr, ils en ont changé les paroles. J'ai trouvé une traduction sur le Web de la version la plus commune qui s'ouvre sur l'assassinat d'une manifestante par les militaires :

*Comme les pétales d'une fleur, ton sang rouge vif est répandu sur Geumnamro
Pareil à du tofu, ta poitrine superbe est coupée en deux
Si ce jour de mai revient encore, dans nos cœurs, jaillira du sang rouge.
Pourquoi avez-vous tiré, pourquoi nous avez-vous piqué et où êtes-vous allés avec
vos camions remplis de cadavres ?
Le quartier de Mangwol a des milliers d'yeux injectés de sang
Si ce jour de mai revient encore, dans nos cœurs, jaillira du sang rouge.
A toutes les personnes en vie, à tous les compagnons, rassemblons-nous et
ensemble sortons
Comment pouvons-nous pourfendre cette histoire honteuse si nous ne luttons pas ?
Si ce jour de mai revient encore, dans nos cœurs, jaillira du sang rouge.*

C'est peu commun comme reprise, non ? En tout cas, je remercie les blogueurs Nicolas et Justine, deux expatriés lillois en Corée, d'avoir porté ça à mon attention. La Polnarévolution est allée plus loin que je ne le pensais.

Je n'ai fait que très peu de duos dans ma vie. Ma voix ne s'y prête pas vraiment : mes chansons sont faites sur mesure et les autres chanteurs ne sont pas très à l'aise avec ma tessiture. J'ai chanté une fois avec Nana Mouskouri en grec et avec le grand Charles Aznavour à mes débuts sur « la poupée ».

J'ai toujours été assez solitaire. Je ne me sentais pas très proche de tout ce qui se faisait en France, alors il m'était difficile de nouer des liens. Je n'ai jamais eu de bande de potes. Un dîner de temps en temps ? J'aimais ne pas avoir l'occasion de les retrouver. Sans animosité aucune.

Encore, aujourd'hui, la production mondiale me paraît très pauvre, trop formatée. Il n'y a que dans la country rock que j'y trouve mon compte. En règle générale, je pense que la production anglaise est plus intéressante que l'américaine.

Je suis très ami avec Quincy Jones que j'admire énormément. Nous nous

ressemblons beaucoup. Un jour, il m'a demandé quel âge j'avais. Incapable de me rappeler ma date de naissance, j'avais répondu très honnêtement que je ne savais plus. Ça l'avait fait beaucoup rire. Lui aussi avait oublié son âge. Nous n'avons rien fait pour nous en souvenir depuis.

Je suis très copain aussi avec Michel Legrand. Disons que je suis copain avec les « grands » musiciens. Je ne pourrais pas avoir d'amitié pour quelqu'un que je n'admire pas. Il y a bien sûr des gens que j'aime bien sans qu'ils me fascinent plus que ça : ils ne comptent pas parmi mes amis. Michel Legrand est un pianiste virtuose. Une vraie pieuvre, c'est épatant de le voir jouer. La dernière fois qu'il est venu chez moi à Palm Springs, je l'ai invité à essayer mon fameux piano. Parce que je dois vous dire que j'ai le meilleur piano au monde, un quart-de-queue Yamaha assez fabuleux. Il sonne comme aucun autre. Michel s'en est émerveillé avec moi. J'ai un Steinway à New York qui est seulement beau.

J'ai pas mal de potes mais beaucoup de copines aussi même si nos chemins se sont séparés. Dani reste une amie de la première heure. Elle a toujours été là. J'ai vécu chez elle pendant quelque temps et je la rendais folle parce que je lui piquais ses fringues.

Elle avait très bon goût.

J'ai toujours aimé Sylvie Vartan aussi. Elle habitait Los Angeles, alors on se voyait souvent. J'apprécie beaucoup son fils, David. C'est un mec épatant, très droit et direct.

Il a été très efficace pendant l'épisode du « Cirque du Sommeil » et a remarquablement protégé son père contre l'indiscrétion mondaine des voyeurs indécents avides de comas aussi artificiels qu'eux pendant la difficile période du Centre médical Cedars-Sinai, à Los Angeles.

Le seul chanteur en France avec lequel j'ai vraiment partagé quelque chose, c'est Johnny Hallyday. J'avais eu un vrai coup de cœur, et au début de ma carrière, je l'avais croisé à plusieurs reprises. Alors que je démarrais dans le métier, il était déjà très installé. C'était le patron. On pensait qu'il n'y aurait de place que pour une star à la fois. Le marché de la chanson française étant plutôt restreint, on pensait qu'un artiste avait toujours du succès au détriment d'un autre. Il n'y a jamais eu de concurrence entre Johnny et moi. Il a toujours eu un regard bienveillant sur moi ; j'incarnais la nouvelle génération. Pas la relève, ni la succession, mais la nouveauté. Du jamais vu, jamais entendu.

On disait que j'avais balayé les yéyés. Personne ne m'en a voulu. Johnny encore moins : il survit et survivra à tout.

Nous avions le même attaché de presse, Gill Paquet, donc nous faisions souvent les mêmes émissions de promo. Nous avions commencé à nous fréquenter. J'aimais sa personnalité. Quoi qu'il fasse, il restait Johnny en toute circonstance. Sans prétention mais avec, au contraire, une certaine timidité. Un personnage unique en son genre.

Au printemps 1971, on m'avait demandé de remplacer son pianiste, très malade, pour une série de concerts. Je ne m'y étais pas opposé, au contraire ça m'amusait beaucoup. Gill Paquet avait mis en avant ma virtuosité rock'n roll au piano et Johnny avait été séduit par l'idée. Malheureusement, mon emploi du temps ne me l'avait pas permis ce soir-là.

Alors, quelques mois plus tard, avec la complicité de notre attaché de presse, j'avais fait la surprise à Johnny de l'accompagner sur scène lors d'un medley rock. J'avais discrètement pris la place de son pianiste et il ne s'en était rendu compte qu'en commençant à chanter. En fait, il s'était mis à écouter le piano qui ne jouait pas comme d'habitude. On s'était vraiment bien marré. On était allé dîner après le concert, entre potes. Euphorique, Johnny m'avait invité à le rejoindre sur scène au Palais des Sports du 21 septembre au 14 octobre, pour réitérer ma prestation sur ce medley rock. J'étais disponible et j'adorais l'idée d'un « bœuf » à l'américaine. Pas facile de garder une complicité scénique alors qu'on m'avait positionné dos à Johnny. J'avais alors fait visser deux rétroviseurs sur le piano pour garder un lien visuel avec le chanteur que j'accompagnais, de plus ça me permettait d'admirer les formes élancées de Nanette Workman, détail non négligeable. J'ai toujours eu beaucoup de respect, d'amitié et d'admiration pour Johnny.

J'aurais adoré être un grand guitariste de rock. On m'a souvent demandé pourquoi je n'ai pas suivi les traces de mes idoles dans cette voie royale. Mais, quand on a été un enfant du rock, on ne peut être qu'un pionnier de la pop.

Ça n'empêche pas tout le plaisir que je prends à jouer du rock à chacun de mes concerts.

Ma revanche sur le poids de l'enfance

Elevé devant un buste de Chopin, j'étais destiné à devenir pianiste classique. Pourquoi pas ? Sauf que je m'étais choisi un autre destin. Ce qui ne m'empêchait pas de beaucoup aimer Chopin. Ma mère aussi l'adorait. C'est sublime, Chopin. Masochiste, il a souffert le martyr. Un grand torturé. D'où sa maestria dans le romantisme. Je suis moi-même un vrai romantique, au sens littéral du terme : « Quelqu'un qui se laisse dominer par l'imagination et se passionne pour les entreprises généreuses mais utopiques. »

Quand on joue du classique, on est esclave d'une partition. C'est bien sûr un esclavage de luxe si l'on considère la beauté de ce que l'on joue, mais ça reste une soumission totale à une écriture figée. Impossible de s'éloigner d'une croche. J'avais besoin, comme mes maîtres, de faire ma propre musique. Enfant, je rêvais d'être ce que je suis. Et beaucoup plus. Il me reste encore du temps pour le plus.

Rien d'autre ne m'intéresse en dehors de la musique, à part le sport, les sciences et toutes les formes d'art. Quitte à en faire dans la rue. Ce qui a été mon cas. Quand je travaillais comme employé aux écritures dans une compagnie d'assurances, je n'arrêtais pas de claironner qu'un jour je serais célèbre. Une vedette de la chanson. Ça faisait rire tout le monde. En travaillant ensuite dans une banque, je gardais cette idée fixe que je partagerais plus tard avec un de mes collègues. Il avait évoqué les « beatniks » qui chantaient à Montmartre. J'aimais l'idée de partager la musique dans la rue.

*Dans la rue, j'suis chez moi
Dans la rue, j'suis au cinéma
Dans la rue, je renais
Ouais, Beep, Beep.*

Beep, Beep, tel le Roadrunner face au coyote, j'avais fui le domicile familial pour devenir vraiment musicien. C'est tout ce que je voulais faire de mes dix doigts. Jouer de la musique pour les autres. Partager. J'avais fui ce piano droit dont j'étais l'esclave. Difficile de trimballer les 264 cordes de mon piano à bout de bras ! En choisissant de réduire le nombre de cordes à mon

arc, j'étais devenu guitariste. Boulevard Beaumarchais, au magasin Paul Beuscher, j'avais acheté une guitare de base six cordes avec un creux à la Django Reinhardt pour permettre de jouer plus haut. Je n'avais en commun avec Django que la forme de la guitare et n'avais appris que trois accords, avec une méthode style « Comment apprendre la guitare en 3 jours ».

J'avais maîtrisé très vite les trois accords, *mi*, *la*, *ré*, qui donneront naissance à « La poupée qui fait non ». Avant tout, je disais oui à la liberté de jouer et chanter du rock'n roll. D'inventer ma vie.

Ces accords sont devenus un classique pour tous les guitaristes débutants du monde entier et ont remplacé « Jeux interdits », plus difficile à apprendre et moins gratifiant instantanément.

En quoi étais-je devenu un beatnik ? Dans la définition que j'en donnais : fais ce que tu voudras, avec pour seule occupation de ne pas en avoir. Fais autant que les autres sinon mieux, si on t'en laisse la possibilité. La révolte ? Elle n'a été que contre mon père. Je n'ai pas eu à me battre pour mes chansons car dès le début de ma carrière, tout le monde m'a adoubé.

Ce métier n'est pas concevable sans chance. Et moi, j'en ai eu beaucoup. Pas vraiment dans ma vie mais dans cette vocation, oui.

Je ne dis pas que ça a été facile dans la rue. Je me souviendrai toujours du jour où je suis parti de chez moi. Mon père avait eu la délicate attention de me demander un loyer pour continuer à vivre chez lui !

Ça a été un grand choc car tout d'un coup, je découvrais la vraie vie. Complètement déboussolé et sans le sou, j'étais resté treize jours sans manger. Je n'avais fait que boire de l'eau. Moi qui n'étais déjà pas bien épais, je faisais peur à voir. Je dormais dans les stations de métro, avec une prédilection pour la chaleureuse bouche de métro Lamarck-Caulaincourt, bien à l'abri des courants d'air. Je me faisais régulièrement embarquer par la police, accusé de vagabondage et trouble à l'ordre public par les curés du Sacré-Cœur (qui en manquaient cruellement). J'expliquais toutefois à mes geôliers que tout cela n'était que provisoire : « Un jour, je serai une vedette. » Je le savais, mais eux, ils en étaient moins sûrs.

Je renonçais à tout. Aux chiffres et aux lettres. Surtout aux livres. J'en avais assez lu quand j'allais en classe. Je m'étais juré que je n'en lirais plus. C'était ma revanche sur le poids de l'enfance. Sur le joug de mon père.

Je ne vivais que de ma musique. Surtout de celle des artistes que j'interprétais, mais je glissais quelques morceaux de ma création, déjà, « incognito ». J'étais incapable de faire la manche, du moins, de solliciter la générosité de mon public de fortune : l'orgueil y était-il pour quelque chose ? J'étais quand même 1^{er} Prix de Conservatoire, Médaille d'or de solfège ! Et je me retrouvais incapable de solliciter de l'argent. Les filles du quartier étaient venues à mon secours. J'ai toujours inspiré beaucoup de tendresse aux

femmes. C'est mon côté homme-enfant. Tenez compte du fait qu'un individu qui n'a pas eu une enfance digne de ce nom mérite une deuxième chance. Et des prolongations !

Je garde un souvenir plein de gratitude pour cette petite pâtissière de la Butte qui venait passer son chapeau dans l'audience. Je connaissais un succès d'estime, mais grâce à elle il se transformait en succès commercial. Je gagnais jusqu'à cinq cents francs par jour et assurais ainsi le couvert pour tous : tournée de cornets de frites, avec supplément moutarde dans les bons jours.

Je n'avais pas totalement renié le piano. Certains soirs, j'allais jouer du Jerry Lee Lewis et du Little Richard à La Crémaillère, place du Tertre. Encore aujourd'hui, ce restaurant-cabaret propose pendant le dîner l'accompagnement musical d'un pianiste.

Je ne regrette rien car j'ai beaucoup appris pendant mes trois hivers à la belle étoile. Je ne voudrais pas revivre cette époque même si j'en garde de très bons souvenirs. J'avais renoncé au confort sans le connaître vraiment. A la maison, on vivait comme si on était pauvre, alors qu'on ne l'était pas. Dehors, j'étais dans le vrai. Dans le dur !

1965 avait été pour moi une année de troubadour. J'avais sillonné la France, avec ma musique pour seul bagage. Je me rappelle vaguement un séjour dans la maison des jeunes à Pessac. Pour attirer le regard, j'essayais de copier mes compagnons de bitume, en dessinant sur le trottoir qui me servait de scène. Je n'étais pas très doué pour séduire les amateurs d'art plastique et mes pauvres dessins avaient vite été remplacés par une prose efficace : « Je ne sais pas dessiner, mais j'ai faim. » Mon talent d'interprète faisait le reste.

En hiver, désireux de faire avancer les choses (je ne me voyais quand même pas vivre éternellement dans la rue), j'étais parti pour Londres. J'avais envie de convaincre quelques professionnels. Ils devaient me prendre pour un fou avec ma conviction que j'allais faire une grande carrière : comme tous les timides, j'étais capable d'une incroyable prétention. Mon talent me donnait du courage. Les éditeurs de Southern Music avaient été les premiers à entendre « *The Doll Who Says No* ». Bonjour mes premiers contacts avec les non-visionnaires. Je l'avais d'abord écrite en anglais mais elle n'avait pas eu l'écho souhaité.

Dans un premier temps.

Je faisais les concours de rock'n roll au Golf Drouot, à l'initiative de mes copines. Ah les filles, ah les filles... Puis j'ai gagné le concours de La Locomotive avec du Buddy Holly, « Peggy Sue » et « *That'll Be the Day* ». En fait, je ne concourais pas, je m'éclatais. Le prix était un contrat chez Barclay que j'avais refusé et refilé au deuxième, un certain Cyril. Je n'avais pas envie d'être au premier rang sur scène. Sans aucune intention de devenir chanteur, je voulais être compositeur. Faire des titres pour les autres. C'est pour ça que j'avais rencontré ou plutôt coincé à leur sortie de l'Olympia les

Shadows et autres Peter, Paul and Mary ; pour leur proposer mes compositions. Ils m'avaient encouragé à les chanter moi-même.

Mon ami de longue date du cours Fides, Gérard Woog, qui a toujours cru en moi, m'avait présenté l'éditeur Rolf Marbot. Un sacré bonhomme qui dans un premier temps n'avait pas été séduit par mon look. Moi-même je n'avais pas trop aimé son cigare. Encouragé par ses assistantes (les femmes seront souvent mes sauveuses), il avait ensuite insisté pour faire de moi un artiste interprète. J'avais beau expliquer à tous que je ne voulais pas être dans la lumière, on s'appliquait systématiquement à vouloir me mettre sous les feux de la rampe.

J'avais alors demandé l'impossible pour calmer l'enthousiasme de mon éditeur et m'entendre dire non quant à l'enregistrement de mon premier disque : j'avais réclamé Jimmy Page à la guitare (il était à l'époque entre les Yardbirds et Led Zeppelin), John Paul Jones à la basse, la plus grande suite dans le plus grand hôtel de Londres, quelques compagnes nocturnes... On m'avait dit oui à tout et me voilà dans le studio où Donovan avait enregistré « *Mellow Yellow* ».

A condition que je chante en français.

Du jour au lendemain, « La poupée qui fait non » devient un titre célèbre. Pas moi ! On ne savait pas qui était Michel Polnareff. Invité sur un plateau télé, le présentateur avait même annoncé Georges Polnareff, un garçon qui avait mis un an à se laisser pousser les cheveux ! C'est tout ce qu'on pouvait dire de moi à ce moment-là. Quel portrait glorieux ! La chanson passait en boucle sur Europe 1, je ne sais pas combien de fois par jour ! Puis, sur toutes les ondes. C'était un raz de marée. C'était devenu un truc absolument inouï, par-delà les frontières. « La poupée qui fait non » était la star, je n'en étais que l'interprète. Deux cent mille exemplaires vendus pour un premier single, c'est plutôt pas mal.

La France aime être contre. Dire non. Si j'avais sorti « La poupée qui fait oui », elle n'aurait pas connu un tel triomphe. Le succès de cette chanson a complètement changé mon existence.

Tout à coup, il y a eu ceux qui étaient contents et puis, comme d'habitude, ceux qui étaient jaloux. L'histoire de ma vie ! J'étais retourné voir tous mes copains des marches de Montmartre dans la difficulté pour partager ce petit miracle, mais j'avais senti comme une cassure. Ils s'étaient mis dans la tête que j'avais changé alors que le changement était dans leurs yeux. Quand j'avais assuré la première partie des Beach Boys à l'Olympia, je les avais tous invités. Ils m'ont sifflé tout le long de mon tour de chant. Ça m'a beaucoup déprimé qu'ils me rejettent seulement parce que j'étais reconnu. Je les avais invités justement pour qu'ils fassent partie de mon succès. Comme ils avaient fait partie de mes jours difficiles.

Ce n'est pas difficile de faire une, voire deux chansons à succès. En

revanche, faire une carrière, c'est très dur. Lucien Morisse m'avait signé un contrat chez Disc'AZ, label créé par Europe 1, dont il était directeur des programmes. C'était un pionnier, Lucien Morisse. Il avait comme moi très tôt regardé ce qui se passait outre-Atlantique, en important le concept de playlist. C'est grâce à lui que ma « poupée » passait plusieurs fois par jour à la radio. J'avais aimé son enthousiasme et sa capacité d'écoute. Contrairement à tout le métier, qui s'arrêtait sur mon nom imprononçable, il avait entendu ma musique.

Il allait encourager ma carrière.

Lucien Morisse était très proche de Paul Lederman, l'impresario de Claude François. Le patron de Disc'AZ avait donc demandé à son ami s'il pouvait lui donner un coup de main pour promouvoir le jeune artiste que j'étais. En cette année 1966, Claude François partait justement en tournée pour deux mois et il n'avait pas de première partie pour démarrer en juillet. Il avait accepté de me prendre en « apéritif » de son spectacle. Il n'avait pas encore ses Clodettes mais il était accompagné d'une dizaine de musiciens, avec une formation de cuivres. J'étais admiratif de la qualité de son show, de cette maîtrise millimétrée. Claude François était d'un professionnalisme épatant. Impressionnant. Faire la première partie d'un tel artiste, c'était déjà la consécration pour moi. Je n'avais sorti que deux 45 tours, mais avec deux énormes tubes, « La poupée qui fait non » et « *Love me, please love me* ».

J'étais quand même émerveillé qu'un tel mec me donne ma chance. Et lui était fasciné par la façon dont je la saisisais. Il faut savoir que Claude François avait besoin de tout un cérémonial avant de monter sur scène : il s'enfermait dans sa loge, avec le rituel du brushing et du maquillage, l'inévitable costume, la traditionnelle concentration. Avec lui, tout était calculé, répété, au millimètre. Alors, quand il m'avait vu, moi, jouer au foot dans les coulisses avec les techniciens juste avant qu'on ne me dise que c'était à moi, ça l'avait intrigué. Je ne changeais même pas de tenue. Avec ma guitare pour toute arme, je me lançais dans la bataille sans armure. Mes chansons étaient mes oriflammes. Claude avait été ébahi que j'arrive à conquérir le public avec aussi peu de préparatifs. Et deux chansons ! Ça l'agaçait quand même, au point de demander un éclairage moins fort pendant ma prestation. Un son plus faible, pas de reverb. Il ne fallait pas que je lui prenne sa lumière.

Claude François ne m'avait pas forcément facilité la tâche sur sa tournée mais il m'avait mis le pied à l'étrier. Des années plus tard, il m'avait régulièrement mis à l'honneur dans son magazine *Podium*. Il a toujours été un grand professionnel.

En 1975, alors que j'étais de passage à Bruxelles pour mon concert au Forest National, nous nous étions croisés dans un restaurant. Après avoir échangé quelques mots avec Claude, il m'avait dit : « C'est vraiment intéressant ce que tu as fait. Tu sais, tu as eu le courage que je n'ai jamais eu. Le courage de tout quitter et de partir. » Quand on sait qu'il avait enfin décidé

de s'installer à Los Angeles avec sa compagne en 1978, c'est bête qu'il soit mort juste avant.

Une mort qui ne lui ressemble pas, lui qui était si précautionneux, à la limite de la maniaquerie.

5

Tout commence donc par une simple mélodie

Ecrire une musique de film est relativement facile pour moi, du fait de ma culture musicale classique. C'est simple de développer un thème, d'en faire plusieurs variantes, ce qui est bien car quand on sort de la salle, on se souvient du thème central. Ce que je regrette avec les musiques de film actuelles, c'est que ce sont des musiques d'ambiance et non des mélodies.

J'ai d'abord habillé une pièce de théâtre.

Lors de mon passage dans l'émission « Forum Musiques » le 23 octobre 1968, j'avais interprété au piano puis au clavecin quelques œuvres classiques. Du Bach notamment, mais aussi quelques titres de ma composition. Qualifiée de magistrale, ma prestation avait séduit et j'avais été contacté par ce grand artiste qu'était Jean-Louis Barrault. Il voulait me confier le soin d'écrire la partition de son spectacle musical, *Rabelais*. J'avais accepté avec enthousiasme. J'aimais Rabelais pour son côté noceur, gourmand, épicurien. Un jouisseur jouissif. Pendant trois semaines, nous avons travaillé en étroite collaboration avec Jean-Louis pour que je comprenne son travail, sa vision. J'avais adoré sa performance de mime dans *Les Enfants du Paradis*. Lui qui maîtrisait tant le langage du corps m'obligeait à exceller avec lui dans le langage du cœur et des sons.

J'aimais l'idée de l'accompagner dans ce « come-back », après son éjection du théâtre de l'Odéon qu'il avait « habité » de toute son âme pendant neuf ans. Suite au siège des étudiants contestataires en mai 68 dans le théâtre, il en avait été renvoyé. Cette pièce s'annonçait comme une revanche à prendre pour lui et j'étais touché par ce combat personnel. Touché et flatté d'être l'heureux élu de son cœur. Que dire de ce que je découvre dans son autobiographie (Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*, Le Seuil, 1972) à mon sujet ?

« Qu'est-ce au fond que la vocation, sinon simplement un certain milieu dont on a besoin pour vivre ?

« La vocation du poisson, c'est l'eau. De l'oiseau, c'est l'air. Des bêtes dites sauvages, la forêt.

« La vocation de Michel Polnareff, c'est la musique. Elle est son élément. Hors d'elle, il s'asphyxie. En elle il s'en barbouille, il y plonge, il s'y enfonce, y disparaît puis réparaît en brandissant, en travers du bec, une brindille de mélodie et

soudain tout est nouveau, enchanteur, triste et joyeux : vivant !

« L'endroit où il passe ses journées, où plutôt ses nuits, tient lui aussi de l'eau, de l'air et de la forêt.

« Avec Michel on vit "dedans".

« Une fois lors d'une séance de travail, je lui ai entendu dire à un batteur : "Tu penses ! Ne pense pas !"

« C'est en cela qu'il est poète. En art, il ne s'agit pas de penser, il s'agit que le corps réponde. Du bout des doigts, des lèvres, ou par la plume ou le pinceau, mais qu'il y réponde !

« C'est le fruit de la concentration, de la communication, du contact : de l'acte.

« A force d'imprégnation on trouve du nouveau. Il faut insister dans ce qu'on aime.

« Un Etre est artiste quand il vit sur deux plans. D'une part il joue et se joue de la vie et de son métier ; d'autre part il se crucifie à torturer les êtres et les choses. Il exige toujours plus... pour le plaisir. On ne peut imaginer la ténacité de Michel Polnareff, sa volonté, son obstination, finalement : sa force.

« Disons-le : ce frêle jeune homme trompe son monde. C'est un général d'armée. Il vous passerait le pont d'Arcole en chantant la Tyrolienne.

« C'est en cela aussi que j'aime et admire Polnareff.

« La silhouette paraît farfelue, mais le passionné est authentique.

« Il opte pour la fantaisie, mais il y consacre sa science. C'est pourquoi il réussit si bien dans cette forme poétique qu'est la chanson.

« Nous sommes du "parti" de Rabelais. Et Rabelais lui a permis de prouver qu'il était grand Musicien et de plus qu'il était homme de Théâtre. »

C'est vrai que grâce à Jean-Louis Barrault j'ai été reconnu pour la première fois comme compositeur. *Rabelais* se jouera du 12 décembre 1968 au 5 avril 1969 à l'Elysée Montmartre. Ce fut un triomphe qui se prolongea plusieurs mois plus tard, jusqu'à Londres, New York et Los Angeles. Ma vraie première conquête de l'Ouest.

Ma première incursion dans le cinéma date de la même année, dans un film de Gérard Pirès, *Erotissimo*. J'avais composé une chanson pour Annie Girardot, intitulée « La Femme faux-cils ». Pas de quoi cligner des yeux mais un bon début. Discret disons.

Ensuite, j'ai écrit la musique du film de Nadine Trintignant, *Ça n'arrive qu'aux autres*. Ce long métrage qui mettait en scène Catherine Deneuve et Marcello Mastroianni abordait un sujet délicat : la perte d'un enfant et la difficulté pour un couple de se reconstruire après un tel drame. C'était malheureusement un film autobiographique (il le sera doublement à la mort de Marie), Nadine Trintignant ayant perdu brutalement sa fille Pauline de ce que l'on appelle la mort subite du nourrisson. Elle n'avait que neuf mois. Cette tragédie m'avait touché et inspiré. Mon piano avait saigné des thèmes très émouvants. Dabadie avait signé le texte du générique du film. C'est une chanson bouleversante, l'illustration de la douleur ultime.

J'ai entretenu un très bon rapport avec Catherine Deneuve. Il paraît qu'elle aime beaucoup mes chansons mais elle ne me l'a jamais dit. A l'époque où je passais mes nuits au King Club, nous avons partagé de très bons moments ensemble. J'ai eu beaucoup de plaisir à la croiser au show de

Jean-Paul Gaultier pour lequel Danyellah défilait le 4 juillet 2007.

Le vrai premier projet de cinéma a été avec Gérard Oury pour *La Folie des grandeurs* (1971). C'était déjà moins l'osmose. J'avais eu avec lui une bagarre célèbre. Il ne comprenait pas du tout pourquoi je mettais une musique de western sur un sujet classique. Il a dû me prendre pour un Martien. Je savais néanmoins ce que je faisais : comme on ne pouvait pas mettre ce film en cinémascope, j'allais le rendre en cinémascope. C'est devenu une musique fameuse qui effectivement agrandit l'image à l'écran.

Pour me rendre sur le tournage du film, j'allais régulièrement chercher Yves Montand qui n'habitait pas très loin de chez moi. Chaque fois, j'assistais à la colère de Simone Signoret qui ne comprenait pas pourquoi son mari mettait sa carrière en péril en acceptant ce rôle, prévu pour Bourvil. Elle trouvait que jouer dans une comédie populaire était mauvais pour son image et elle lui faisait une guerre pas possible tous les matins. C'était un enfer pour lui. Il y a quelque chose que Simone ignorait : à sa sortie, le film allait rencontrer un grand succès et consacrer Yves Montand dans un rôle comique.

Une musique de film dont je suis particulièrement fier pour la diversité des thèmes proposés, c'est la bande originale de *Lipstick*. Elle m'avait posé pas mal de problèmes, avec un mélange délicat entre des sons dus aux synthétiseurs et à l'électronique, et des passages où les instruments conventionnels reprennent le dessus. J'avais été très flatté que Dino De Laurentiis me commande cette partition. C'était un producteur génial et un homme fabuleux. Néanmoins, le plus beau compliment qui m'ait jamais été adressé est venu de Lalo Schifrin, le compositeur des bandes originales de *Mission impossible*, *Bullitt*, *L'Inspecteur Harry*, et notamment *Opération Dragon*. Pour le fan de Bruce Lee et l'amoureux de musique que je suis, s'entendre dire par l'immense Lalo que j'avais fait un travail remarquable est à ce jour un des plus beaux compliments que j'aie jamais reçus.

Même si j'adore faire des musiques de film, il n'y a rien de plus exaspérant que d'avoir réussi à trouver une super musique et de s'apercevoir qu'elle devait accompagner une scène coupée au montage. L'autre contrainte de cet exercice réside dans le calendrier imposé par la production. Quand je réalise mes propres albums, je suis le seul maître à bord ; je ne délivre le bébé que lorsque j'en suis parfaitement content. Pour un film, il faut respecter une deadline, ce qui m'oblige à travailler dans l'urgence. Ce n'est pas forcément désagréable : avec ma formation classique, il m'est plus facile de développer de longs thèmes que de faire des chansons de trois minutes, ce que mon partenaire de racquetball Brian Wilson des Beach Boys appelle des symphonies de poche.

J'étais tombé amoureux de *La Vengeance du serpent à plumes* (1984)

pour lequel Gérard Oury m'avait sollicité de nouveau. J'avais adoré aller en promo avec toute l'équipe du film. J'étais venu des Etats-Unis exprès pour ça. Sur son plateau, Jacques Chancel m'avait demandé : « Pourquoi habitez-vous Los Angeles ? » Je n'avais pas trouvé de réponse à cette question que je jugeais bien futile. Et c'est là que Coluche m'avait sauvé en répondant : « Parce que c'est plus près de chez lui. » J'avais adoré ! C'était vraiment mon copain, Coluche. Je l'estimais plus drôle dans la vie que sur scène : c'était le roi de la repartie. Une merveille totale en impro ! Il était l'histoire d'un mec hors du commun par sa drôlerie et son immense générosité, absolument irremplaçable et irremplacé. J'ai détesté apprendre sa mort. J'ai détesté celui qui me l'a annoncée.

Pour moi, il n'y a que la mélodie qui compte. Je ne crois qu'à la mélodie, même si elle est faite avec des instruments électroniques. Le classicisme n'interdit pas l'innovation. Tout commence donc par une simple mélodie. C'est ensuite que les choses se compliquent avec les paroles. C'est un calvaire ! En plus d'avoir du sens, elles doivent apporter de la musique à la musique. Pendant toute ma carrière, les paroles ont ralenti ma production, car je tiens à ce que mes chansons racontent quelque chose. Je cherchais un idéal, la perfection. J'ai rendu les meilleurs auteurs cinglés ! Delanoë ou Dabadie devaient se dépasser parce que je reprochais à la musique française une non-musique des mots. Pour moi, les paroles doivent être une deuxième musique, en ayant en plus un sens. C'est très long d'harmoniser les deux.

On peut mettre n'importe quelle couleur sur une musique mais les paroles, elles, imposent une vision de la chanson. Mes textes sont généralement inspirés par l'amour, ou l'amitié. C'est quand même difficile de trouver encore et encore une manière originale de dire « je t'aime ». Je cherche l'évasion à travers mes textes, pour fuir le quotidien. Un peu comme Marcello Mastroianni dans le film *Huit et demi* de Federico Fellini. J'essaie d'emmener mon public ailleurs et vers le haut, sans faire de doublon avec le journal télévisé.

Il y a des musiques qui m'ont été dictées. Quand je les écoute, je sais que ce n'est pas moi qui les ai faites, même si j'en suis le compositeur. Elles ne sont de personne d'autre, elles n'existaient pas avant que je les compose, mais je sais qu'elles ne sont pas de moi. C'est difficile à expliquer. J'évoquais déjà cet étrange phénomène en 1972 dans une interview à *A bout portant*, au sujet de « Qui a tué grand-maman ». Elle a été dictée. C'est vrai que je l'ai écrite pour Lucien Morisse dont le suicide m'avait beaucoup affecté.

Je l'ai vérifié encore des années plus tard quand j'ai composé « Goodbye Marylou ». Une rumeur voulait que j'aie écrit cette chanson pour Marylou, la standardiste du Royal Monceau. En fait, quand j'étais collégien, j'avais une idole qui s'appelait Ricky Nelson qui avait écrit « Hello Mary Lou ». Il se

trouve que j'ai rencontré sa fille au Royal Monceau et je me suis dit, ça y est, la boucle est bouclée. Ça a été une réponse à mon admiration pour Ricky Nelson. Néanmoins, la mélodie a été composée dans un petit pavillon de banlieue en Seine-et-Marne, sur un petit Casio et non sur le piano du bar L'Aquarius au Royal Monceau, tel que présenté dans une vente aux enchères proposée avant la destruction de l'endroit par Philippe Starck. Quand j'ai écouté ce truc-là, j'avais l'impression que c'était quelqu'un d'autre qui l'avait écrit. J'avais même peur d'avoir éventuellement copié quelqu'un ou écouté quelque chose pendant que je dormais. C'était comme si une force supérieure m'avait dicté la mélodie. Parce qu'elle n'appartenait à aucun système harmonique que je connaissais.

Et que dire de ma chanson « Ame câline » ? Aussi bête que cela puisse paraître, c'est le chant d'un oiseau qui m'en a donné les quatre premières notes dans une chambre d'hôtel à Marrakech. J'ai juste composé la suite. C'est la seule fois où j'ai piqué de la musique sans qu'on puisse m'attaquer pour plagiat.

Marrakech m'a inspiré une certaine douceur de vivre. J'y ai passé beaucoup de temps, dans ce sublime hôtel de la Mamounia, palace fréquenté par Winston Churchill. J'aime le Maroc pour la fierté de ses habitants ; j'ai été séduit par leur culture, leur musique, leur finesse et leur hospitalité – leur nourriture aussi.

Qui possède les albums *Bulles*, *Incognito* et *Kâmâ-Sutrâ* possède une grande partie de moi. C'est pour moi une trilogie qui illustre bien mon monde artistique et personnel. Les trois albums se complètent. Je regrette tellement que l'album *Incognito* le soit resté. A cause de problèmes de boycott qui ne me regardaient pas, le disque n'avait pas été distribué. J'en ai longtemps été malade. J'ai très mal vécu la chose.

Bulles a été une sorte de trait d'union entre le Polnareff d'avant et celui que l'on connaît maintenant et que l'on découvrira dans le futur.

C'est la chanson « Kâmâ-Sutrâ » qui avait donné son nom à l'album. Ce n'était pas un disque sur la thématique du sexe. La chanson non plus d'ailleurs ; il s'agissait juste de dire qu'après la fin du monde, on se rendrait compte que tout tournait autour de l'amour. Et du sexe. Quand tout aura disparu, il ne nous restera plus que les positions du Kâmâ-Sutrâ. C'était aussi inoffensif que « L'amour avec toi ». Peut-être un peu plus existentialiste.

J'ai mis deux ans à faire « Je rêve d'un monde ». J'ai recommencé au moins vingt fois l'enregistrement, peaufiné le moindre détail, soigné chaque instrument. Je n'étais pas content des premières paroles que j'avais enregistrées qui manquaient d'universalité. Je tenais beaucoup à ce titre car je voulais emmener les gens dans une vision optimiste du monde, à la veille de l'an 2000. Il me paraissait contradictoire de devoir faire la guerre pour protéger la paix. On m'a reproché une certaine naïveté avec ces paroles.

« *When I'm in Love* » dans le refrain ne parle pas de moi à la première personne, mais d'un « moi » collectif. C'est un rêve d'amour. L'amour est-il un rêve ? Quoi qu'il en soit, mon rêve chanté est malheureusement resté un rêve.

*Je rêve d'un monde sans guerre et sans misère
Un monde qui serait rien que pour nous
Et qui sera
Un monde sans haine, sans races ni frontières
Un monde qui serait rien que pour nous
Et qui sera
Oh, que pour nous
Rien que pour nous
Et qui sera c'qu'il y a d'mieux ici-bas
Oh, que pour nous
Rien que pour nous
Qui chantera à pleine voix.*

Je ne suis pas à la recherche d'un paradis idéal. Ce qui me plaît le plus, c'est de faire quelque chose, de partager et de faire du bien. Les gens sont terriblement déçus par les politiciens, par notre monde en général. Actuellement, il y a des drames, des meurtres, et mon bonheur à moi c'est de m'occuper de celui des autres. De mon public. Je lui ai dédié toute mon inspiration.

Je n'ai jamais fait une course avec les Beatles. Après avoir battu leur record d'audience sur ma tournée japonaise de 1975, il semblerait que je les ai encore devancés avec « Je rêve d'un monde » pour la chanson la plus longue devant « Hey Jude ». C'est un pur hasard. J'ai eu le bonheur d'avoir pour ce titre la meilleure chorale gospel au monde, The Crenshaw Elite Choir. J'avais trouvé leur chant tellement beau que je n'avais pas eu envie d'arrêter la progression de l'émotion. Ce n'était pas une question de chronomètre ou de record.

Quand on me demande si j'ai déjà eu envie d'arrêter la musique, je ne peux mentir : oui, tout le temps ! Ça fait partie de mes fantasmes de me dire que je serai libre un jour. Ce n'est pas que je sois prisonnier mais plutôt sous emprise. Pas de mon public mais de la musique. Et c'est là que la générosité prend le dessus : je me dois de continuer pour tous ceux qui en ont besoin. Quand je lis cette attente de mon public, ça me donne la force de continuer.

La générosité est la base pour être un artiste, sinon vous ne pouvez pas prétendre à ce beau titre. Quand un général protège ses soldats en allant se battre avec eux, il a droit à son titre. Un grand sportif qui donne du bonheur en devenant un exemple par son talent mérite son titre de champion. Un artiste se doit d'être généreux, sinon, il n'en est pas un.

D'ailleurs, pour l'anecdote, je me souviens d'avoir accusé Dabadie de pingrerie quand il m'avait soumis un texte, « Je te donnerai des bateaux et des oiseaux ». Je lui avais dit que ça sonnait trop radin : je préférerais « Tous les

bateaux, tous les oiseaux ».

Comme j'avais *TOUT donné pour ma chérie*.

J'avais eu beaucoup de mal à trouver les mots pour cette chanson. A l'époque, nous nous étions réfugiés à Barbizon avec Georgia. Nous logions à l'hôtel où Claude Lelouch avait tourné une scène de *Vivre pour vivre* (1967) avec Yves Montand. Après un bon repas, nous avions regagné notre chambre et les paroles étaient venues d'un coup. Georgia s'était endormie alors que, sans plus la voir, je finissais ma chanson.

*Toi, viens avec moi
Et pends-toi à mon bras
Je me sens si seul
Sans ta voix, sans ton corps
Quand tu n'es pas là
Oh oui, viens !
Viens près de moi
Je ne connais rien de toi
Ni ton nom, ni l'âge que tu as
Et pourtant tu ne regretteras pas
Car je donne*

*Tout, tout pour ma chérie, ma chérie
Tout, tout pour ma chérie, ma chérie
Tout, tout pour ma chérie, ma chérie
Tout, tout pour ma chérie, ma chérie.*

Je regrette beaucoup l'époque du 45 tours. Je ne serais pas surpris qu'on y revienne. Je trouve que c'était mieux ainsi, d'enregistrer deux chansons, voire quatre, mais sans avoir à faire du remplissage comme c'est le cas sur beaucoup d'albums aujourd'hui. Il y a trop d'albums de douze chansons sur lesquels seuls deux ou trois titres valent le coup.

6

J'ai découvert le monde d'un autre œil

*« J'ai tellement de choses à dire
que je n'ai pas voulu mourir
tellement de souvenirs
On m'a dit de ne rien dire
je suis venu désobéir. »*

Je me suis amusé récemment sur les réseaux sociaux, en écrivant que si Marine Le Pen a un front national, moi j'ai un cul national. Et j'ai promis de ne pas chanter avec. N'y voyez aucun militantisme car je suis complètement apolitique. Je m'intéresse aux hommes, pas à leurs partis. Je l'ai toujours dit : la géopolitique m'intéresse et je suis évidemment ce qui se passe en politique, mais sans engagement.

Quand le Président Nicolas Sarkozy m'a invité à représenter la France le 14 juillet 2007 lors du concert au Champ-de-Mars, j'ai été vraiment touché et très honoré. Il s'agissait pour moi de répondre à la demande d'un Président élu démocratiquement par les Français. En l'occurrence, Nicolas Sarkozy, pas du tout parce qu'il est de droite, de gauche, du nord ou de l'ouest.

Je n'ai pas envie non plus qu'on me dise que je mange à tous les râteliers. Je suis un homme et un artiste fidèle. C'est pour la France que je suis venu et c'est son Président qui m'y a invité. Si ça avait été Ségolène Royal, j'aurais accepté la même proposition, si elle m'avait été présentée.

Quel moment magique ! Un million et demi de personnes ! Un public à perte de vue. De quoi donner le tournis. Il m'avait fallu maîtriser mon vertige, juché sur une scène à plus de sept mètres du sol. Pour Sarkozy, j'étais cet artiste « qui parle vraiment bien la France ». En ce jour de fête nationale et de liesse populaire, je m'étais senti à ma place. Chez moi. Avant d'entonner mon hymne à moi, « On ira tous au paradis », je m'étais adressé au chef de l'Etat : « Dans mon métier, on ne dit pas bonne chance mais merde. Alors, monsieur le Président, avec tout mon respect, je vous dis merde pour que vous nous emmeniez au paradis de notre vivant. »

Si je n'ai jamais montré mes fesses sur scène, c'est que je n'ai jamais tourné le dos à mon public. Je l'ai toujours pris de face et regardé les yeux dans les yeux. J'entends déjà ceux qui évoqueront mes lunettes, mais je leur

réponds tout simplement : homme à lunettes, homme qui ne voit pas bien.

J'ai été excessivement myope ! C'était un calvaire total. Le nombre de fois, au début de ma carrière, où j'ai failli tomber de scène. Il m'a fallu me résoudre à m'équiper en conséquence. Cachez ces yeux qui ne sauraient voir ! J'ai voulu choisir un modèle intéressant. C'est en me promenant un jour rue François-I^{er} à Paris que j'ai trouvé ma monture chez l'opticien Pierre Marly. Des lunettes noires qui avait déjà sauté aux yeux de la sublime Sophia Loren. J'ai décidé de les faire miennes, mais blanches, pour qu'on puisse les distinguer de loin. Ainsi, le 23 septembre 1971, je suis arrivé sur la scène du Palais des Sports pour accompagner Johnny au piano, blond comme mon illustre ami, avec un air glamour de « la paysanne aux pieds nus ». Je ne les ai plus jamais quittées. Elles sont un peu comme une deuxième peau. Pour qu'elles soient toujours parfaitement ajustées, je trempe les branches dans l'eau bouillante et, après les avoir portées quelques minutes, je les trempe à nouveau dans l'eau glacée pour qu'elles conservent la bonne forme. Un peu comme le protège-dents d'un boxeur. Il faut bien que je me protège moi aussi.

Ces fameuses lunettes blanches sont devenues un emblème que j'aimerais un jour voir habiller la tour Eiffel. Comme cela m'avait été promis lors de mon retour à Bercy...

C'est vrai, je ne suis plus myope. Et surtout je ne suis pas aveugle ! J'aime dire qu'il y a des gens à qui l'on doit la vie, il se trouve que j'ai rencontré quelqu'un à qui je dois la vue, le docteur Alain Hagège.

Depuis ma plus petite enfance, j'avais cette angoisse profonde de me retrouver aveugle. J'ai même cru que ça m'était arrivé un soir d'orage dans le Cantal. Nous étions en vacances avec ma mère. Je devais avoir cinq ans. Je m'étais réveillé au milieu de la nuit, dans un noir complet. Malheureusement, quand j'avais voulu allumer ma lampe de chevet, l'obscurité était soudain devenue plus sombre et encore plus terrifiante. Persuadé d'avoir perdu la vue, j'avais hurlé mon désespoir. Il ne s'agissait en fait qu'un cruel concours de circonstances : il y avait eu une coupure de courant suite à la violence de l'orage. Cette nuit-là, comme à son habitude, ma mère a été mon soleil et m'a ramené parmi les non-aveugles.

Le docteur Hagège, lui, m'a ramené parmi les non-morts. Durant ces huit cents jours que j'ai passés au Royal Monceau au début des années 90, je me suis vu mourir. Quotidiennement, je me suis vu perdre la vue.

Alors j'ai choisi, pour toute compagnie, le bar de l'hôtel.

Je ne voulais pas quitter l'enceinte de l'hôtel, car je ne voyais quasiment plus rien. Je n'avais pas besoin de mes yeux pour faire de la musique, alors j'avais sur mon album les yeux fermés. Mais c'est à tâtons que j'avais dans les couloirs, avant de m'y déplacer de mémoire. C'était horrible. Et ma mère n'était plus là pour que la lumière soit, et la vodka fut.

Alors j'ai consulté. Double cataracte brune : une opacification sombre

du cristallin. Il était déjà trop tard pour le laser. Il fallait opérer. Vite. J'avais beaucoup trop peur. Je me voilais la face, alors que le rideau tombait sur moi.

Je n'étais plus que l'ombre de moi-même, au sens propre du terme. On s'inquiétait de mon look négligé.

Toutefois, je ne pouvais pas me résoudre à fermer les yeux sur l'avenir. A quoi aurait servi de vivre à l'hôtel, si ce n'était pas pour y vivre dans une chambre avec vue ? Je voulais garder une vie avec vue.

Une nuit, j'étais retourné voir celui qui m'avait annoncé l'urgence de l'intervention et lui avais demandé quelles seraient les conséquences de ma lâcheté à refuser l'opération. Il m'avait répondu qu'il me faudrait du courage pour vivre aveugle. Rentré au Royal Monceau, je m'étais collé au miroir car je ne voyais vraiment plus rien et je m'étais dit : « Michel, t'es une merde si tu ne le fais pas. » J'ai choisi de ne pas être une merde. C'est un choix que je fais souvent : même si j'ai eu tendance à ne pas me rendre les choses faciles, je me suis toujours voulu du bien.

Et c'est pour mon bien que je suis allé me faire opérer. J'ai d'abord fait une retraite hospitalière. Et puis, le 17 octobre et le 20 décembre 1994, clinique Geoffroy-Saint-Hilaire, je passe sur le billard. J'avais l'impression d'avoir la tête sur le billot. Malgré le lyrisme de Richard Wagner que j'avais dans mon walkman, je ne vibraais que de peur ; en gros, j'étais mort de trouille. J'entendais mon chirurgien employer des mots abscons.

Et je ne savais pas à ce moment-là que cette opération équivalait à casser un roc posé sur une feuille de cellophane !

J'ai paniqué en retrouvant la vue. Tout était une source d'agression ; la lumière, les couleurs. Les gens. J'ai cru crever. Découvrir des couleurs qu'on n'a jamais vues, comme tout ce bleu dans un ciel que je ne connaissais que plus gris. Dans ma chambre d'hôpital, je marchais comme le premier homme sur la Lune. C'est vraiment le cas de dire que j'ai découvert le monde d'un autre œil. Avant, je devinais des gens, et désormais je devais affronter une réalité pleine d'individus, dans une foule de visages. Mon handicap m'avait servi de protection, et sans ce garde-fou j'étais déstabilisé.

Quand j'ai voulu m'en plaindre, l'infirmière qui assistait le docteur Hagège a mis un terme à mes angoisses métaphysiques en me disant une phrase que je n'oublierai jamais : « Michel, vous êtes en train de quitter le monde des bigleux. »

C'est Vincent Perrot qui est venu me chercher à ma sortie de la clinique. Il était arrivé dans une Pontiac Firebird, la fameuse et vraie voiture dans la série K 2000. Nous avons roulé dans un Paris *by night* illuminé comme jamais, dans cette fameuse voiture qui interpellait les passants et les policiers sidérés : je découvrais vraiment la Ville Lumière. Nous nous étions arrêtés place de la Concorde. Un grand moment dont je me souviendrai toujours. Je serai éternellement reconnaissant à Vincent de m'avoir offert cette promenade nocturne. J'en garde un souvenir ébloui.

Oui, je continue à porter mes lunettes, mais outre l'emblème qu'elles représentent pour mon public, elles restent très utiles, sur scène (ceux qui me connaissent dans l'intimité savent que je vis et vois très bien sans). En effet, elles me protègent des éclairages très violents nécessaires pour le show. Malgré la réussite de l'opération, mes yeux sont restés fragiles, et sans elles je ne pourrais pas assumer le spectacle.

Et quand je dis qu'elles me protègent, ce n'est pas au sens figuré. J'aurais même été défiguré si je ne les avais pas portées le jour où un chien m'a mordu. Alors que je venais de rentrer en France en octobre 1981, j'étais allé dîner chez des amis. Bien installé sur le canapé, content d'être là, je m'étais fait attaquer par Tam-Tam. Sans aucune raison, le berger des Pyrénées m'avait planté ses crocs dans le visage, dérapant sur mes lunettes. Après la douleur atroce qui avait résonné dans mes yeux comme une décharge électrique, je n'avais plus rien vu, aveuglé par le sang. On m'avait emmené d'urgence chez un grand chirurgien dans un premier temps et à la clinique pour opérer tout de suite après. Je n'avais rien compris à ce qui m'arrivait, on m'avait empêché de regarder ma blessure. Allais-je rester borgne ? A deux millimètres près, j'aurais pu l'être, oui. Après quatre heures d'opération sous anesthésie locale, le chirurgien Bernard Cornette de Saint-Cyr avait réparé les dégâts.

Le même Bernard Cornette de Saint-Cyr qui allait me voir débarquer cinq ans plus tard, pour me faire opérer le même œil, suite à un accident de voiture. J'avais vu la mort en face sur un petit chemin dans l'Essonne et, du coup, de nouveau, je ne voyais plus rien de l'œil gauche. La paupière et l'arcade sourcilière avaient été éclatées par les bris de verre de mes lunettes et du pare-brise, il fallait la remodeler avec une chirurgie réparatrice : quarante points de suture ! Toujours sans anesthésie générale que j'avais refusée. Je craignais de ne pas me réveiller.

J'ai toujours eu un côté pragmatique dans mes choix. Si j'ai porté les cheveux longs, c'est que je me suis très vite rendu compte que les cheveux courts ne m'allaient pas. D'ailleurs, je n'ai pas changé d'avis depuis.

La pudeur n'est pas dans le cul, mais dans la tête

*« En soixante-dix il n'est pas question
Ce serait du vice
De marcher tout nu
Sur les avenues.
Mais c'est pour demain
Et un de ces jours
Quand je chanterai
Aussi nu qu'un tambour
Vous verrez bien que :
Je suis un homme. »*

Je l'ai dit, j'ai souvent eu la présomption de croire que rien ne m'était impossible. Il suffisait que je veuille quelque chose pour que je l'aie. Je m'imposais des défis, à voix haute pour qu'il y ait des témoins dubitatifs ; cela m'obligeait à faire en sorte de les épater par ma réussite. Le défi devait sembler inaccessible pour me stimuler davantage.

J'étais un jeune indiscipliné qu'on a longtemps obligé à être sérieux. Alors, quand j'ai pu exprimer enfin mon refus de l'obéissance, je me suis peut-être un peu trop lâché. Parfois. Trop souvent au goût de certains. Tandis qu'Yves Saint Laurent faisait porter le pantalon aux femmes avec son célèbre smoking, moi j'allais picorer chez ces demoiselles des tenues de soirée.

Alors forcément, tout de suite, je n'étais pas normal. De toute façon, dès qu'on est estampillé « artiste », on dira toujours de nous qu'on n'est pas normal. On est soit pédé, soit drogué. Soit les deux. Moi j'étais juste libre. Libre et hilare. Il faut quand même savoir que j'adore me marrer. Comme je le dis dans ma chanson :

*Je suis un homme
Comme on en voit dans les muséums
Un Jules, un vrai
Un boute-en-train, toujours prêt, toujours gai.*

Quoi, toujours gai ?! Vous voyez qu'il avoue, monsieur le juge ! Désolé, mais je ne suis pas gay. Gai oui. Enthousiaste et blagueur, mille fois. Quand je dis « Je suis un homme », « suis » est du verbe être, pas du verbe suivre. Je ne

m'en serais jamais caché, et si j'avais dû changer d'avis, je l'aurais fait savoir.

« *Love me* » allait faire de moi LE chanteur de l'époque. Michel Polnareff et non Mickey Machin-Chose, comme voulait me baptiser Rolf Marbot. On ne parlait plus que de moi. Même si le festival d'Antibes avait envoyé cette chanson sur les roses, elle allait devenir le tube que l'on sait.

A cause de mon personnage, tout ce que je faisais passait obligatoirement pour une provocation. Sur la face B, « L'amour avec toi » avait scandalisé par son audace. Je disais tout haut ce que tous les hommes espéraient tout bas. Et alors ? Interdiction de la passer en radio avant 22 heures, selon la présidence de la République.

Pour être tout à fait franc, quand je l'écoute, j'ai beaucoup de mal à comprendre pourquoi cette chanson a été interdite. C'est pathétique. Franchement, ça me paraît complètement désuet pour l'époque déjà et encore plus aujourd'hui. Peut-être qu'encore une fois j'avais réussi à créer une nouvelle liberté de penser avec quelque chose de très inoffensif pour le coup. Avec le recul, je m'étonne de la position de l'Eglise à l'époque. C'est une ballade très – voire trop – fleur bleue. Pas du tout vulgaire.

En quoi vouloir aimer peut-il être un blasphème ? Six mois plus tard, les Rolling Stones sortaient « *Let's Spend the Night Together* ». Il faut croire qu'avec ma ballade amoureuse, j'étais un peu trop rock'n roll, avant l'heure.

Et puis, ce ne sont que les paroles d'une chanson. Le « je » qui chante n'est pas toujours moi. Ce serait trop claustro s'il ne s'agissait que de moi. Mon œuvre musicale n'est pas autobiographique.

On le sait moins, mais « Le Bal des Laze » a été elle aussi victime de la censure. Les radios avaient refusé de diffuser une chanson qui commençait par « Je serai pendu demain matin ». A l'époque, la mort était limite plus inconvenante que le sexe. D'autant plus pour ma chanson où il s'agissait de l'exécution d'un assassin. J'en étais malade tant cette chanson était importante à mes yeux. Aujourd'hui, quand j'entends les journalistes musicaux l'évoquer comme un « prodige d'orfèvrerie musicale », ça me touche beaucoup. Pierre Delanoë avait sué « sens et mots » pour arriver à la perfection que j'attendais. Avec d'autres artistes tout aussi perfectionnistes, il avait été habitué à travailler sur le sens, mais nettement moins sur le son. Il avait quand même écrit, entre autres, « Nathalie », « Et maintenant » ou encore « Je t'appartiens » pour Gilbert Bécaud. Pour moi, le phrasé dicte la mélodie, et vice versa. Je lui avais fait vivre un enfer de corrections ! Comment pouvait-on passer à côté de ce petit chef-d'œuvre ? On lui avait préféré sa face B, « Y'a qu'un cheveu ». Ça m'avait mis dans une rage folle de la voir en haut des charts ! Ça n'avait pas de sens. C'était pour moi une véritable catastrophe. J'ai longtemps puni « Y'a qu'un cheveu » d'avoir volé sa couronne à ma chanson reine, je ne la chantais pas en concert. Je lui ai pardonné depuis.

Alors, pourquoi montrer mes fesses ? Je pense qu'on montre toujours ce qu'on a de plus beau, non ? Plus sérieusement, on a appelé ça une provocation. Une indécence outrancière alors que, de mon point de vue, c'était une grosse blague, une facétie, une plaisanterie, une pantalonnade, et mon cul sur la commode ! Enfin, mon cul sur une affiche... Elle devait au départ être une farce étudiante, un hommage à la raie-publique.

C'est vrai, je savais que ça ne passerait pas inaperçu, c'était d'ailleurs le but. Je voulais faire un coup de pub pour mon spectacle à l'Olympia prévu en octobre 1972. Faire ma Polnarévolution. Je voulais seulement créer le buzz. Mission définitivement accomplie.

J'avais demandé à Tony Frank de venir faire une séance photos. On s'était donné rendez-vous en studio avec, de mon côté, la seule idée de marquer le coup. Je cherchais un truc un peu agressif mais avec un clin d'œil. J'avais commencé par porter un pantalon Philippe Salvet avec une espèce de fente à lacets sur le derrière. Ça n'était pas du plus bel effet. En clair, ça n'était pas convaincant... Alors, après visionnage du shooting dans un restaurant parisien, j'avais demandé au photographe de recommencer la séance, mais sans le pantalon. Et rien pour le remplacer. Je m'étais retrouvé alors nettement plus convaincu. J'avais demandé à Charlotte de faire des courses vestimentaires pour moi. Avec mon chapeau de mariée de La Belle Jardinière et ma robe Kenzo délicatement relevée sur mon postérieur, il y avait un truc un peu carnavalesque, dans l'esprit du bal des Quat'z'Arts.

Malgré les sérieux problèmes que cette affiche m'a attirés, je suis fier de l'avoir imposée et d'en avoir eu l'idée. Certains prétendent que c'est la leur, ils ont cessé d'en revendiquer la paternité lorsqu'on s'est retrouvés convoqués en correctionnelle. Aujourd'hui, cette affiche trône fièrement dans deux musées et est considérée comme un des plus fameux phénomènes de mode du ^{xx}e siècle. Parlera-t-on plus de mes lunettes et de mes fesses que de ma musique ? Je ne m'en inquiète pas plus que ça. Sans prétention aucune, je sais que mon « œuvre » me survivra. Mes fesses affichées ne seront qu'une anecdote qui se voulait drôle. J'ose espérer qu'elle n'a pas fait rire que moi.

Le matin de l'affichage, je m'étais posté en embuscade avec des amis près du Drugstore des Champs-Élysées. Pas très loin de l'Arc de triomphe. Je devais connaître l'apothéose avec la stupéfaction des colleurs d'affiches. Ce qu'on a pu se marrer avec mes copains, planqués dans une voiture, quand on a vu leur tête au quatrième lé. Ils n'osaient même plus passer leur balai à colle. Que dire de la réaction des passants ! Tous pensaient avoir la berlue : est-ce « pour de vrai » ou serait-ce un photomontage ? La question s'est très vite posée : était-ce vraiment mon cul ou les fesses d'une femme ? J'allais devoir en répondre sérieusement.

Effectivement, le juge m'avait dit que si c'était un montage où on aurait utilisé un postérieur féminin, je serais relaxé.

Ce n'était pas le cas, on connaît la suite, qui n'était pas de Chopin.

Je pense que mon père aurait préféré que ce soit en effet une illusion.

Imaginez le coup de fil que j'ai reçu de sa part. A l'image de ses coups de ceinture : cinglant. J'étais évidemment la honte de la famille ! Qu'allaient dire les voisins, les amis... « Tu as pensé à ta mère ?! »

Mon père avait des relations dans la police. Il était ami avec le préfet de police de Paris, Louis Amade. Louis Amade aurait pu me témoigner *un peu d'amour et d'amitié*. Parolier pour Gilbert Bécaud dont il avait encouragé la carrière (il avait écrit notamment « L'important c'est la rose » et « Quand il est mort le poète »), il aurait pu s'amuser de ma pantalonnade. Plutôt que de soutenir ma cause d'artiste, l'auteur s'était rallié à son ami, *mon père à moi*, qui avait sollicité beaucoup de dureté et une punition digne de ce nom.

Le code pénal prévoyait de punir quiconque pose des affiches contraires à la décence. Personne n'avait eu jusqu'alors ce problème à régler avant mon affiche d'un homme « travesti en femme, à moitié nu ». Comme l'Administration n'aime pas la nouveauté, la censure est très vite arrivée. Ce qui était un moindre mal au vu de ce qui m'attendait. J'ai été convoqué à la préfecture de police sur l'île de la Cité. On me jugeait exhibitionniste, impudique. Je pense qu'il est clairement moins indécent de montrer son cul que de raconter ce qu'on a dans la tête. La pudeur n'est pas dans le cul, mais dans la tête.

La censure était tombée avant même qu'on me juge coupable. Le président de la société d'affichage, un certain monsieur Larivière, avait considéré que mon affiche était une incitation à la débauche. D'une certaine manière, il m'avait prié d'aller me rhabiller en refusant d'afficher ma « Polnarévolution » dans tous les emplacements stratégiques, des Champs-Élysées aux Grands Boulevards. Il n'avait pas été le seul à disposer de son droit de censure : dans tous les quartiers où il y avait un édifice religieux ou une école, mon affiche était proscrite. Un certain Lucien Joffre, conseiller municipal du 12^e arrondissement, avait appelé au lynchage judiciaire pour cette publicité qu'il jugeait « inutilement agressive et immorale ». Dans le métro, on avait refusé de coller le quatrième lé où figurait mon cul. Sans le voir, on ne parlait plus que de lui.

« Tu l'as vu ?

— Quoi ? »

...

Mon cul est donc célèbre ! Et très cher, même s'il n'est pas à vendre. Il m'a coûté en janvier 1973 une condamnation pour attentat à la pudeur et pornographie sur la voie publique. Au départ, je risquais une amende de 3,6 millions de francs ! La « clémence » des juges m'a infligé 10 francs par affiche posée. Il y en avait 6 000. Le calcul est assez simple : je devais déboursier 60 000 francs. L'équivalent de dix voitures à l'époque. AZ, ma maison de disques, avait avancé la somme, qui serait déduite de mes droits d'auteur plus tard. Le lendemain de la condamnation, ma réponse publique a été de poser entièrement nu, coiffé d'un chapeau et les mains menottées pour

dissimuler mes attributs masculins.

Tout cela n'avait fait qu'aggraver ma situation financière puisque le jugement était tombé au moment même où j'avais été escroqué. C'était une plaisanterie publicitaire qui a tourné au tragique puisque ça a précipité mon départ de France. Je ne pouvais pas payer l'amende. Ecœuré, j'avais répondu à mes juges : « C'est triste de voir la France conjugué au passé. »

Quand j'ai entendu Tony Frank dire que cette idée était la sienne, ça m'a fait enrager. J'ai plutôt tendance à m'amuser de la mauvaise foi de certains, mais je n'apprécie pas la mauvaise foi ou une mémoire sélective à son seul avantage. Car lorsque nous nous sommes retrouvés sérieusement incriminés pour pornographie sur la voie publique, le photographe n'avait plus aucune responsabilité quant à cette œuvre devenue outrancière. Une fois au tribunal, il a même sous-entendu que je l'avais forcé à mitrailler mon postérieur. Il n'avait nul besoin de mon aide pour appuyer sur la gâchette face à nos juges. Enfin, mes juges, puisque j'ai été le seul à en payer le prix. Ce sur quoi je n'ai rien à redire puisque j'étais le seul instigateur de ce projet dont je reste très fier aujourd'hui encore. Mon affiche est l'un des rares supports publicitaires du ^{xx}e siècle figurant dans plusieurs musées, dont Beaubourg à Paris.

J'ai fait tomber certaines barrières en produisant quelque chose de différent. L'affiche était importante car, si moi je pouvais montrer mon cul, cela voulait dire que les gens pouvaient ensuite entrer sans cravate dans des endroits où ça n'était pas possible avant. Ce qui m'est arrivé souvent durant la période où je chantais dans la rue. Une fois célèbre, j'avais droit à un traitement nettement plus souple concernant le règlement. Je pense que j'ai vraiment fait évoluer certains paramètres, même si c'était quand même dans l'air du temps. C'était 68. La rue venait de reprendre les rênes.

Dans la rue, c'est différent

Dans la rue, c'est du couleur sang

Dans la rue, c'est du vrai.

Oui, je peux dire que j'ai aidé à secouer un peu cette France puritaine, coincée du cul. Pourtant, je n'étais pas le seul à bousculer l'ordre établi. Yves Saint Laurent venait de poser nu devant l'objectif de Jeanloup Sieff. Une photo iconique qui allait devenir l'affiche publicitaire de son premier parfum pour hommes. Personne n'était entré en guerre contre l'illustre couturier pour autant. En revanche, l'Armée du salut s'était bien battue contre la comédie musicale *Hair* produite par Annie Fargue aux tableaux jugés trop anatomiques. Moi je combattais seulement les tabous sexuels, mais c'était difficile de me faire comprendre avec seulement deux minutes trente-cinq de chanson.

Alors que je vivais un enfer à cause de mon affiche diabolisée, ma nouvelle chanson sortait chez les disquaires : « On ira tous au paradis ». Le

texte était à l'image de mon état d'esprit. A l'image de l'« Hair » du temps. J'étais en rupture avec la norme bien pensante et moralisatrice, et cette chanson exprimait parfaitement mon désir de liberté et d'égalité. Je n'écartais personne de la rédemption, tout le monde y avait droit : « les femmes du monde et puis les putains », comme les « bonnes sœurs » et les « voleurs » ou « même les chiens ».

Pour qu'une chanson devienne un succès populaire, il faut qu'elle soit reprise en chœur. J'avais donc eu l'idée de demander à mon public de venir chanter avec moi, dès l'enregistrement de la chanson. Hubert Wayaffe, le présentateur vedette d'Europe 1, avait lancé l'invitation sur les ondes et les auditeurs avaient répondu présent. Ils étaient venus au studio Davout apporter un peu d'authenticité et beaucoup de chœurs à ce texte.

Cet enthousiasme partagé était encore bien vivant quelques semaines plus tard sur la scène de l'Olympia. Ma Polnarévolution avait été révolutionnaire en termes de show. J'avais participé à la conception de ce spectacle que je souhaitais à l'américaine : grandiose, lumineux ! Jacques Rouveyrollis, que j'avais découvert à l'Alpe d'Huez, avait saisi la main que je lui tendais pour parfaire son talent. Un plaisir des sens total. Après l'indécence et le scandale, j'avais été salué par la critique. Moi le miraud, je leur en avais mis plein la vue !

En mars 1973, six mois après cette Polnarévolution, je revenais à l'Olympia avec mon « Polnarêve », pour un album enregistré rapidement, mais pas à la va-vite. Quoique... Il comporte une de mes chansons fétiches, « L'homme qui pleurait des larmes de verre ». Pierre Grosz avait écrit pour elle des paroles exceptionnelles qui me touchaient particulièrement. Sans autre raison particulière que leur magnifique poésie. Je n'ai pas besoin de trouver un écho personnel dans un texte pour qu'il me touche. Je n'ai pas besoin que ça parle forcément de moi. J'aime raconter des histoires.

A nouveau spectacle, nouvelle affiche. Je me décidai cette fois-ci à me montrer nu, de face. Tout le monde avait essayé de m'en dissuader. On a essayé de me dissuader de tout. Tout le temps. Il y a toujours eu cette tendance à ne pas aimer les têtes qui dépassent. Il se trouve que je suis de celles-là.

Pour l'affiche du « Polnarêve », en l'occurrence, ce n'était pas ma tête qui dépassait. Mais c'était caché par le chapeau. Le corps de l'homme est un élément essentiel : j'avais compris très tôt qu'il donnait aux femmes matière à rêver. Le charme et la séduction étant réciproques, je savais que les femmes nous regardaient sous le même angle que nous les décortiquions. Au vu du succès des nombreux calendriers masculins aujourd'hui, je pense pouvoir dire que j'avais vu juste.

J'avais sollicité une photographe spécialiste du genre, Tana Kaleya, pour me prendre en tenue d'Adam. On me disait provocateur, je voulais bien porter le chapeau, mais avec une touche personnelle. Le chapeau cachait mon entrejambe, ne tenant que par ma seule volonté. J'ai dû le vouloir pendant

trois quarts d'heure !

Ça m'avait amusé de faire quelque chose d'encore plus provocateur que l'affiche du cul nu, mais sur lequel on ne pouvait rien dire. On ne pouvait rien me reprocher, j'étais inattaquable. Je l'avais fait sans aucun trucage, pour le plus grand désarroi de la photographe. J'avais inspiré Carlos qui, un an plus tard, allait se mettre dans la même position pour la pochette de son 45 tours, *Tout nu et tout bronzé*. Il avait avoué s'être muni d'un élastique pour faire tenir le chapeau. Il ne devait pas avoir la même assistante que ma photographe...

Je la trouve très belle, cette affiche, avec ce côté très David Hamilton. Celle de la Polnarévolution est aussi très belle. Juste moins pastel.

Ce cher conseiller municipal Lucien Joffre était remonté au créneau, estimant qu'il s'agissait là d'un « cas de récidive caractérisée ». La justice ne l'avait pas suivi : on peut juguler une révolution mais pas attaquer les rêves. Cette affiche des Polnarêves ne devait me coûter que le kilo de caviar dont je m'étais régalez pendant la séance.

Pour le spectacle, je voulais me dépasser moi-même, afin de prouver qu'on pouvait faire deux spectacles différents dans la même saison. Ça n'avait pas séduit : pas assez préparé. Je n'étais pas prêt et mon public avait été désarçonné par mes nouvelles chansons. Ce n'était pas ce qu'il était venu chercher. A la fin d'une soirée catastrophe, j'étais revenu sur scène pour interpréter les chansons de la Polnarévolution. Un triomphe !

8

J'étais le gentleman cambriolé

*« Je suis roi dans mon lit
Libre de mes folies
Libre de mes envies
Pas d'impôts, de soucis
Cirrhose de la vie
Visa pour les petits. »*

J'ai toujours eu en moi quelque chose de « t'es né ici ». Ici, c'est la France. Je me sens profondément français, dans ma culture. Dans mon cœur. Toutefois, l'Amérique a été ma terre d'asile où j'ai trouvé mes marques au moment où je me sentais trahi, chassé, pas protégé de la mienne. Comment la banque Rothschild de l'avenue Victor-Hugo ne s'est-elle pas préoccupée du fait que Bernard Seneau, mon homme d'affaires depuis 1971, à qui j'avais ouvert un compte là-bas, se présentait d'une façon répétitive sans carnet de chèques, prétendant l'avoir oublié.

Il signait alors des chèques comptoir, ce que j'ai découvert des années plus tard, ce qui créait une invisibilité, à mes yeux, de ses transactions criminelles.

Je suis français de culture et américain de musique. Il faut prendre ce qu'il y a de mieux partout. En France, c'est le camembert et les filles (et je n'aime pas le camembert). Aux USA, c'est la multitude d'artistes de grand talent.

Dans l'Hexagone, je n'étais en compétition qu'avec moi-même. Je n'ai jamais été frappé par ce qui se faisait musicalement en France, à part l'immense Charles Trenet. Quand on parle des grands de la chanson française, on a cette malheureuse tendance à l'oublier. Il m'avait dit à mes débuts : « Pas vu un petit gars comme toi dans le métier depuis dix ans. » J'avais été heureux que quelqu'un s'en rende compte car je n'avais pas l'impression de faire le même métier que les autres chanteurs. Charles Trenet est pour moi le plus grand poète et musicien de music-hall français, avec toujours une longueur d'avance sur son époque. Son œuvre est magistrale. L'Amérique ne s'y est pas trompée, et les plus grands chanteurs comme Sinatra, Bobby Darin et une multitude d'autres ont interprété ses chefs-d'œuvre comme « La Mer » (*Beyond the Sea*), ou encore « Que reste-t-il de nos amours » (*I Wish You*

Love) devenus des standards mondiaux.

Nous avons dîné ensemble un soir à la brasserie Lorraine à Paris. En arrivant à ma table, il m'avait lancé : « Polnareff, je vous décerne le prix de la nuance ! » Je n'ai toujours pas compris ce que ça voulait dire mais j'ai reçu la récompense avec beaucoup de plaisir. Ce grand poète surréaliste m'avait confié avoir deux regrets d'auteur : « Comme ils disent », de Charles Aznavour, et « Je suis un homme ». Deux chansons qu'il aurait aimé écrire. Ça m'avait beaucoup touché qu'un tel monument m'installe à sa table, une table où d'ailleurs nous étions trois à dîner avec Jacques Brel.

Il y a des musiques classiques que j'aurais aimé avoir composées, comme *Les Quatre Saisons* de Vivaldi et *Shéhérazade* de Rimski-Korsakov. Deux chefs-d'œuvre absolus. Du pur génie ! *La Walkyrie* de Wagner n'est pas mal non plus... Plus que les cuivres, j'aime beaucoup les violons. Les bois, en règle générale. Je suis un fou du hautbois.

Il y a aussi tellement de chansons que j'aurais aimé écrire ! Comme « Le Sud » de Nino Ferrer, ou « *When A Man Loves A Woman* » de Percy Sledge, « *It's a Man's Man's Man's World* » de James Brown, « Il est cinq heures, Paris s'éveille » du duo Lanzmann-Dutronc, « Il est libre Max » de Hervé Cristiani. On se croisait souvent avec James ; nous allions dans les mêmes magasins de vêtements.

En France, seul Jacques Dutronc sortait du lot à mes yeux, le Dean Martin français. « Il est cinq heures, Paris s'éveille », que j'évoque plus haut, avec les paroles de Jacques Lanzmann, est un véritable chef-d'œuvre. Jean-Pierre Rampal à la flûte est sublime. Comme sa carrière, intelligemment menée. J'ai toujours aimé son sens de l'autodérision. Nous avons ce point en commun de ne pas prendre au sérieux ce que nous sommes, mais ce que nous faisons. Et Françoise Hardy. La gentillesse même. Je les adorais, elle et Jacques. On était vraiment copains.

Très tôt, mon cœur est parti outre-Manche et outre-Atlantique. Comme lui, j'ai décidé de faire la traversée. J'étais américain de musique, je le suis devenu d'adoption. Pour moi, une carrière sans les Etats-Unis n'était pas une carrière. J'avais décidé un jour que l'Amérique était le plus beau pays du monde. Que c'était le top. Je me devais d'aller vivre dans le meilleur des endroits, où tout serait parfait. Je voulais découvrir l'Amérique de mes rêves. Il fallait qu'elle soit le plus bel endroit sur Terre. J'allais la voir et je l'aurais : j'étais le seul artiste français capable de la conquérir. Rien ne m'a jamais intéressé plus que les challenges. En dehors de la musique, bien entendu.

Néanmoins, je ne suis pas parti en pèlerinage mais en colère. Très en colère. On m'avait volé quelque chose, à moi et à ceux qui m'aimaient.

Ça m'ennuie beaucoup qu'on dise que je suis un fuyard, un exilé fiscal :

un homme d'affaires déguisé en artiste. Je suis juste un homme qui n'avait pas d'autre choix : moralement et physiquement, je ne pouvais pas faire face. J'étais la victime accusée de son agression ; car il s'agissait d'une agression. Silencieuse. Pernicieuse. Un cauchemar ! Vous vous imaginez : découvrir soudain que tout ce qui vous semblait vôtre ne vous appartient pas. Que votre vie entière est une location dont le loyer n'est pas payé ?

J'étais en vacances sur la Côte d'Azur en août 1973 lorsque, à l'occasion de quelques achats chez un libraire, le caissier, gêné, était venu m'annoncer que le chèque précédent avait été refusé, faute de provision. Pour 250 francs ? J'avais éclaté de rire et l'avais rassuré sur ma situation financière. Néanmoins, j'avais passé un coup de fil à ma banque. Un employé m'avait répondu qu'il y avait un déficit de plusieurs centaines de milliers de francs. Le désert n'était plus en Afrique mais dans mon cœur. Je n'avais même plus de quoi mettre de l'essence dans ma Rolls (je sais, quand j'écris ça, que ça ne fera pleurer personne. C'est le mot Rolls qui empêche qu'on me plaigne, n'empêche que...). Après avoir emprunté de l'argent à des amis, j'étais rentré à Paris en train, en catastrophe.

Artiste ne devrait pas rimer avec matérialiste. Par défiance pour les chiffres, j'avais pris un homme de confiance. Pour être tranquille et détaché du matériel. Bernard Seneau ou la plus grande erreur de ma vie, le danger venu d'Angers. C'est Jean-Claude Albert, mon garde du corps, qui me l'avait présenté et recommandé. Au premier rendez-vous, je ne l'avais pas senti. Je le trouvais louche, pas clair. Jean-Claude ne comprenait pas ma méfiance qu'il apparentait à de la paranoïa. Ce que ça peut m'énerver qu'on me dise parano ! L'avenir prouvera que je ne le suis pas assez. En même temps, quand on est le seul à avoir raison, on a forcément tort. Sur le moment. Comme j'aurais voulu me tromper, même si, d'une certaine façon, j'étais content d'avoir eu raison depuis le début. Ce qui compte, ce n'est pas l'argent mais l'instinct. Quand on perd son instinct, on n'est plus rien. J'avais « seulement » perdu une fortune. Mais pour moi l'argent est un train, pas une gare.

Pendant plus d'un an, l'escroc avait consciencieusement vidé mes comptes. Ce fut bien la seule fois où il eut une conscience. Et c'est moi qu'on qualifiait de tricheur ! Moi qui n'ai jamais triché qu'avec moi-même. Jamais, jamais avec les autres.

On accusait le « roi des fourmis » d'avoir été trop cigale. J'avais l'impression d'être le personnage d'une mauvaise fable.

C'est vrai, je le répétais souvent : le confort me fait peur car il est capable de couper toute inspiration... mais de là à me retrouver ruiné, spolié et, en plus, poursuivi par la justice ! Du jour au lendemain, j'étais passé du statut de star du show-biz à celui de repris de justesse. Je m'attendais à être soutenu, mais tout le monde m'avait tourné le dos. J'ai toujours été un mâle honnête, jamais un vulgaire malfaiteur. J'étais le gentleman cambriolé. On m'avait assassiné !

Comment avais-je pu confier toute ma vie aux bons soins d'un seul

homme ? J'étais affolé par ma propre légèreté, et mes juges n'acceptaient pas cette idée. « Il suffisait simplement de tenir à jour un livre-journal où vous auriez comptabilisé vos gains et vos dépenses », m'avait asséné encore et encore le président de la cour. Ce à quoi j'avais répondu que mon « livre-journal » me servait à écrire des poèmes et transcrire des notes de musique. Pas des notes de frais !

Je n'avais jamais rempli de déclaration d'impôt de ma vie, ni vérifié un quelconque relevé SACEM. C'est la raison pour laquelle j'avais justement engagé un homme d'affaires pour s'occuper de ces tâches insurmontables pour moi. Il a fallu que je porte plainte contre lui pour qu'il soit poursuivi et reconnu coupable, cinq ans plus tard, d'escroquerie, d'abus de pouvoir et de fraude fiscale. Toutefois, Seneau s'était envolé avec ma bourse et c'était à moi de rembourser. J'étais en plein désarroi moral et financier.

J'avais senti qu'il fallait absolument que je parte pour me reconstruire moralement. Et si les mêmes circonstances devaient se représenter, je referais exactement pareil, car c'est un non-choix. J'ai cherché une solution pour pouvoir rétablir mon statut. Je n'avais pas peur d'aller en prison, j'étais innocent. Je craignais seulement que la justice ne tarde trop à le reconnaître, ce qui fut le cas.

Bien sûr que j'étais responsable d'avoir engagé Bernard Seneau, mais il était impossible de m'accuser d'intention coupable : je ne pouvais pas rêver, faire rêver et avoir les pieds sur terre. J'avais du mal à admettre que ce mauvais pas me soit aussi violemment reproché. Si l'Administration ponctionnait 95 centimes sur chaque franc que j'allais gagner, comment allais-je m'en sortir ?

En Californie : j'ai ressuscité !

*« Doit bien y avoir quelque chose d'inhabituel
Où aller se faire bronzer. »*

Dès l'instant où rester en France était devenu pour moi une opération suicidaire, la Californie s'était imposée. Je ne la connaissais pas mais je la projetais dans ma tête. Dans mon futur. Une image musicale d'abord, avec la concentration des meilleurs musiciens de la planète, et une image climatique ensuite, fabriquée par toutes les images de films. Marcher dans les rues de Los Angeles serait comme aller au cinéma, vivre dans un film. J'en deviendrais l'acteur principal.

Le 12 octobre 1973, j'embarquais sur le *France*. On ne quitte pas sans regrets un pays qui vous a vu naître et vous a rendu célèbre. Pourtant, j'étais plein de rancœur : je me jurais de ne plus jamais chanter en français. Les Français et moi ne nous comprenions plus. Autant que ce soit définitivement le cas.

J'avais ce billet en première classe depuis des mois, la plus belle suite de tout le paquebot, la Normandie, mais désormais plus un sou en poche. Je ne sortais pas de ma cabine où je ne pouvais ingurgiter que... l'eau du robinet !

Au terme de ma traversée du désert maritime qui n'avait rien eu d'une croisière, le commandant m'avait demandé de signer le Livre d'or. Je l'ai fait en dessous de la signature de la reine d'Angleterre. Je n'aurais jamais pensé que je me retrouverais un jour en dessous de la reine d'Angleterre. Et j'ai écrit cette phrase de colère : « Pour moi, à partir de maintenant, le mot France est un mot masculin. »

A mon arrivée à New York, j'avais le cœur qui battait la chamade, avec cette Statue de la Liberté qui ne regardait que moi. La peur au ventre, j'ai failli craquer pendant les quatre heures que durait l'amarrage. Quand j'ai débarqué du bateau, j'avais l'impression que la terre s'écroulait plus qu'elle ne m'accueillait. Je savais que je quittais la célébrité en même temps que mes emmerdes, mais je n'avais aucune idée de ce que j'allais trouver. J'étais tout petit sur ce continent qui ne m'attendait pas ; je me demandais ce qui allait se passer.

Hébergé chez un copain, j'étais resté cloîtré trois semaines dans son appartement avant d'oser aller croquer la pomme. J'étais amer, retranché. Fauché. J'ai connu des soirs d'angoisse tels que les battements de mon cœur étaient comme des coups de poing de l'intérieur. En plus, il faisait froid. Malgré mon désamour pour la France, je n'étais pas armé pour être accepté par les Américains. La ville de New York est tellement dure et contraignante qu'il n'y a rien d'autre à faire que de travailler. Sans le permis adéquat, je n'en avais pas le droit.

Daniel Filipacchi m'avait organisé un rendez-vous avec Ahmet Ertegun, président fondateur d'Atlantic Records, « l'une des figures les plus importantes de l'industrie discographique moderne », selon le Rock and Roll Hall of Fame. Ce formidable découvreur de talents semblait totalement me passer à côté, lors de cette entrevue avec Daniel Filipacchi. Il m'avait d'abord surnommé le Mick Jagger français. Je ne voyais pas vraiment le rapport. Il avait changé pour l'Elvis français. Mais je n'avais jamais pu être le bon élève d'un maître que j'aurais admiré. J'avais toujours voulu prouver que j'étais le maître lui-même. Je ne voulais être que Michel Polnareff, et cela ne paraissait pas inspirer Ahmet plus que ça.

Pendant que ces messieurs parlaient vélo, j'avais quitté la réunion. Et New York dans la foulée. Et j'étais parti pour la côte Ouest.

La Californie était mon objectif de départ. J'avais besoin d'une ambiance plus clémentine pour continuer à rêver. Quel délice de retrouver l'anonymat. A mon arrivée aux Etats-Unis, ça faisait bien six ans que je ne pouvais plus me promener dans la rue, seul. Tranquille. Et voilà qu'à Los Angeles je découvrais une ville sans piétons. C'était définitivement un endroit pour moi. Ce n'est pas tant un besoin de fuir un public trop envahissant mais plutôt une envie de retrouver mes marques en tant qu'individu. J'avais besoin d'exister au milieu des gens et pas seulement dans leurs yeux. Il fallait que j'arrête de regarder si on me regardait. Je voulais regarder tout court. Voir. Vivre.

C'est la productrice Annie Fargue qui m'a vraiment fait atterrir sur le sol américain. Le soir de ma première à l'Olympia le 6 octobre 1972, ma mère lui avait demandé de prendre soin de moi : « Occupez-vous de lui. C'est la dernière fois que je le vois. » Annie avait tenu sa parole. Quand elle avait su que j'étais sans point de chute à Los Angeles, cette femme d'action avait pris les choses en main. Et toute ma vie par la même occasion. Annie était un être d'exception, qui n'a jamais cherché de reconnaissance publique. C'était une grande dame. Je m'amusais à dire que, vu sa taille, elle avait toujours été plus grande assise que debout.

Annie a longtemps maintenu une tradition d'amour pour les artistes et les créateurs. J'ai eu la grande chance d'en faire partie. Elle a accompli des

miracles pour moi. Entre autres, grâce à elle, j'ai été le premier artiste français à signer chez une grande maison de disques américaine, Atlantic Records. Annie avait fait jouer la concurrence entre Ahmet Ertegun et Robert Stigwood, manager des Bee Gees et producteur des shows *Hair*, *Jesus Christ Superstar* et *Saturday Night Fever*. Au bout du compte, j'avais fini par signer avec Atlantic Records, dont l'offre de contrat était trois fois supérieure, et je n'aimais pas Stigwood, qui, en plus, voulait épouser Annie.

Annie avait été une productrice brillante, important en France les comédies musicales produites par le même Robert Stigwood. Elle avait participé à l'éclosion de chanteurs tels que Julien Clerc, d'acteurs comme Daniel Auteuil. Pensionnaire de la Comédie-Française, elle avait été la compagne de classe de Jean-Pierre Marielle et de Jean-Paul Belmondo. Sans parler un seul mot d'anglais, elle avait réussi à jouer à Broadway dans *Le Monde de Suzy Wong* en apprenant son rôle phonétiquement. Avec son rôle à la télé dans la série *Angel*, elle était devenue pour les Américains la petite Française à la découverte de l'Amérique. Elle était l'intime de Frank Sinatra, Dean Martin, Sidney Poitier, après avoir été en France celle d'Albert Camus, de Jacques Prévert et de toute l'intelligentsia « Rive gauche ».

Contre le gré d'Annie, j'avais décidé d'oublier la vie professionnelle et préféré vivre avec elle une vie folle de passion, loin des feux qui rampent. Avant de revenir à mon premier amour, mon public.

Annie était un manager atypique. Elle m'avait tout donné, sans rien attendre en retour. Dans un monde où seule la méchanceté est gratuite. L'unique combat que j'avais perdu avec elle avait été celui de lui faire perdre l'habitude de fumer. Moi j'ai su arrêter très vite.

Elle devait laisser une empreinte indélébile dans ma vie. Annie et moi étions deux êtres assez singuliers, donc difficilement remplaçables l'un et l'autre, ainsi que l'un pour l'autre.

Je ne dirai pas pourquoi, ni comment on s'est quittés, seulement qu'elle est partie la première. Comme j'aurais voulu que mon père comprenne pendant mon enfance que personne n'est parfait. Moi, je l'ai réalisé trop souvent, à mes dépens.

Malgré mon rêve américain que je vivais éveillé, je me suis aperçu très vite que le plus dur était de vivre en exilé. J'ai alors organisé ma vie de tous les jours en faisant en sorte d'avoir le plus possible des images de France. Je regardais, presque chaque soir, un film français. Introuvables aux Etats-Unis, je me les faisais régulièrement envoyer par un ami. J'achetais tous les matins les quotidiens français que je dévorais en même temps que mon maïs au petit déjeuner. Tous les soirs, je lisais à voix haute du Victor Hugo dont j'avais quitté l'avenue. Je n'arrivais pas à couper le cordon. Ma plus grande joie était de croiser des Français dans la rue. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que d'évoquer avec eux les quartiers parisiens, les chalets des stations de sports

d'hiver ou les vieux palaces de la Côte d'Azur, longtemps mes hôtels préférés.

J'ai composé « Lettre à France » un soir d'hiver à New York, dans un restaurant. On y entendait de vieilles chansons françaises et, saisi par la nostalgie, cette mélodie m'était venue tout naturellement. Pas encore muni de ma précieuse tablette, j'avais noté les notes de musique sur la nappe en papier.

Pour la petite histoire, une journaliste a un jour interviewé Jean-Loup l'Immortel au sujet de ma chanson de rupture avec France Gall. Elle croyait que je lui avais chanté cette *lettre* suite à notre séparation. La reporter mal informée devait avoir confondu avec « Comme d'habitude », en effet inspirée par le chagrin d'amour de Claude François pour la poupée de sons. « Lettre à France » était et restera ma déclaration d'amour à mon pays.

A chaque passage de Charles Aznavour en Californie, je retrouvais un peu de terroir. Nous partagions souvent un bon foie gras du Périgord. Vous n'imaginez pas le plaisir que j'ai pris à déguster un foie gras à 9 056 kilomètres de la France en compagnie d'Aznavour ! Charles est pour moi le chanteur le plus doué pour chanter le quotidien. Moi je n'aime pas ça, parler de quelque chose qui recommence tous les jours. Ça m'ennuie. Quand j'écris « La Michetonneuse », vous pensez bien que ça ne fait pas partie de mon quotidien. Quoi que ce fut, un temps, le cas...

*Pour un peu d'argent je me paye son corps
Mais je pleure souvent car un autre a son cœur
Quand elle vient la la la la la sur mon cœur
Je ne vois pas passer les heures
Je crois à mon bonheur.*

J'ai eu recours aux services de quelques filles de joie. Ces rapports tarifés m'ont fait beaucoup de bien à une certaine époque où ma libido était en berne. Il fallait rehausser le drapeau de ma virilité. Je n'ai aucune honte à parler de ça.

J'ai logé quelques semaines dans un bordel, ou une maison close si vous préférez. J'y passais beaucoup de temps, à une certaine époque. Un jour où mon appartement était en travaux, j'avais demandé à la tenancière de me laisser une chambre pour quelques jours. Elle avait d'abord refusé mais avait fini par céder devant mon insistance. Ce fut une expérience très sympathique, pleine de surprises. Mais quelle expérience ! J'ai longtemps été, je pense, un obsédé sexuel. Désormais je ne suis plus qu'un obsédé textuel : seules les paroles de mes futures chansons comptent. Du moins, pour le moment.

Pour « La Mouche », je me souviens d'avoir observé une mouche à l'Alpe d'Huez. Je m'étais demandé si une petite chose comme ça pouvait avoir une réflexion. Un ressenti. Je m'étais mis dans sa peau. Y aurait-il un peu de moi dans cet insecte incompris, qui ne cherche peut-être au fond qu'un

peu de tendresse ? Est-elle, comme ces esprits qui hantent le studio où j'enregistrais, en quête de reconnaissance, et se sent-elle obligée de vous piquer pour que vous notiez sa présence, plus par dépit que par méchanceté ?

« Tu vois, j' te l'avais bien dit que ton Polnareff était complètement cinglé !

— Mais non, tu n' l'aimes pas, tu es jaloux, parce que moi, je l'adore. »

En 1975, malgré sa réserve initiale, Ahmet Ertegun m'avait mis dans des conditions idéales pour enregistrer mon premier album américain. Il avait confié à une journaliste française que, après sa sortie, j'allais vraiment démarrer ma carrière au pays des cow-boys. J'en portais déjà le chapeau ! Mon producteur projetait pour moi un succès encore plus important que celui rencontré au Japon. Ahmet avait été subjugué par l'accueil qui m'était réservé dès que j'arrivais sur scène.

Etre sur scène au Japon cette année-là a été un grand moment de bonheur pour moi. J'ai toujours adoré chanter dans une ambiance de folie. La démesure des foules en émeute est grisante, malgré le danger. Une foule admirative ou vindicative représente un péril terrifiant : elle déchire, brise, fait mal. Se fait mal. Pour de vrai. Sur mes tournées au Japon, on comptait une vingtaine de blessés à chacun de mes concerts. Une jeune fan s'était même jetée du deuxième balcon pour finir avec huit points de suture sur le crâne ! La préfecture de police nipponne avait pensé un instant interdire la suite de ma tournée. Nous avons proposé une autre solution avec une sorte de médiation : un interprète traduisait mes paroles apaisantes à mon public pour que le show puisse continuer. Sans qu'il y ait de blessés.

A Hiroshima, j'avais interrompu mon concert au bout de la deuxième chanson par sympathie. Par empathie. J'avais été très impressionné par l'atmosphère de cette ville. Tout vous rappelait qu'il s'y était passé quelque chose de terrible. Alors que je m'y promenais, j'avais remarqué que les gens nous suivaient avec un certain étonnement. Quand je leur avais demandé pourquoi, ils m'avaient répondu : « Parce que vous riez. » On ne riait plus à Hiroshima. Par résonance. Ça m'avait coupé les jambes ! Je n'avais plus le courage de jouer. Je n'entendais plus que l'écho du silence ; il se voulait grave mais je le trouvais respectueux. J'aurais voulu chanter pour ce public mais j'étais paralysé par un certain devoir de mémoire. Ma volonté d'apporter du bonheur aux autres avec ma musique m'apparaissait soudain prétentieuse et dérisoire. Les Japonais avaient compris ma décision et ne m'en avaient aimé que davantage.

Les Moussaillons japonais se font appeler « les Petits Ventilateurs », traduction amusante du mot anglais *fan*.

Leur site s'appelle The MPM (Michel Polnareff Maniacs), et

nombreuses sont les Polnarencontres organisées dans tout le Japon.

Pendant trois semaines, j'avais affiché complet. Lors de mon passage à Tokyo, il y avait tous les soirs 16 000 personnes au Nippon Budokan, la plus grande scène de la capitale. C'était de l'hystérie collective : j'avais battu le record des Beatles avec 120 000 spectateurs sur ma tournée ! Si je me promenais dans les rues, que quelqu'un me reconnaissait, il finissait inmanquablement par tomber dans les pommes. J'étais une idole dont les disques se vendaient à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires depuis 1972.

Quelle aventure incroyable j'ai vécue au Japon ! J'étais accompagné par les meilleurs musiciens britanniques. Face à l'énormité de notre succès, le groupe avait jugé bon de se faire augmenter en cours de route. Le promoteur ayant refusé, les musiciens avaient décidé de me laisser seul sur scène. Après avoir expliqué avec humour à mon public que mes musiciens souhaitaient assister à mon spectacle, j'avais livré un concert seul, au piano, pendant deux heures. Pour le plus grand bonheur des Japonais. Face à l'énormité de mon succès, le groupe était revenu m'accompagner sur scène le lendemain.

1975, c'est aussi l'année de mon concert dans la banlieue sud de Bruxelles, à Forest National. La Belgique m'avait accueilli mieux que mon propre pays. Encore une fois, bien que les circonstances soient différentes, il m'avait fallu assurer le show tout seul. Les musiciens étaient bien là, mais c'est le matériel technique qui était resté bloqué en douane. C'était vraiment dommage car j'avais avec moi la meilleure section rythmique au monde : des musiciens extraordinaires, David Foster, Lee Ritenour (Captain Fingers), Lee Sklar et Mike Baird. Et tous ces gens qui avaient pris le train pour me revoir et m'entendre ! Je ne pouvais décemment pas annuler. Je m'étais emparé du porte-voix d'un policier et j'avais chanté. Le public était déchaîné et psalmodiait en chœur « A Paris ! A Paris ! ». Au-delà des problèmes techniques, ce concert avait un goût amer pour mes fans, obligés de me suivre en exil. Ils voulaient me voir « à la maison ».

Ils n'en surent rien mais je leur avais obéi lors d'un passage éclair dans la capitale tricolore. J'avais risqué la prison pour pouvoir me promener cinq heures à Saint-Germain-des-Prés. Avec un chapeau et sans lunettes pour ne pas être reconnu. J'avais vécu un moment merveilleux à flâner, anonyme amoureux de cette langue française qui résonnait délicieusement autour de moi.

A mon retour à Los Angeles, j'avais exigé qu'on ne parle plus que français dans ma maison. Ma rencontre furtive de l'époque avait moyennement apprécié cette exigence et, malgré les leçons que je lui avais fait prendre, elle n'arrivait pas à me donner le change. Excédée par le fait que

je la reprenne en permanence dans nos conversations, elle avait décidé de me dire *good bye*. Mais non, mademoiselle. En français ! Au revoir.

Après cette séparation, j'avais décidé que si je devais me marier un jour, ce serait avec une Française.

De 1973 à 1978, j'ai passé plus de temps avec des avocats qu'avec des musiciens. Je voulais tellement qu'on reconnaisse mon innocence avant de m'acquitter de ma dette. La justice m'a finalement prouvé qu'elle est une administration qui sait réfléchir, en condamnant Bernard Seneau et en prononçant un non-lieu à mon encontre. Mon avocat avait réclamé pour moi un « brevet d'honnêteté » et l'avait obtenu. Ce qui m'avait réconcilié avec la France.

J'avais pensé plusieurs fois à aller descendre Bernard Seneau. J'avais appris qu'il avait ouvert un restaurant à New York. Dans ma colère, j'aurais aimé avoir acheté un fusil de chasse à lunette pour aller lui régler son compte et remplir à nouveau le mien. Sur la route de son « exécution », j'ai décidé de faire demi-tour. Je l'aurais eu dans le viseur, le doigt sur la gâchette, sans tirer, je l'aurais « tué » sans qu'il y ait mort d'homme, comme dans cette scène de *Voyage au bout de l'enfer*, *The Deer Hunter*, où Robert De Niro épargne le daim. Fantasma assouvi, je ne serai pas pendu demain matin.

Il paraît que Bernard Seneau brasse beaucoup d'affaires en France, alors qu'il devrait être en taule ! C'est quand même dingue que ces mecs-là s'en sortent toujours. C'est comme si la loi était faite pour protéger les escrocs aux dépens des victimes.

Rocancourt ? Une poubelle n'en voudrait pas comme sac. J'ai déjà goûté au mitard dans ma jeunesse et je n'ai pas aimé du tout, mais c'était à l'armée. Il y a manifestement des gens qui aiment y passer du temps. Comme ce pauvre Christophe qui fait beaucoup d'efforts pour y retourner encore et encore. A force de vouloir se la faire belle au soleil, il va passer sa vie à l'ombre ou en cavale. Comme tous les escrocs, il a beaucoup de charme, une forme de génie diabolique. Il m'avait plu avec son excentricité, séduit par son originalité. Alors que je me sentais seul au monde, il était devenu mon meilleur ami. Je l'avais accueilli dans ma maison, ainsi que sa femme Pia et son fils Zeus, comme dans ma vie : avec enthousiasme et générosité.

Je me souviendrai toujours de ce jour où il m'avait demandé de le retrouver au Beverly Wilshire, un des plus grands palaces de Los Angeles, dans l'esprit du Plaza Athénée à Paris. Il avait tout un étage de l'hôtel ; un étage où des ouvriers s'affairaient à des travaux de peinture. Il leur avait hurlé que ce n'était pas la couleur qu'il avait demandée, que la peinture n'était pas bien faite, en soulignant auprès de moi à quel point le travail des Mexicains laissait toujours à désirer. En réalité, il avait une toute petite chambre qui lui avait été allouée presque pour rien vu que l'étage était en rénovation pour le compte de l'hôtel !

Je n'arrive pas à comprendre que Rocancourt puisse encore sévir aujourd'hui. Au moment où il est apparu dans ma vie, personne ne savait qui il était. Surtout ce qu'il n'était pas. Mais maintenant, tout le monde sait ce qu'il a fait ! Je ne comprends pas qu'on lui laisse encore l'opportunité de faire du mal. Je ne l'avais pas attaqué à l'époque car je ne voulais pas que les médias en viennent à souligner la récurrence des escrocs dans ma vie. Et on me traite de parano, je ne le suis visiblement pas assez ! Je ne voulais pas passer pour un abruti qui s'était encore laissé bernier. Ces escrocs misent justement sur la honte de la tromperie chez leurs victimes. Ce sont de tels charmeurs que la trahison est d'autant plus douloureuse et humiliante : paradoxalement, ce sont des gens qu'on a envie ou besoin de croire sincères. Ils le savent. C'est misérable, et ça fonctionne manifestement encore.

Au temps de sa splendeur dans le monde du crime, il ne s'attaquait qu'aux riches ou aux célébrités. Quand son étoile noire a commencé à sombrer, il s'est contenté de soutirer les dernières économies de petites secrétaires et de gens simples.

On a fait des virées à Los Angeles, Las Vegas, Palm Desert, Idyllwild...

Quitte à être un pigeon, autant être un pigeon voyageur.

Et tout ça, souvent en compagnie de Mickey Rourke qui pensait que je vivais aux crochets de Rocancourt. Il comprendra plus tard.

Qu'on ne scie pas les barreaux de la cellule de Christophe Rocancourt ! Il serait capable de piquer les sacs des vieilles dames dans le métro. J'ai été très choqué quand il a été présenté dans certaines émissions françaises comme un Robin des Bois. Un Robin des Bois ? Oui, c'est vrai, Rocancourt riche redistribuait l'argent qui avait été volé par Rocancourt pauvre.

Mais j'ai déjà trop parlé de lui. Ça fait longtemps qu'il n'est plus dans mon viseur.

Mon rêve de conquête de l'Amérique s'est estompé assez rapidement. J'avais été N° 1 des charts disco US pendant tout l'été 1976. Un vrai bonheur ! Avec la musique que j'avais composée pour le film *Lipstick*, j'avais conquis l'Amérique. Un nouveau public, celui des discothèques. Mon morceau « The Rapist » passait en boucle dans les clubs, et moi, j'assistais « incognito » à mon triomphe, parmi la faune des noctambules californiens.

C'est un merveilleux souvenir.

J'ai essayé de faire carrière, c'est vrai, mais quand j'avais été à l'émission de Dick Clark, « American Bandstand », il m'avait dit : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Ici, en Amérique, tu dois repartir à zéro alors que dans ton pays, tu es une véritable star ! » Comme il avait raison.

Après avoir gagné mon combat pour être reconnu innocent de fraude fiscale, j'ai renoué avec la France. Musicalement, car ma vie était désormais en Californie.

A Los Angeles, j'ai « résurrecté ». Ne cherchez pas ce mot dans le

dictionnaire. On a toujours tendance à enjoliver, à idéaliser ses rêves. En l'occurrence, l'Amérique que j'ai découverte était aussi belle et fascinante que celle dont j'avais rêvé. Je me prenais pour un étudiant, en apprenant la décontraction. J'oubliais qui j'étais. Je découvrais la séduction en tant que « Enchanté Michel ». J'avais découvert la vie privée. Si je me suis trouvé un petit coin tranquille aux Etats-Unis, ça ne veut pas dire pour autant que j'y aie trouvé ma place.

*Je serais donc toujours étranger partout
ou serais-je chez moi un jour mais où ?*

Je n'ai jamais trouvé un pays qui me ressemble. J'ai d'ailleurs écrit une nouvelle chanson sur ce thème. Même si j'ai trouvé un endroit où poser mes valises aux Etats-Unis, ce pays ne me ressemble pas. Et de moins en moins. Le monde a changé et l'Amérique avec lui. La différence entre l'Amérique et l'Europe s'est estompée. Malheureusement, le Vieux Continent n'a pris que le pire du « petit nouveau ».

Ce que j'adore chez les Américains, c'est qu'ils ne supportent pas le mensonge. Rappelez-vous l'erreur commise par le président Nixon ! Ce qui l'a grillé, ce n'est pas le scandale du Watergate mais le fait d'avoir menti aux citoyens. Que dire de Brian Williams et de ses collègues qui viennent de tomber le masque au sujet de faux reportages. L'Amérique ne laisse rien passer !

Aux USA, les gens savent respecter la liberté de l'Autre. Personne ne juge votre façon de vous habiller ou ne vous traite de pédé pour une quelconque tenue. J'étais émerveillé de voir un pays où il y a autant de parkings que de voitures ! Ça ne peut que faire rêver un Parisien, non ?

En arrivant en Californie, le sport a pris un aspect thérapeutique. J'avais déjà commencé le karaté en 1970, mais là, il ne s'agissait plus de faire taire les haineux. J'ai pratiqué ce sport de combat et toutes sortes d'exercices physiques, quotidiennement, parce que j'en avais besoin. Du fait de ma très grande nervosité, j'avais l'impression de devenir dingue à rester sans rien faire. J'avais besoin en permanence de dépenser mon énergie.

Après ce qu'on m'avait pris, c'est tout ce qui me restait à dépenser.

Je m'étais mis au sport parce que j'en avais marre de prendre des coups et d'être tout le temps malade. Je voulais prouver que je pouvais réussir là aussi. Le premier jour, je ne pouvais pas soulever dix kilos. Puis, progressivement, j'ai gagné en muscles et en tonicité. J'ai pu soulever vingt, trente, puis cinquante et, enfin, cent kilos. C'est une source de bonheur incroyable que de progresser physiquement. C'est une satisfaction dont les conséquences directes et indirectes vont très loin.

Je crois beaucoup à la force. Etre fort permet d'être patient. Si on se sent faible, on devient vulnérable. Et agressif. Dès que j'ai su me défendre, je n'ai plus jamais subi d'agressions. Peut-être en gagnant du muscle, mais je veux

croire aussi que j'ai gagné en sympathie en devenant un personnage plus populaire que marginal.

Je crois aussi à la perfection du corps. Un humain se doit d'être beau à voir. Il n'y a rien de plus démoralisant que d'être enlaidi par le laisser-aller. Le corps est le reflet de l'esprit, mais l'esprit conditionne aussi le corps. Il faut choisir d'aller bien, d'aller mieux. D'aller plus loin. Il faut s'écouter, corps et âme, et, surtout, il faut savoir se faire du bien. Le sport devrait être obligatoire. Au fil du temps, il est devenu indispensable à mon équilibre.

L'exercice physique est aussi très important dans une tournée car je reste entre deux heures trente et trois heures sur scène. Je prends certaines positions qui sont assez dures à tenir au point de vue musculaire, parfois complètement immobile jusqu'à trois minutes en squat, c'est très difficile.

J'aurais rêvé d'être un champion de boxe poids lourd. J'aurais voulu être le « grand espoir blanc ». Quand je regarde un match de boxe, j'ai une boule à l'estomac. Ça m'émeut énormément. Il faut quand même se rendre compte que ces mecs mettent leur vie en danger. J'ai regardé avec passion la rencontre Mayweather/Pacquiao. J'aime aussi beaucoup les combats de MMA – Mixed Martial Arts. Je sais que beaucoup n'aiment pas ça à cause du sang, très souvent répandu dans cette discipline. Les coups au sol dérangent également un certain public. Mais pas moi. Je trouve que les arbitres de MMA sont très compétents et que les combattants sont bien plus protégés qu'en boxe. J'ai vu en boxe anglaise des mecs K-O debout, encaisser des coups encore et encore sans que l'arbitre juge bon d'interrompre le combat. En MMA, l'arbitrage est excessivement précis et empêche justement ces traumatismes inutiles. J'ai mis les gants quelques fois, mais j'ai surtout pratiqué le karaté. J'adore ça, m'entraîner. En ce moment, je ne peux pas car il m'est impossible de mettre mon énergie partout. Il faut que l'album soit d'abord terminé. J'ai davantage besoin de sommeil que d'entraînement. Un disque, c'est intellectuel. Une tournée, c'est physique. Pour l'instant, je suis dans le cérébral. Je n'entretiens pas mon physique. Chaque chose en son temps.

Si vous pensez que j'ai trouvé refuge en Amérique, vous vous trompez. C'est juste que j'y habite avec plaisir. C'est un pays qui m'a accueilli et m'a fait du bien.

C'est vrai que, quand on est célèbre, les gens n'ont plus un comportement normal. Ils sont trop, ou pas assez... Quoi qu'il en soit, pas vraiment comme il faudrait. Ce qui complique les relations qu'on peut avoir avec eux. C'est une des raisons pour lesquelles je suis heureux aux Etats-Unis. J'y suis Michel.

Au pays du dollar, on ne vous demande pas ce que vous faites dans la vie, mais combien ça vous rapporte. On n'existe pour les autres que par rapport à ce que l'on a, et non par ce que l'on est.

En Californie, je m'appelais Michel. Je n'étais Polnareff pour personne, j'avais donc des rapports moins difficiles avec la population locale.

Je dirais même qu'ils sont faciles. De mon côté, au quotidien, je suis un mec très relax. C'est dans le travail que je ne suis pas facile à vivre, à commencer pour moi-même, du fait de mon exigence, ce qui n'empêche que je suis très respectueux avec ceux qui travaillent avec moi.

Je n'ai plus envie d'être connu aux USA. L'Amérique est le pays du meilleur et du pire. Je veux prendre le meilleur et pas le pire. Je n'ai pas joué à fond mes chances de devenir chanteur aux Etats-Unis. Je ne voulais pas connaître à nouveau les affres de la célébrité. En France, je voulais être célèbre mais, là-bas, j'ai voulu devenir inconnu. J'ai réussi les deux. Certainement une erreur parce que le marché américain m'était ouvert. Je sortais de cette pression énorme subie en France et je voulais connaître une vie tranquille. Pouvoir pousser mon Caddie dans un supermarché, le bonheur absolu.

Je continue à penser que ma vie personnelle est plus importante que ma vie professionnelle, parce que je la vis vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Michel est content d'avoir laissé tomber Polnareff pendant toutes ces années. De lui avoir foutu la paix.

« C'est grave de s'obliger à ressembler à tout le monde »

*« Tu me cries tu me jettes tu m'désespères.
 Tu me parles avec des mots qui vont m'faire mal.
 Tu m'grignotes et tu m'éponges.
 Il ne reste de moi qu'un peu d'eau sale.
 Tu me broies tu me croques tu m'exaspères.
 Et tu m'bouffes la tête tu m'bouffes le corps.
 Tu me zappes et je t'échappe.
 Je t'affole tu t'affoles et tu m'envoies.
 Parle-moi oh parle-moi mais sans les mots.
 Donne-moi le goût de ton silence.
 Laisse-moi oh laisse-moi être un héros.
 Porte-moi du bout des doigts au bout de toi.
 M'coupe pas les boul' à zéro. »*

Je suis un paradoxe permanent : fascinant et fasciné, excessif et ordinaire, solide et fragile, porté et détruit par l'amour. Guidé en permanence par une main céleste aux portes de l'enfer. Je n'apprécie pas du tout qu'on dise de moi que je suis un artiste difficile.

Une personne difficile, c'est une personne qui ne sait pas ce qu'elle veut, ça n'a jamais été mon cas et j'espère que ça ne le sera jamais.

Il y a tellement de choses qui m'inquiètent que plus rien ne m'inquiète. Pratiquement, tout m'est arrivé. Je regarde le jeune Polnareff de quarante-sept kilos avec admiration et circonspection. Je me demande comment ce mec a pu tenir le coup. Si longtemps. Si souvent. Je ne sais pas comment il est encore vivant.

Si vous saviez comme je reviens de loin. Ainsi que l'a dit de moi Pierre Desproges en 1973, « l'autre spécialité de Polnareff, c'est d'avoir des ennuis. Depuis ses débuts, il a passé son temps entre la pop et la poisse ». Il aurait pu rajouter l'angoisse.

Avant les tournées, c'est l'angoisse ; pendant les spectacles, c'est l'extase, la raison d'avoir surmonté tant d'épreuves qui se doivent d'être invisibles aux yeux du public ; et après les tournées, c'est le vide, l'impression de ne servir à rien et, surtout, une terrifiante solitude. Je ne peux et ne veux pas être seul. C'est le moment où les mauvaises fréquentations ont un timing en leur faveur car je deviens une proie facile en recherche de compagnie. Les

charognards professionnels le sentent et leur instinct est un parcours sans fautes.

*Je suis sur un piédestal de cristal
Et j'ai peur un jour de tomber
Sans avoir personne à mes côtés
Mais si tu viens
Viens avec moi
Je sais qu'il y aura
Quelqu'un qui marchera près de moi
Qui mettra fin à mon désarroi.*

La première à marcher à mes côtés et à accompagner mon déséquilibre a été ma mère. Mon père m'avait rendu bancal en me privant de sa bienveillance. Ma mère était ma béquille, de tout son amour. Nous avons partagé la crainte de son mari. Cet homme qu'elle vouvoyait. Cet homme qui la tutoyait.

J'ai découvert l'angoisse très tôt. Trop jeune. Il suffisait que j'entende la clef de mon père qui rentrait à la maison pour, soudain, manquer d'oxygène.

J'ai commencé à me sentir mal en dissociant Polnareff de Michel. Quand j'arrivais sur scène, c'était comme dans un rêve. Quand je retrouvais le miroir, je vivais un cauchemar. A force de tricher avec moi-même pour contenter les autres, je n'arrivais plus à me retrouver. Michel observait Polnareff chanter : rien n'allait plus. C'est grave de s'obliger à ressembler à tout le monde, on peut vite basculer. Pourtant, j'ai tout fait pour ne jamais m'inscrire dans le rang.

Je travaillais avec cette angoisse que je devais transcrire en musique. Je me devais de ressentir les peurs et les douleurs, les bonheurs et les chagrins. On ne peut pas s'adresser aux autres sans les écouter et vivre ces sentiments soi-même d'abord. Je m'écoute aussi beaucoup. Beaucoup.

Je fumais de l'herbe pour calmer mes angoisses, mais je ne suis jamais allé plus loin. J'ai vu autour de moi plus de lignes que celles de mes partitions, mais n'ai jamais participé à ces reniflements. J'ai souvent demandé à leurs utilisateurs quels étaient les bienfaits de ces opérations nasales. Je pensais que ça apportait une amélioration sexuelle au niveau des galipettes, mais non, on parle toute la nuit et on se sent invincible, me répondait-on, donc je n'y ai senti aucun intérêt en ce qui me concernait. Les Narinovores n'ont pas réussi à me convaincre.

J'avais commencé à fumer pour connaître d'autres sensations sexuelles, mais les ronflements ont rapidement été plus sonores que les cris de plaisir. J'ai vite arrêté.

La musique ne m'a pas aidé non plus. Au contraire, c'est elle qui m'a envoyé en cure. Je suis un perfectionniste impulsif : faire une chanson, c'est un voyage sans merci, jusqu'à ce que j'entende la perfection de la dernière note. Quand je vous disais que, pour moi, faire un album est dangereux ! Pour

Polnareff's en 1971, j'ai passé six mois en studio, sans voir le jour. Ni même la nuit. Paul de Senneville, mon manager, ne pensait qu'à rentabiliser cet enchaînement de succès et me pressait comme un citron. 1969 n'avait rien eu d'une année érotique pour moi. Je n'avais fait qu'accumuler les dates de concerts (quatre-vingt-dix l'été et autant l'hiver), zigzaguant comme un Bateau ivre. Comme lui, j'avais coulé.

Quand on évoque un état de grâce pour cette époque très prolifique en chansons, ça me fait doucement rigoler. C'était pour moi une période d'esclavage. Je m'étais littéralement retrouvé en train de « travailler » à la chaîne, limite à « tapiner ». Si je donnais du plaisir, je n'en prenais aucun tant c'était devenu une machine infernale.

Lorsque je me réveillais de mauvaise humeur, quasiment tous les matins, je me posais la question : étais-je heureux ? Difficile de répondre ? Non, difficile de l'être. Heureux. J'étais un type seul, isolé tout en vivant encerclé. Je ne pouvais plus sortir dans la rue sans être reconnu. Je n'avais plus le droit au quotidien. A l'actualité. Je ne savais rien de ce qui pouvait se passer dehors, hormis ce qu'on m'en racontait. Je ne lisais pas les journaux et n'étais donc pas au courant de ce qui faisait descendre les foules dans la rue. J'aurais voulu les comprendre mais le vedettariat m'avait coupé de tout. De tous.

Quand, le soir d'un concert à Rueil-Malmaison, le 4 juin 1970, un pauvre type était monté sur scène pour « casser du pédé », il n'avait fait que frapper un homme à bout de souffle. Très hétéro de surcroît. Plutôt qu'un état de grâce, ce fut le coup de grâce. Je n'avais pas craqué, mais je m'étais fêlé. J'annulai les dernières dates de ma tournée, dont un concert au Palais des Sports où je devais être accompagné d'un orchestre symphonique. J'avais fui et je m'étais réfugié à Beaumont-sur-Oise tout l'été, pour une cure de sommeil. J'allais y rester trois mois. Je n'étais pas malade. J'étais fatigué.

J'ai connu des périodes de doute immense. Je croyais ne plus pouvoir avancer, ne plus jamais m'en sortir. J'ai cru souvent être arrivé au bout. Pour moi, c'était fini. L'idée du suicide m'a parfois traversé l'esprit, mais fugitivement. On peut éventuellement le considérer pour soi-même, mais on n'a pas le droit de le faire pour ses amis. Ça les culpabiliserait pour l'éternité. J'ai compris très tôt qu'il fallait survivre, lâcher prise, laisser faire et prendre le temps d'attendre le rayon de soleil. C'est là que je partais en cure de sommeil.

Le sommeil est très important pour moi, je le préserve comme une denrée rare. J'ai connu des périodes d'insomnie complètement intolérables. Empêcher quelqu'un de dormir est une torture avérée. Pour moi, c'est le repos du guerrier. Dans ma bataille personnelle, c'est quelque chose que j'ai gagné. Jamais je ne me donnerai la mort. Si un jour vous entendez que Polnareff s'est suicidé, cherchez vite les coupables de cette mise en scène !

C'est plutôt agréable d'être monsieur Tout-le-Monde, mais c'est horrible de se sentir monsieur Personne. Je me souviens de cette première cure de sommeil. Qu'est-ce qu'une cure de sommeil ? Disons que le 30 mai on vous donne un cachet pour dormir en vous souhaitant bonne nuit et que vous vous réveillez le lendemain, normalement, et vous êtes le 14 juillet. Et là, vous réalisez : « Quoi ? Le monde a continué à tourner pendant que moi je n'existais plus ? » C'est une façon très égocentrique de voir les choses mais je pense qu'on se prend tous un peu pour le centre du monde.

A mon réveil, dans une extrême souffrance morale, je traînais mon désespoir dans des couloirs sans ombre, pendant des journées sans fin. C'est un infirmier qui m'avait sorti de cette torpeur misérabiliste. Pourquoi allais-je donc chercher l'oubli, en maquillant mes émotions dans une thérapie médicamenteuse ? m'avait-il demandé. La vie était dehors et j'avais le choix d'aller la retrouver. Pour me secouer, ce formidable infirmier m'avait fait monter à l'étage des soins palliatifs où des cancéreux en stade terminal m'avaient accueilli avec le sourire. J'avais eu honte de mon nombrilisme geignard face à la beauté et la générosité de leur sourire. De quoi est-ce que je me plaignais ? ! Dans un sursaut d'orgueil plein de gratitude, j'avais écrit « Je suis un homme ». J'annonçais la couleur ; je n'avais plus envie de me cacher. Ni de fuir.

Malheureusement, deux ans plus tard, j'allais vivre la plus longue et désastreuse série noire de ma vie, avec des soucis à perte de vue. Entre la scandaleuse affiche de la Polnarévolution, l'énormité de l'escroquerie de Bernard Seneau, l'inculpation des douanes sur ma prétendue évasion fiscale, je devais découvrir que ma mère était gravement malade. Pire, qu'elle était condamnée. Mon père m'avait caché la gravité de son cancer, qui s'était généralisé. Je ne voulais pas y croire et encore moins l'accepter. Ma mère ne pouvait pas mourir. Où était ce dieu qu'elle allait prier à l'église ? A quoi servaient tous ces cierges qu'elle y avait allumés ? Je voulais croire que moi, j'avais les moyens de la sauver. J'avais loué le jet privé de Liz Taylor pour l'emmener voir les plus grands spécialistes européens. Charlotte m'accompagnait et, partout où nous étions reçus, c'était la même sentence : trop tard. Ça me rendait fou de colère tant mon chagrin était immense. La seule personne qui me connaissait et m'aimait vraiment tel que je suis allait ainsi disparaître et me quitter. Sans grandes effusions, nous étions très proches l'un de l'autre. Son regard bienveillant n'avait jamais changé.

Je ne sais pas à quel âge est morte ma mère. Je n'ai jamais connu son âge. Pour nous, c'était grossier de demander son âge à quelqu'un. Ça l'est toujours à mes yeux. Ça n'avait de toute façon pour moi aucune importance. Elle était belle. Très belle. La maladie avait emporté sa beauté. Pas son sourire.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était à la clinique où j'avais perdu son

sourire. Quand j'étais entré dans sa chambre, je pensais m'être trompé d'étage car cette dame ne ressemblait pas à ma mère. Et pourtant... La maladie avait pris ma mère avant que la mort ne l'emporte définitivement. Je ne suis pas allé à son enterrement. J'ai un rapport très compliqué avec la disparition des gens que j'aime. Je ne sais pas l'affronter. La mort n'appartient pas à l'enfance. Et moi, sur ce plan, je n'ai pas grandi.

Pour faire le deuil d'un être cher, j'évite d'en parler. C'est une façon non pas de l'oublier en tournant une page, mais d'oublier qu'il est *no more*. Je refuse de l'évoquer au passé. En règle générale, je n'aime pas parler au passé. Toute ma vie s'est conjuguée au futur.

En 1994, j'allais mal. Je n'arrivais pas à faire face à ce problème avec mes yeux. Je m'étais assigné à résidence, je l'ai dit, au Royal Monceau. J'y étais tombé amoureux de la vodka que j'avais ensuite trompée avec le whisky. Malheureusement, j'avais une très bonne descendance : ça doit être mon sang russe, devenu ukrainien pour des raisons de géopolitique. Je tiens très bien l'alcool. C'est la seule chose que j'aie héritée de mon père, bien que je ne l'aie jamais vu boire.

J'éprouvais une véritable terreur à l'idée d'affronter la réalité. Parallèlement, je ne supportais pas ma lâcheté. Quelle était donc la solution ?

Qu'un photographe décide de me prendre dans cet état m'a semblé inhumain. J'étais un homme affaibli par un douloureux dilemme. Fallait-il vraiment le partager ? Je m'étais laissé tomber physiquement mais je n'avais pas abandonné.

Cette opération des yeux m'a fait connaître la peur. Avant, j'employais le mot mais j'en ignorais la signification. Après l'opération, j'ai continué à boire. Pour fêter mon retour à la vue ! L'alcool était redevenu le complice du plaisir, après avoir été celui de la lâcheté.

Au Royal Monceau, j'étais seul au milieu de la foule, caché en public. C'était comparable à une épreuve de sous-marinier. En même temps, je voyais tout Paris, avec ce va-et-vient des grands hôtels. C'était un endroit riche, mais pas exactement dans le sens de l'argent ; je pouvais discuter avec des stars du show-biz comme avec des inconnus. Je m'interrogeais sur mes yeux, sur la vue en général, avec des réflexions hautement métaphysiques. En regardant les gens, je me demandais si je pouvais encore leur apporter quelque chose. Ce fut une expérience intéressante et productive à la fin.

L'album *Kâmâ-Sutrâ* a été une belle réussite personnelle. Malgré son titre, je le répète, ce n'est pas un album sur le sexe. C'est un album intellectuel. Je n'ai pas pu résister aux allusions sexuelles car pour moi c'est un aspect très important de la vie.

Je suis compulsif. J'aime jouer à me mettre en danger. C'est le problème, quand on connaît mieux ses possibilités que ses limites. Je suis un optimiste appréhensif. Arrive le moment où, malheureusement, je me mets vraiment en danger. C'est là que je suis obligé d'appeler au secours. Par

chance, j'ai toujours eu quelqu'un répondant présent quand j'en ai eu besoin.

Je n'ai pas une grande admiration pour la psychanalyse. Tous les psychiatres que j'ai pu voir ont renoncé à m'analyser. Ça n'a jamais marché. Ma psychanalyse n'a jamais marché non plus sur eux puisqu'ils sont toujours psychiatres : je n'ai réussi à en guérir aucun ! Pour prescrire des médicaments, ils sont très efficaces : la chimie fait tout le boulot, mais pour ce qui est de l'aspect intellectuel, disons cérébral, psychique je trouve tout ce questionnement très puéril. En lisant Freud, je n'ai rien trouvé que je ne savais déjà. J'ai préféré Jung. Je pense quand même qu'avec la psychanalyse on ne soigne jamais la bonne personne. On se retrouve allongé sur le divan pour se protéger des autres qui devraient se soigner. Et qui ne le font pas !

Je n'ai rencontré que deux grands médecins de l'âme, plus que du cerveau. Les docteurs Gérard Vachonfrance et Claude Chiarini. Le docteur Vachonfrance était un psychanalyste d'inspiration lacanienne. Un total génie. Il avait su m'ouvrir aux thérapies moins conventionnelles comme l'autohypnose. Vachonfrance m'avait initié au training autogène de Schultz, une technique de relaxation thérapeutique pour affronter le stress et l'anxiété. Claude Chiarini, lui, m'a aidé grâce à la confiance qu'il a eue en ma force. Pour lui, comme pour moi, le courage c'est d'affronter sa peur et non de prétendre ne pas la connaître. En tant qu'ancien psychiatre de la Légion étrangère, il devait savoir de quoi il parlait. J'avais aimé sa bienveillance. Grâce à lui, j'avais pu gérer des situations de crise, en relativisant. Avec l'humour, mon arme à moi.

Je trouve un certain réconfort à rire de tout, et de moi en particulier.

J'ai passé la première partie de ma vie à prendre des coups : de mon père, de mes camarades de classe ou de caserne. Sur scène. Avais-je une tête à claques ? Vu de l'extérieur, on aurait pu penser que je les cherchais. J'étais juste une victime toute désignée du fait de mon physique.

Quand on voit les photos de mes premières années, c'est très clair que sport était un mot que je ne savais même pas épeler. J'étais paniqué par tout exercice physique, je ne m'en croyais pas capable. Pourtant, j'ai toujours voué une admiration sans bornes aux athlètes et autres enchanteurs de l'effort.

J'ai toujours été fasciné par les gens du cirque. Le Cirque d'Hiver n'était pas très loin de chez moi. Alors, quand j'arrivais à m'échapper un petit peu, j'allais rêver devant la caravane de Luis Mariano, les affiches de l'Ange Blanc, de Marcel Cerdan, le boxeur qui avait été l'amant d'Edith Piaf... Tout ce qui me fascinait dans le spectacle.

J'avais un gros problème : je devais peser à peu près 47 kilos, j'essayais désespérément d'atteindre les 50. Faire de la musculation ? Complicé sans la connaissance de tout ce qui accompagne le sport au point de vue nourriture et hygiène de vie. Je ne pouvais pas boire du tout d'alcool sinon je m'effondrais ; il fallait pratiquement me tenir après un demi-panaché.

Il ne faut pas oublier que quand j'ai commencé, rentrer sur scène était une torture, j'étais terrorisé. J'arrivais en courant, je partais en courant, c'était un spectacle cardio.

J'ai accompli beaucoup de progrès depuis sur ce plan-là, et je m'en félicite. J'ai même pris une revanche sur cette période en gagnant un peu de poids. Comme je le disais un jour sur le polnaweb.com : « Il vaut mieux avoir un peu d'estomac que de se taper un gros bide ! »

En 1995, j'avais eu envie de devenir gros, par lassitude. J'ai beaucoup d'amis parmi les athlètes de haut niveau. Et, je l'ai constaté, quand ils abandonnent la compétition, ils ont une sorte de bonheur à se laisser aller. J'avais fait comme eux, pour ensuite reprendre l'entraînement, quatre à cinq heures par jour. Oui, on peut faire le voyage dans tous les sens.

Je me suis d'abord tourné vers le sport pour pouvoir me défendre. Quand on me traitait de pédé, je n'allais quand même pas sortir ma guitare chaque fois pour chanter « Je suis un homme » ! Je me préparais pour le jour où ça partirait, car je n'en pouvais plus de devoir me retenir.

Très tôt, j'ai eu du mal avec l'autorité. L'autorité étant pour moi liée à la compétence, je n'ai jamais pu supporter de recevoir des ordres de quelqu'un qui en savait moins que moi. Que dire de mon passage à l'armée ! Je n'ai jamais vu une telle concentration de stupidité. J'aurais pu et dû être réformé d'office avec ma myopie. Mon père avait tenu à ce que j'y aille, m'exhortant à tricher pour m'y faire admettre. J'étais fils de résistant, je devais être prêt à prendre la relève. Au cas où... Alors j'avais dû apprendre par cœur le tableau de Snellen et autre échelle Monoyer pour être admis.

Direction Vincennes, puis Montluçon ! Mon barda devait peser autant que moi. Je n'ai jamais compris pourquoi les gradés prenaient autant de plaisir à nous torturer. Est-ce cela préparer un homme à prendre les armes ? Le victimiser quand il est fragile plutôt que de le rendre fier de porter l'uniforme ? La musique aurait pu me sauver. « Vous êtes pianiste Polnareff ? Vous avez donc le sens du rythme. » On m'avait affecté à la grosse caisse. Un canular. Un cauchemar ! Je tapais la « Sambre et Meuse » à contretemps. Je la jouais pop ! Avec le froid glacial qu'il faisait, il n'est pas difficile de comprendre la souffrance d'avoir cette grosse caisse métallique plaquée sur le torse par des sangles. J'en avais la nausée.

Tout mon séjour à l'armée devait me donner envie de vomir. En pleine parade martiale à Moulins, je m'étais ramassé une pelle avec mon instrument. Trop volumineux pour moi, il ne me permettait pas de voir devant moi et je m'étais pris un trottoir. Le comble, c'est qu'on m'avait envoyé ensuite au mitard, pour trouble à l'ordre public. En sept mois d'armée, j'ai fait quelques séjours à l'ombre et au frais. Ce qu'il pouvait faire froid dans ces cellules !

Moi qui ai toujours détesté me lever tôt, j'avais eu cette idée brillante de voler le clairon du réveil. Ma satisfaction n'avait pas duré bien longtemps car j'avais été obligé de me dénoncer quelques minutes plus tard, pour ne pas

pénaliser ma garnison.

A l'armée, j'étais dans la « Bif », l'armée de terre, méprisée par l'armée de l'air et tous les autres corps d'armée. Je n'y suis resté que trois mois avant d'être muté disciplinaire. J'avais fini par déclarer ma myopie – enfin ! – et je m'étais fait réformer à Lunéville. J'étais repassé par Montluçon pour dire au revoir à la fille du commandant de la base dont j'étais amoureux. La police militaire m'était tombée dessus car j'étais en tenue de civil. Nouveau séjour au mitard avant qu'on me libère définitivement.

Nos supérieurs et pseudo-instructeurs étaient des tortionnaires. Sur le principe, j'étais bon pour l'Algérie, moi. Attention, je n'ai rien contre les militaires. Aujourd'hui on a affaire à une armée de métier avec des soldats professionnels qui savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Nous, les appelés, nous étions confrontés à des pauvres types qui ne savaient pas comment nous occuper autrement qu'en nous en faisant baver.

Maintenant ils vont saliver car j'ai une place à mon nom à Montluçon. Entre le MuPop (musée français des Musiques populaires de la communauté d'agglomération montluçonnaise) et la mairie, il y a désormais la place Michel-Polnareff. Je suis très touché que le conseil municipal ait voté pour cet hommage qui m'a été rendu de mon vivant, le 20 juin 2015. C'était quand même très émouvant. Surtout de partager ce moment avec Louka et Danyellah qui étaient à mes côtés pour partager cette fierté. C'était bouleversant pour moi de présenter mon fils pour la première fois à mes fans : il a été fantastique d'espièglerie et de panache. Il était mieux habillé que moi, et m'a piqué mon micro et le show !

Alors qu'on me véhiculait vers le musée dans une belle américaine parmi une foule de dix mille personnes, j'ai eu la surprise de recevoir un des hommages les plus drôles de ma vie : au premier étage d'un immeuble, deux jeunes fans affichaient fièrement leurs postérieurs sur lesquels était inscrit « *Love me* » ! Fantastique ! Je me suis vraiment bien marré. C'était fou de recevoir autant d'amour. C'est une fidélité extraordinaire et réciproque. J'ai tellement hâte de retrouver mon public. Ma nouvelle tournée, mise en place par Gilbert Coullier, commence à Epernay le 30 avril 2016 ! Enfin ! Encore !

J'ai toujours pensé qu'une chanson est une merveille de l'art dont les partitions devraient être exposées dans les musées. On m'a donné raison, car j'ai été exposé, de fond en comble. Du 21 juin au 31 décembre 2015, ma vie, mon œuvre ont fait l'objet d'une rétrospective. Moi qui n'ai jamais conservé quoi que ce soit, je me suis retrouvé face à la collection de mes costumes de scène, de mes partitions, de mes disques d'or... Plus de 150 pièces réunies pendant six mois pour retracer un parcours. Un chemin, toujours en écriture. Je n'ai jamais regardé en arrière mais j'ai été très touché par l'initiative du MuPop.

Quand on m'a demandé « Pourquoi Montluçon ? », j'ai répondu que, parce que si je n'avais pas fait l'expo là-bas, on m'aurait demandé « Pourquoi pas Montluçon ? ».

Oui, j'ai connu bien des honneurs. Je suis parmi les rares artistes à avoir habillé le Manneken-Pis, avec Mozart, Elvis et Maurice Chevalier... C'est la tour Eiffel belge, ce gamin qui pisse ! En 2007, l'Ordre des amis de Manneken-Pis m'avait remis un diplôme d'honneur. Parce qu'on ira tous au faire pipi. Même moi.

A mes débuts, je rêvais d'imposer mon style de vie, comme j'avais imposé ma musique. C'était pour moi le seul intérêt à être célèbre : pouvoir changer les choses en étant prescripteur. Je me faisais l'effet d'un Don Quichotte luttant contre ses moulins à vent : l'ennui, la médiocrité, les problèmes. Et, par-dessus tout, la jalousie. Probablement ce que je hais le plus. Je rêvais et rêve toujours d'un monde sans jalousie, pour simplifier tous les rapports humains.

Jamais plus je ne céderai aux effets secondaires du vedettariat. Il faut avoir le courage de se taire quand on n'a rien à dire et accepter d'être remis en question à chaque disque.

Sans être schizo, je suis obligé de me dédoubler dans certaines situations pour que Michel dise à Polnareff ce qu'il doit faire, pour que le spectateur normal se régale. Mais rassurez-vous, les deux s'entendent plutôt bien. En fait, ils aiment tous les deux la même personne.

Je suis devenu un peu homme – dans le sens un peu plus adulte responsable. La venue au monde d'un futur grand bonhomme, plus petit que moi par la taille, le cadeau de Danyellah, y est pour beaucoup.

11

« Tous les mots sans voix qu'on se dit avec les doigts »

*« Quand la nuit se lève et couche avec le jour
La lumière vient du clavier de Marylou
Je m'envoie son pseudo
Mais c'est elle qui me reçoit
Jusqu'au petit jour, on se dit tout de nous*

*Quand l'écran s'allume, je tape sur mon clavier
Tous les mots sans voix qu'on se dit avec les doigts*

*Et j'envoie dans la nuit
Un message pour celle qui
M'a répondu OK pour un rendez-vous. »*

Je suis venu à l'informatique dans les années 80. C'est à Londres que je m'étais rendu compte qu'il allait y avoir de grands changements du point de vue réalisation. J'avais décidé de m'y mettre rapidement. J'avais commencé par l'Atari, puis le Commodore, et ainsi de suite. Aujourd'hui, je suis totalement accro et je ne passe pas à côté des derniers gadgets, toujours très utiles. Je fais absolument tout sur ma tablette.

J'ai vu une telle évolution, c'est quand même formidable. J'ai commencé par avoir le premier « ordinateur » RadioShack fier de ses 16K de mémoire. C'est dérisoire, mais à l'époque, j'avais l'impression que je pouvais faire disjoncter tout Los Angeles avec une seule touche. Après, quand le même RadioShack a proposé 32K, je m'en suis emparé avec cette impression d'être le roi du monde. Imaginez aujourd'hui !

J'avais éprouvé le même besoin d'innover pour mes spectacles. Quand, le 12 septembre 1970, j'avais partagé l'affiche de la fête de l'Humanité avec les Pink Floyd, j'avais été subjugué par la qualité visuelle de leur show. Pour moi, c'était ça que le public devait voir : du grand spectacle aussi pour les yeux. Le lendemain, j'avais demandé à ce qu'on me procure le même matériel high-tech que le groupe mythique anglais. Tout le monde m'avait pris pour un fou.

Comme je ne donnais pas beaucoup d'interviews à la presse ou à la télé, j'avais décidé d'avoir une communication plus directe avec mon public. J'avais pensé qu'avec les nouveaux médias ce serait beaucoup plus vrai. J'ai

été le premier en Europe à m'orienter vers une communication à la fois très honnête, en même temps fantaisiste. En tout cas porteuse de vérité.

J'avais donc décidé d'arrêter les interviews qui étaient soit déformées, soit mal comprises plus ou moins intentionnellement. En 1992, j'avais commencé par le Minitel, 3515 POLNA qui ne demandait aucune connaissance électronique particulière. Le Minitel a été une grande invention française qui, pour une raison que j'ignore, a complètement disparu, mais qui était, en son temps, sacrément novatrice. J'ai été le premier artiste à y avoir une connexion. Je m'en occupais complètement car j'aimais l'idée de cette ligne directe avec le public. J'avais beaucoup aimé « tous les mots sans voix qu'on se dit avec les doigts ». C'est dire combien « Goodbye Marylou » est une chanson visionnaire, voire d'anticipation. En 1989, il n'existait pas encore de réseaux sociaux et autres sites de rencontres qui permettaient cette séduction électronique.

Je dois probablement être le seul aujourd'hui à répondre en personne aux messages qu'on m'envoie. Sinon, quel est l'intérêt d'offrir cette opportunité si ce n'est pas pour le faire avec intégrité. Je ne peux évidemment pas tout lire. Avec parfois jusqu'à six cent mille connections sur mes publications, je ne ferais que ça. On ne peut pas être dans l'attente de mon album et me demander de répondre à tout. Néanmoins, j'ai toujours cherché, *via* le Net, à montrer à mon public que je ne l'ai jamais abandonné, que je suis toujours là. Pour lui. Mes réseaux sociaux et sites officiels n'ont jamais été pour moi des outils marketing. Je n'ai rien à vendre, bien que les fans avides de souvenirs futurs me le reprochent souvent.

Mon site officiel, le www.polnaweb.com, est né en 1996. Il est mort très rapidement à cause de tous ces gens qui se cachent derrière des pseudos pour vomir leur venin. J'en ai eu marre de lire des conneries insultantes et je l'ai mis en pause. Disons qu'il fait la sieste. J'attends des lois utiles qui réglementent ce système et interdisent les pseudonymes : il y a tellement de courageux derrière un écran. Désormais, je communique essentiellement *via* Facebook et Twitter, en attendant de revenir avec une nouvelle version de mon site, plus étanche aux grossièretés et menaces de mort.

En fait, on est très proche de la réouverture du [polnaweb.com](http://www.polnaweb.com), version 5.0, qui nous fait gémir de plaisir rien qu'à l'idée.

Nous avons un langage particulier avec mes fans que j'appelle mes Moussaillons depuis quelques années. Je suis devenu pour eux l'Amiral avec l'« USS, Polnaweb », sur l'idée d'un fan. Pourquoi ce surnom ? C'est un fan, le Vice-Amiral Pestouille, commandant en second de mes péripéties informatiques, qui en donne l'origine avec la plus grande exactitude : « L'Amiral... Ce surnom vient des Fans des premières années du Polnaweb. Mais, pourquoi "Amiral" ? Tout simplement parce que ceux et celles qui se connectaient sur le Polnaweb aimaient bien se le représenter comme un immense Navire spatial, à la pointe de la technique, avançant toujours vers de

nouvelles PolnAventures mélodieuses, dans un espace musical en détresse. Et il était évident que le seul maître à bord d'un Navire ne pouvait être qu'un Amiral, alors les Fans donnèrent le grade à Michel Polnareff, grade qui lui va toujours comme un uniforme, sans un pli ! »

Avec une pareille troupe de capitaines et lieutenants, je ne peux que me sentir transporté. Tout ça m'a beaucoup amusé et j'ai décidé de garder ce titre d'Amiral : je les ai ainsi baptisés mes Moussaillons, et maintenant, ils s'en réclament. Comme je le disais, j'échange beaucoup avec mon public. Je suis très à l'écoute de ses suggestions. Les fidèles comprennent mon goût pour les jeux de mots et autres petits arrangements orthographiques, mais pour les curieux, ma communication peut en effet être assez déroutante : *Mersea*, *Bercy meaucoup*. Qu'on se le dise, en musique comme en orthographe, je ne supporte pas les fausses notes.

Par rapport aux hauts et bas qui jalonnent ma vie, j'ai en plus de la musique une responsabilité thérapeutique envers mes fans. Nous sommes une famille très unie. Les gens qui m'aiment ont suivi tout ce qui s'est passé dans ma vie. Je ne m'étale pas forcément sur tous les détails quand je vais mal, mais ils le sentent. Le 13 mai 2006, je leur écrivais : « Je vous ai senti derrière moi avant d'être devant vous. » Une façon de leur annoncer personnellement mon retour. Ze [re]Tour !

Montrer au public que je ne l'ai jamais quitté

Tout est parti du désir que j'avais de retrouver mon public. Tout cet amour que je recevais sur mon site officiel avait besoin d'un retour de ma part. J'en avais parlé un soir à mon conseiller en communication Fabien Lecœuvre. Serait-ce une bonne idée de revenir sur scène, en France ? Il m'avait répondu que ce serait bien sûr un événement, un peu comme un retour inattendu de Claude François ! Et j'avais eu envie de prouver que, moi, je n'étais pas mort !

Fabien Lecœuvre m'avait d'une certaine façon piqué au vif en sous-entendant que j'étais devenu un mythe, une légende par mon absence. Mais, surtout, j'allais revenir parce que nous en avions tous envie : mon public et moi. Je ne me préparais pas à une tournée d'adieu mais à des retrouvailles : c'est quand même un cas d'école. Se retrouver après plus de trente ans d'absence ! Je ne connais pas d'autre exemple au monde !

Quand j'ai écrit *Polnareff par Polnareff* (Grasset, 2004), avec comme chef de gare le superbe Philippe Manœuvre. Celui-ci m'a dit : « A un moment donné, il faut que le train quitte la gare. »

— Oui, mon cher Philippe, mais là, le train est plus grand que la gare.

J'avais décidé de dévoiler la véritable identité de la vache folle.

Annie, avec sa guillotine portable, avait décidé de décapiter cette écriture royale.

Elle a toujours confondu protection et étouffement.

Je vais donc profiter de son absence temporaire pour l'annoncer ici.

La vache folle s'appelle Jean-Claude Camus.

L'ancien agent immobilier était à l'époque, nous parlons de 1985 ou ses environs, le manager de Johnny.

Il me courtisait professionnellement depuis un moment et m'avait même offert l'hospitalité dans son magnifique appartement, rue de la Faisanderie, et me demanda de quitter les lieux, découvrant avec horreur que j'avais partagé mon lit avec une créature du sexe opposé.

Il m'avait proposé d'organiser mon retour et était venu à Montlhéry, où je me reposais, me montrer les affiches du spectacle à venir.

Il a convaincu tous les tourneurs de l'époque, dont entre autres Charles Talar, Gérard Pédron, Gérard Louvin, Gérard Drouot... que c'est lui qui ferait mon retour et avait éloigné tous ceux désireux de me voir retrouver mon public.

Il m'appelle un jour à la clinique où je récupérais d'un accident de voiture et me demande de passer à son bureau à Paris.

Je lui dis que ce serait plus facile pour moi s'il se déplaçait, vu le contexte, et lui « m'ordonne » de me déplacer, en ambulance, s'il le faut, ce que je fis.

Une fois arrivé dans son bureau, devant ses assistants visiblement embarrassés et contrariés, il me demande de prendre un whisky.

Je lui réponds que je ne bois pas de whisky et lui me dit : « *Tu vas en avoir besoin.* »

Et il m'annonce : « *Je ne ferai pas ta tournée.* »

Voilà la vraie raison de mon absence scénique en France, Japon, etc.

Et c'est de là qu'est née cette fausse réputation de ne pas respecter mes contrats, en faisant croire qu'il y avait eu un engagement que je n'aurais pas respecté. Voulait-il protéger son client d'un retour fracassant tel que nous l'avons vécu en 2007 et éviter que l'Amiral ne crée un raz de marée ?

Il n'a fait qu'en retarder l'échéance et a perdu Johnny.

Gilbert Coullier, que j'avais rencontré dans sa maison de Saint-Tropez vingt-cinq plus tôt, m'a tout de suite très bien accompagné sur ce projet. Il m'a suggéré, dans un premier temps, de commencer par la salle Pleyel ou la salle Gaveau. L'idée de revenir seul au piano m'ennuyait beaucoup. Ce n'était pas du tout l'idée que je me faisais de mon come-back ! Il y a de la bonne et de la mauvaise poussière. Pleyel, c'est de la mauvaise poussière. Je préfère celle de l'Olympia. Finalement, nous avons opté pour Bercy, une salle que je ne connaissais pas. Je n'y avais jamais mis les pieds.

Combien de fois avait-on évoqué mes éclipses. Le 12 mai 2006, je faisais le 20 heures en duplex depuis la Californie pour annoncer en personne mon retour dans la lumière. Ze [re] Tour. Après les rumeurs de tous ces malveillants qui avaient annoncé maintes et maintes fois mon retour, je faisais figure de l'Arlésienne du show-biz. Je me devais donc de dire les choses moi-même en direct au JT en compagnie de Claire Chazal. Il avait fallu vite rajouter des dates. On est passé de 4 à 14 Bercy complets et près de 60 dates en tout ! En moins de quinze jours, les 170 000 places étaient vendues. Ça fait quand même chaud au cœur.

Pendant presque un an et demi, nous avons travaillé à l'élaboration de ce spectacle. Je ne voulais pas d'un show « son et lumière ». Je désirais que les retrouvailles de Polnareff avec son public soient fondées sur la musique. Je n'avais pas réfléchi à une affiche scandaleuse et provocante. La provocation n'est pas ma vocation. Elle doit être pro, utile et efficace. Je n'avais plus besoin de bousculer les mœurs, elles avaient été sacrément secouées depuis, dans le bon sens.

J'avais eu l'idée de faire une affiche avec ma seule photo pour annonce. On m'en avait proposé plusieurs, mais je pensais que c'était la seule vraiment intéressante : aucun autre message que celui de mon visage. Il me semblait

que le message était assez clair pour ne pas avoir à être redondant en précisant qu'il s'agissait de moi. C'est vrai que c'est assez unique de promouvoir un concert sans texte. Mais devais-je encore me présenter ? Tout au long de ma carrière, j'ai beaucoup aimé faire dans l'inédit, le jamais vu et surtout le jamais entendu. J'aime me renouveler et c'est ce que je m'emploie à faire sur l'album à venir. Il n'y a pas deux chansons qui se ressemblent ou qui soient semblables à ce que j'ai fait avant. J'ai toujours été contre les systèmes ou les formules établies. Il n'y a pas de codes en matière de création. On n'est jamais sûr de rien puisque la création est basée sur le doute. Mes choix n'ont pas de certitudes. Seuls mes succès m'ont donné raison. Le doute ne se dissipe que lorsque les autres vous donnent raison.

Quand j'étais allé voir Elvis à Las Vegas, il n'avait pas chanté « Don't Be Cruel » (ma chanson préférée du King), ni « Jailhouse Rock ». Sans ces classiques, je n'avais pas eu l'impression d'avoir vu Elvis en concert. Je me devais de ne pas décevoir à mon [re]Tour et proposer mes plus grands titres : les préférés de mon public sont aussi mes préférés. Toutefois je pouvais me permettre certains arrangements. Quand j'ai commencé à chanter sur scène, j'étais très maniaque sur le fait que les chansons devaient rester aussi proches que possible de l'enregistrement du disque. Cette fois, j'avais eu envie que ça change, et au contraire proposer quelque chose de totalement différent. J'osais croire que le public aimait être surpris par des versions longues ou remixées. Je voulais montrer que mes mélodies tenaient la route sur des rythmes plus poussés. Au lieu d'avoir du joli sur du joli, je proposais du joli sur du fort. Du lourd !

J'avais déjà connu ça en 1995 avec le concert au Roxy, célèbre scène rock sur Sunset Boulevard à Los Angeles. J'avais eu envie de retrouver mon public, intimement. Visuellement, l'avoir en face de moi. C'était pour moi moins un retour qu'un match exhibition. J'adore la boxe, comme je l'ai déjà dit. J'aurais adoré être un champion, j'en rêvais. La sensibilité des athlètes et des musiciens est exactement la même : on a peur de ne pas être à la hauteur de notre propre attente.

Au Roxy, je remettais les gants sans savoir si ma voix avait encore du punch. Je n'étais pas monté sur le ring depuis si longtemps. Je craignais que le public ne m'envoie dans les cordes. Vocalement, serais-je encore à la hauteur ? Ce spectacle n'était qu'une revue de mes anciens succès, mais c'était un challenge d'y apporter un renouveau.

En arrivant en France, j'ai aussitôt déniché un camping-car.

J'ai été frappé par la beauté des paysages. Et bien qu'épuisé par le jet lag, je n'arrivais pas à fermer les yeux, comme un enfant devant une vitrine de jouets. La France est l'un des plus beaux pays au monde. Les paysages se suivent et ne se ressemblent pas, c'est magnifique, et les autoroutes sont

déroutantes. J'ai adoré sillonner ce beau pays qui est quand même le mien.

J'avais besoin de revoir mon public et de faire taire les mauvaises langues qui disaient que j'étais fini, terminé. On a toujours dit ça de moi : à 30 ans j'étais fini, à 40 ans j'étais fini. Il fallait redéfinir les lignes, non par esprit de contradiction, mais par envie. Une envie que je sentais mutuelle. Les deux mots-clés de ma vie sont « générosité » et « dialogue ».

Quel autre endroit est meilleur qu'une scène pour exalter ces deux besoins ?

Pour le jeu de mots, la presse avait titré qu'avec mon retour dans la capitale, j'avais « réussi mon Paris ». Ça n'était pas du tout un pari pour moi ! C'était incroyable car j'ai senti que le public avait plus le trac que moi. Les spectateurs chantaient toutes mes chansons : je les avais appelés en conséquence mes choristes. C'est beau et magique de chanter avec 17 000 choristes ! J'avais cette image en tête : être seul dans la salle à regarder chanter ce public sur scène.

Avec cette tournée que l'on peut qualifier de jubilatoire, triomphale, j'avais voulu prouver à mon public que je ne l'avais jamais quitté. Lui m'a montré qu'il ne m'avait pas oublié. Après trente-quatre ans de distance, nous nous retrouvions enfin. Face à face. Nous avons battu tous les records, du jamais vu dans ce domaine. C'est tellement bon d'être porté par le public, après des mois en studio, dans la solitude la plus complète.

Quand je m'étais présenté sur scène, le premier soir, j'étais dans une espèce d'état second – ce fameux moment où Polnareff remplace Michel, ce moment où mes amis les plus proches ne me reconnaissent plus. Je n'avais vraiment pas préparé de discours. Le seul mot qui m'était venu à l'esprit et à la bouche avait été : ENFIN ! J'avais l'impression d'être comme une apparition pour le public qui avait le trac. Tout le parterre avait reculé devant moi. Physiquement. C'était très bizarre. Je n'avais jamais vécu cela. Je ne ressentais aucun trac, mais j'étais dans un état second. J'étais très ému. Je pense que ma voix avait dû trembler sur les premières chansons. Je ne m'étais pas trouvé particulièrement bon ce premier soir, mais j'étais là. Pour tout dire, je ne me souviens pas vraiment de ce qui s'est passé. Je sais seulement que c'était géant. Que j'avais les larmes aux yeux tant j'étais heureux. J'aurais voulu que ce moment ne s'arrête jamais.

Il est éternel dans ma mémoire.

Quand j'ai travaillé à l'élaboration du DVD, je n'ai pas retrouvé cette émotion particulière car la captation n'avait pas été faite le premier soir. Je ne suis jamais totalement content de me voir sur scène en pleine performance. Mais j'aime beaucoup le deuxième DVD sur les coulisses de la tournée. Je trouve ça intéressant pour le public de voir comment moi j'ai vécu les choses. Derrière la scène. Ça ne démystifie pas du tout le spectacle qui, lui, doit briller.

Ce document illustre bien mon rapport avec les musiciens, les techniciens. Je ne les considère pas du tout comme « les petites mains » du métier mais au contraire comme les gros bras de la profession. Je peux vous dire que le travail qu'ils font est remarquable. Le spectacle ne pourrait pas exister sans eux. Ils devraient être les premiers dans les remerciements, avec les risques qu'ils prennent ! Parfois, cela relève de l'alpinisme. Moi qui ai toujours eu le vertige, lorsque je les vois monter en rappel à des hauteurs vertigineuses, ils me font peur. Ils me font peur mais forcent mon admiration. J'ai toujours été fou des gens du cirque. Quand je vois ces mecs qui grimpent pour démonter et qui démontent pour remonter, je suis admiratif. C'est un travail fastidieux et périlleux qui conditionne tout le reste. Respect ! Grâce à eux, un simple concert devient un spectacle. On peut assurer un tour de chant tout seul, mais donner un spectacle sans les musiciens et les techniciens c'est impossible.

Si j'ai été ému par l'accueil, je n'ai pas été étonné car je l'avais pressenti au travers du polnaweb.com. Ce site était un peu mon baromètre. Chaque jour, je recevais des centaines de courriers, avec un noyau de purs et durs de 200 000 personnes.

Néanmoins, j'ai été surpris de voir à quel point mon public avait évolué. J'ai découvert face à moi une génération qui n'était même pas née quand j'avais quitté la France. Elle ne pouvait donc pas être nostalgique. C'étaient des nouveaux qui avaient découvert une époque *a posteriori*, celle de Coluche, Gainsbourg et Polnareff. Et ils en avaient fait une référence.

Au-delà de la nostalgie, j'avais cru déceler une certaine culpabilité de leur part pour ce que j'avais subi. On m'avait presque chassé de mon pays en m'accusant d'être un voleur. Dans l'inconscient collectif, je suis peut-être perçu comme un héros. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que je suis un survivant. Grâce à mon sens de l'humour et grâce à mon public qui ne m'a jamais laissé tomber.

Pendant cette tournée, je n'ai jamais aussi bien mangé. Presque trop. On ne peut pas refuser de faire honneur à un repas lorsqu'un grand restaurateur a attendu jusqu'à 2 heures du matin pour vous le servir. Je m'endormais presque à table mais on me faisait goûter les meilleurs mets et je m'en régalais de bon cœur. Danyellah et moi gardons un souvenir enchanteur de notre passage aux Loges de l'Aubergade à Puymiroir. Ce 3 étoiles au Guide Michelin amplement méritées. En plus, la décoration de Jacques Garcia y était aussi un plaisir pour les yeux : on avait l'impression d'être dans *La Belle et la Bête* ou dans un vieux bordel très élégant. C'est un génie ce Garcia. J'adore ce qu'il a fait de « La Réserve » à Genève.

Cette tournée fut inoubliable pour moi. Tous les ans depuis, le 2 mars, Gilbert Coullier et moi nous appelons pour commémorer ce bel anniversaire.

C'est en spectateur que j'avais vécu un des meilleurs moments de cette aventure. On avait installé un écran dans ma loge pour que j'aie un retour de

ce qui m'attendait dans la salle. Après le show, j'avais pu voir sur cet écran le public quitter les lieux, en dansant et en chantant encore. Quelque 17 000 personnes fredonnant mes chansons. Le spectacle était terminé mais la musique continuait de résonner dans leur tête. Quel grand sentiment de fierté de les avoir rendus si heureux.

Je cherche déjà la formule pour la prochaine tournée, car je ne peux décidément pas faire la même chose. Je ne veux pas monter sur scène quand je n'ai rien à montrer. C'est comme parler pour ne rien dire. Il y a un peu de surmenage dans l'air en ce moment. Je dois me protéger. Je vais être obligé de chanter mes classiques pour ne pas décevoir mon public, et peut-être deux, voire trois nouvelles chansons au maximum pour ne pas le perdre en route. Les chansons de mon nouvel album seront trop récentes pour que mes fans puissent se les être déjà appropriées. Même si, comme je l'espère, ce seront de grands succès, ces nouveaux titres pourraient créer un trou dans le spectacle.

« Y'a qu'un cheveu » est vraiment très sympa à chanter sur scène. Quand on voit toute la salle sauter en l'air, on s'amuse beaucoup. Mes chansons préférées sont en général les prochaines, car les autres, sans pour autant que je les renie, appartiennent à mon passé. Et je ne suis passionné que par l'avenir.

J'ai écrit une chanson là-dessus, sur mon inclination à ne vouloir me rappeler que tout ce qu'il y a eu de bon et de beau dans ma vie. Les mauvais souvenirs, je les oublie. Telle mon enfance.

Je ne suis pas allé au Japon lors de ma tournée en 2007 pour une raison purement technique. Beaucoup de mes fans japonais étaient venus me voir à Bercy. Je voulais absolument aller leur rendre visite chez eux, pour couronner cette tournée, mais on a rapidement calmé mon enthousiasme : le décor du spectacle ne pouvait pas voyager aussi loin. La scénographie était trop lourde à transporter. Je ne voulais pas que les Japonais qui m'avaient vu à Bercy puissent penser qu'ils ne méritaient pas autant à domicile que mon public français. Je craignais qu'ils ne prennent mal un spectacle diminué par une production réduite au service minimum. Je ne tenais pas à ce qu'ils se sentent traités en parents pauvres.

À la fin de cette tournée, de retour en Californie, j'ai ressenti un vide considérable, comme un baby blues. Je me sentais inutile, en manque de ces moments magiques d'échange. C'est vrai que j'étais épuisé par ce marathon aussi bien physique qu'émotionnel, mais je n'en retenais que ce bonheur partagé.

Je me suis plongé avec délectation dans l'élaboration du DVD *Ze [re]Tour 2007*. C'était comme une prolongation de mes retrouvailles avec le public. Une façon de partager encore, et même plus, avec tous ceux qui n'avaient pas pu venir.

Je n'ai pas peur de la mort, je n'y crois pas

Je suis très bien équipé, avec toutes les nouveautés technologiques qui me permettent de faire tellement de choses. Elles me sont totalement indispensables. Contrairement à ce qu'on peut en dire, ce ne sont pas du tout des gadgets. Ce sont des instruments de travail sur lesquels j'écris les paroles de mes chansons, je suis les actualités, je communique avec mes différents collaborateurs.

Je regarde beaucoup ce qui se passe à travers le monde, dans tous les domaines. Et le monde ne va pas bien. Je ne m'intéresse pas du tout à la politique mais beaucoup à ce que font les dirigeants de la planète. Ou à ce qu'ils ne font pas. Est-ce que ça vaut le coup d'être immortel sur une Terre qui, pour le coup, elle, risque de ne pas l'être ? Quand je vois des ours polaires réduits à végéter sur des petits morceaux de banquise, c'est terriblement inquiétant. On en parle beaucoup mais je trouve qu'on ne fait pas grand-chose pour que le désastre s'arrête.

Je rêve que l'on soit attaqués par des extra-terrestres. Il y en a déjà beaucoup parmi nous. Je sais, les gens vont dire que Polnareff est complètement cinglé, mais j'ai l'habitude, ça fait des années qu'ils le disent sans preuves manifestes.

On a dit aussi que j'étais antisémite, tiens donc, et aussi que j'étais homophobe.

Quand on a eu comme meilleurs amis Jean-Claude Brialy, Jacques Chazot, Guy-Louis Duboucheron (du sublime hôtel L'Hôtel, rue des Beaux-Arts)...

On a même dit que j'avais beaucoup de talent, voyez où les bruits de couloir peuvent vous mener !

Alors je vais le démontrer ! Je disais donc que je souhaite que l'on soit attaqués par des extra-terrestres pour que les humains, oubliant races et religions, se prennent la main et combattent un ennemi commun. En l'absence de cet ennemi commun, on se déchire entre Terriens. Quand je pense à ce problème ridicule et honteux de la couleur de peau : aux Etats-Unis, cette opposition entre les Blancs et les Noirs disparaît dans l'armée. Quand ces

mecs-là se retrouvent à combattre un ennemi commun, ils deviennent des frères.

J'ai découvert très tôt ce problème du racisme aux Etats-Unis, lors de mon premier voyage là-bas en septembre 1966. Nous étions partis avec Jean-Marie Périer, photographe officiel du magazine *Salut les copains*. Jean-Marie est le « fils adopté » de François Périer, mais, visiblement, bien le fils de son père, Henri Salvador. Sa couleur de peau nous avait posé de sacrés problèmes que je n'arrivais pas à comprendre. Que je ne devais jamais comprendre : trop noir pour les Blancs, trop blanc pour les Noirs. Le métissage est si beau (regardez Danyellah), pourquoi doit-il donner matière à tant de haine ? J'ose espérer que Louka ne vivra jamais cette pesante exclusion d'une humanité qui en porte si mal le nom.

Je rêve. Toujours. Je rêve d'un monde nouveau où les barrières stupides entre les hommes seraient abolies. Dans ma chanson, j'espérais voir disparaître les frontières et les guerres. J'évoquais une humanité sans conflits. Le problème s'est aggravé, car maintenant il s'agit de la non-existence de notre planète, que nous avons ravagée. J'espère que ce n'est pas irréversible. Si on devait se retrouver un jour avec l'inversion des pôles, l'humanité tout entière serait projetée dans la stratosphère. On pourrait se battre contre les extraterrestres à mains nues ! Essayons quand même de garder les pieds sur Terre, non ? Les scientifiques sont très inquiets sur l'état de la planète que nous nous préparons à léguer aux prochaines générations. Je suis ça de très près.

La première fois que j'ai utilisé un ordinateur, j'ai eu cette impression d'être devant une machine infernale. J'avais d'abord éprouvé une certaine timidité en face de cet engin surhumain. Mais j'ai vite compris que, au contraire, il était très humain. Les ordinateurs ne sont rien d'autre que des serveurs qui n'exécutent que ce qu'on leur a appris. Ce que l'homme leur a dicté. Rien d'autre.

Je suis passionné par ce qui se passe avec les robots, l'intelligence artificielle, mais surtout par ce qui concerne les progrès de la médecine. On va être en mesure de cloner les organes humains pour les remplacer, comme on changerait une pièce usagée dans une voiture. J'ai entendu parler d'une imprimante 3D qui reconstruirait un immeuble en une journée. Après une grande catastrophe, on va pouvoir reloger les sinistrés en un temps record. Et ce n'est que le début.

L'homme sera immortel. Et je pense que celui qui vivra trois cents ans est déjà né.

Si l'immortalité me fait rêver ? Oui, bien sûr, mais en bonne santé, sinon à quoi bon ? Je pense que l'on va se retrouver, sous peu, dans une situation où l'immortalité sera aussi effrayante que la mort aujourd'hui. A 18 ans, j'avais

peur de la vie. Je n'ai jamais eu peur de la mort. En fait, peut-être est-ce parce que je n'y crois pas. C'est comme si je n'étais pas concerné, et que cela n'allait pas m'arriver à moi. Je n'ai vraiment pas peur de la mort, mais quand elle se présentera, j'aimerais autant ne pas être là !

On a voulu m'infliger tellement de cartons rouges pour me faire sortir du jeu. J'ai refusé pas mal de cartons jaunes. Qu'on ne me mette que des cartons jaunes ! C'est tout ce qu'on peut me reprocher comme faute : ne pas avoir su vieillir. Quand mon corps s'éteindra, j'espère le plus tard possible, je voudrais être conservé dans l'azote. Au cas où on pourrait me rallumer !

Pour mieux renaître.

Pour revenir.

Enfin et Encore.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr
et sur les réseaux sociaux